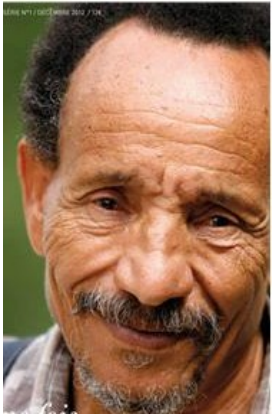




Bulletin spécial de la **D**OCUMENTATION
ECOLOGIQUE **V**OIRONNAISE pour
L'HISTOIRE DE L'ENVIRONNEMENT
ET L'ECOLOGIE DANS LE MONDE

SPECIAL : Pierre RABHI



PIERRE RABHI

LE SAGE DES CEVENNES
EST DECEDE EN DECEMBRE 2021



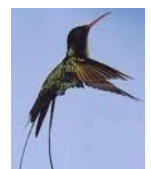
29 mai 1938..... Naissance de Rabah Rabhi dans une famille musulmane de Kesnadsa, près de Colomb-Béchar, une oasis du sud-ouest de l'Algérie française. Sa mère va mourir de tuberculose alors qu'il est un enfant en bas âge. Son père est forgeron, musicien et poète. Il va confier Rabah à l'âge de cinq ans à un couple de Français, un ingénieur et une institutrice venus travailler dans les houillères du Sud-Oranais.

1954..... Rabah Rabhi a quitté le Sud-Oranais avec ses parents adoptifs pour la grande ville d'Oran où il va suivre deux ans d'études secondaires. Il raconte : «D'avoir voulu suivre chaque voiture d'un regard émerveillé, j'avais un torticolis. Je n'aurais jamais imaginé qu'il y eût autant de véhicules à la fois. Mais c'était la ville d'Oran. Ce n'était plus notre petite cité de briques de boue avec ses vénérables coupes disséminées parmi les gîtes des hommes, les taches et traînées vertes des palmeraies, les couloirs obscurs et silencieux de nos tortueuses ruelles et de notre place du marché entourée d'échoppes et d'ateliers d'artisans. La place, qui me paraissait très vaste, reprit des proportions très relatives comparativement à ce que je

voyais ici. Son espace n'était pas de même nature. Son espace, c'était les couleurs des tas de légumes, la fascination que nous prodiguent les conteurs venus d'on ne savait où, les dromadaires roux, les bateleurs, les acrobates Aïssaoua, les charmeurs de serpents, les magiciens et arracheurs de dents, les marchands de remèdes miraculeux. Et puis ceux qui vous retirent avec leurs ventouses le sang corrompu, les raseurs de tête, les colporteurs de nouvelles dans leur mystère et leur réserve. (...) Mais ne suis-je pas encore plus fasciné par ce bruit des avertisseurs d'autos, les vitrines illuminées qui disent toujours: regarde, et passe ton chemin si tu n'as pas d'argent, va cuver plus loin ta frustration. Suspendu à la

Documentation
Ecologique Voironnaise
32-34
rue Vaucanson Rez-de-chaussée
38500 VOIRON

Les visites se font sur rendezvous par mail
gaby.rajon@gmail.com



main de ma mère, je parcours les rues qui me paraissent irréelles avec leurs enseignes qui s'éclairent, disparaissent, la foule des gens bien habillés. Complètement désorienté, hagard, les yeux ne suffisent plus dans ce labyrinthe lumineux. Mon visage m'est violemment renvoyé par des miroirs, je me heurte aux portes de verre de magasins. Au bout de quelques temps, le sel de ces choses disparaît. Ce n'est plus qu'un décor dans lequel je fais ma place ».

- Automne 1954..... A Oran, Rabah Rabhi est inscrit dans une école secondaire privé après avoir obtenu son certificat d'études. Sous la conduite de sa mère adoptive, il aborde avidement la littérature et la musique européenne. Il écoute Sibelius et Grieg, il lit Ibsen et Lägerlof avec plaisir. Mais, à l'école, il a beaucoup de mal à mobiliser son esprit pour faire des maths, de la géographie ou des sciences. Quant vient l'algèbre, dont il paraît que ce sont les Arabes qui l'ont inventée, il devrait la comprendre, mais il ne comprend pas. Il a du mal à s'initier à l'Anglais. Les bulletins scolaires ne sont pas très bons. Et commencent les événements en Algérie, affaires de bombes, d'attaques et de morts. L'ambiance change à Oran. Le Ramadan est en ce moment en saison torride, sa mère est vigilante, le trouve filiforme et n'approuve pas du tout le jeûne. Rabhi se sent de moins en moins concerné par sa religion première.
- 1955..... A Oran, Rabah Rabhi va bientôt se convertir au christianisme. Demandant à être baptisé, il adopte le nouveau prénom de Pierre. Il quitte les études scolaires et se confronte au milieu ouvrier : il attaque des travaux de dentisterie puis dans la Banque. Sinon, il lit l'histoire de la Grèce et la philosophie et s'est mis au piano. Mais les événements d'Algérie vont le placer en position difficile : sa famille adoptive se bat pour l'Algérie française, son père biologique lui reproche sa conversion au christianisme. Pierre Rabhi va finir par quitter l'Algérie pour la France, suite aux événements algériens qui virent à la guerre. Pierre est mis en demeure de quitter la maison adoptive par son père pour des remarques sur le maréchal Juin. Il a démissionné de la banque et décide d'aller à Paris (il peut compter sur l'aide du milieu catholique à l'arrivée) pour tenter une autre vie.
- Vers 1959..... Arrivé à en région parisienne, Pierre Rabhi trouve un emploi de magasinier chez un constructeur de machines agricoles à Puteaux. Dans l'entreprise où il travaille, il va rencontrer Michèle avec laquelle il va se marier même si la famille boycotte le mariage. Mais tous deux nourrissent le rêve de s'extraire de la vie urbaine et pensent à l'agriculture. Ils vont rencontrer le docteur Pierre Richard, un médecin écologiste et conservateur, partisan du «retour à la terre » qui travaille à la création du Parc national des Cévennes. Ce dernier les encourage dans leur démarche et devient l'un des maîtres à penser de Rabhi. Le couple se rend en Ardèche et ils décident de s'y installer définitivement.
- 1960-1961..... Précédant le mouvement néorural de la fin des années 1960, le couple Michèle et Pierre s'est installé en Ardèche et se marie à Thines en avril 61. Sans aucune connaissance agricole, Pierre est d'abord sculpteur, s'inscrit en Maison Familiale Rurale et devient ouvrier agricole. Il œuvre chez les autres, dépierrant les sols pour les rendre fertiles, construisant des murs, etc. Michèle est restée à Paris où naît leur premier enfant, une fille. Elle sera rapidement suivie d'un garçon.
- 1963..... Pour nourrir sa famille plus sereinement, Pierre Rabhi décide de devenir lui-même paysan dans les Cévennes ardéchoises. Aidé par un ami de la famille, il achète une vieille ferme et se lance dans l'élevage caprin avec l'intention de ne pas reproduire les modèles de productivisme, et il expérimente l'agriculture biodynamique. Voici ce qu'il explique bien plus tard : «Ma femme et moi avons choisi notre lieu de vie, Montchamp, précisément pour son harmonie. Perdue au sommet d'une montagne de l'Ardèche, cette ferme nous comblait de silence, d'air pur, de mystère aussi, en dépit des obstacles objectifs : il n'y avait ni électricité ni eau courante (citerne) , un chemin à peine praticable par temps de pluie, un sol sec et rocailleux ». Il va retaper peu à peu la vieille maison, mais les épreuves ne manquent pas : troupeau de chèvres décimé, dettes importantes... Mais le couple s'obstine, un nouveau troupeau est récupéré, Michèle donne des cours aux alentours, Pierre aide les voisins qui l'aident aussi.
- Juin 1968..... Chez Pierre Rabhi, ce sont huit années d'expériences en agriculture sur le terrain. Production de lait de chèvres, après de nombreux essais d'amendement des terres, premières production de melons, de radis et de nourriture pour les animaux, tandis que les enfants gardent le troupeau ou aident partout à la ferme. Mais, on est toujours sur la corde raide, proche de la survie. Arrivent en Ardèche les premiers soixante-huitards du mois de mai, ceux qui cherchent le retour à la terre. On ne refuse pas les stagiaires qui permettent de sortir d'un certain vase clos. Et Pierre envisage de passer de précurseur de l'agro-écologie à celui d'initiateur.
- 24 décembre 1968..... Pierre Rabhi raconte : Il est rare qu'un itinéraire ne soit pas jalonné de carrefours où la perplexité fait place à la certitude. Dans cet espace du doute. j'ai souvent trouvé une sorte d'émissaire du destin pour me désigner un chemin favorable, ou bien encore un passeur reliant la rive marquant le déclin d'une quête à celle du renouvellement. Il me vient en mémoire ce 24 décembre 1968. Le jour basculait pour ouvrir la nuit du réveillon à la liesse générale. Je n'avais quant à moi qu'une profonde meurtrissure due à l'incapacité où je me trouvais d'offrir un peu de joie à ma famille. Nous n'avions plus un sou et les objets d'artisanat en fer forgé que j'avais créés et sur lesquels je comptais ne s'étaient pas vendus, en dépit de nombreuses démarches. C'est avec découragement que je risquai une ultime tentative auprès d'un «original », créateur d'un petit musée plein de bizarreries. Serge Tékielski consentit à acheter au «caraque » qui se présentait à lui un miroir enchâssé dans un cercle de fer. C'est avec les cent francs perçus que ma famille put se joindre un peu à la gaieté ambiante. Cette





rencontre somme toute anodine devait au cours des années se transformer en préambule à une amitié large et profonde. Candide, comme il aime à être appelé, fut l'homme du carrefour. Il créa avec des amis qui sont devenus les miens une association «Racines », favorable aux expressions culturelles avec la devise voltairienne: « je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battraï jusqu'au bout pour que vous puissiez le dire ». Maurice Allefresde, professeur de géographie à l'université de Lyon, originaire d'Ardèche, animateur du CEFRA (Centre d'études et de formation rurales appliquées), eut à gérer un programme de formation sur tout le département avec les subsides du fonds social européen et du CNASEA (Centre national pour l'aménagement des structures des exploitations agricoles). Il parut opportun à notre association de négocier une formation à l'agro-biologie comme alternative. J'étais pour ma part arrivé à un niveau d'expérience agrobiologique suffisant pour me risquer honnêtement au rôle d'initiateur. Préoccupé par une approche différente de la nature et de l'homme, je fus d'emblée chargé par le groupe de rassembler les quarante stagiaires officiellement pris en charge. Notre région, par les mouvements sociaux qui s'y exercent, est un véritable laboratoire qui me suggéra d'associer des agriculteurs nouveaux venus à des autochtones, afin de créer des points de convergence et favoriser l'échange, j'allais presque dire «entre deux ethnies »... Notre programme, sur deux cents et cent vingt heures, ne se limita pas à l'agriculture. Pour nous conformer à l'intitulé «recherche de l'autonomie », nous ajoutâmes les médecines parallèles, les nutriments et les technologies de substitution. La réflexion sur la notion d'autonomie, de développement optimum, de convivialité et de sociabilité, relia comme un fil tenu les séquences entre elles. Il est toujours difficile de conclure à ce type d'action car il est impossible de préjuger du devenir d'une semence. Je crois cependant pouvoir dire sans risque d'erreur que ce fut positif. Je fus particulièrement reconnaissant à Maurice Allefresde et à ses collaborateurs (je pense à Yves Champetier) d'être le vecteur d'une conception judicieuse mais souvent incomprise du développement. Nous devons par la suite nous allier pour expliciter cette conception qui vise essentiellement à valoriser des potentialités humaines et matérielles dans un souci d'harmonie et non à appliquer des plans préconçus par et pour la simple logique du profit. En dressant cette sorte de bilan, je n'ai cessé de penser aux pays du Tiers-Monde dont je suis moi-même issu. »

1976 (estimation)..... En dressant les bilans de son travail, Pierre Rabhi n'a cessé de penser aux pays du Tiers-Monde dont il est lui-même issu. Après années de pratique de l'agriculture organique vivrière, il s'autorise à dire que cette dernière est non seulement transposable aux pays pauvres, mais indispensable dans la plupart des cas. Elle est indéniablement un facteur d'autonomie. Insérée dans une agronomie traditionnelle dont la sagesse a été garante de la pérennité, elle permettrait aux pays pauvres d'échapper un peu mieux aux jugulations. A son attente, répond Saïbou Ouedraogo, stagiaire voltaïque du CRIAD (centre de relations internationales en agriculture pour le développement). «Il nous vint un jour comme en passant. Mais les génies du lieu le retinrent parmi nous pour en faire un ami. Après s'être imprégné de notre mode de vie et avoir examiné les techniques que nous appliquions pour féconder la terre, il fut convaincu de leur valeur pour son pays. Le compte-rendu à la formation des Jeunes Agriculteurs à laquelle il appartient, me valut de retrouver, après vingt-cinq ans, mon continent natal. Je venais de replonger dans le pays des rieurs et m'étonnais d'avoir supporté aussi longtemps nos ambiances européennes sans joie, sans espérance, sans cette profonde désinvolture, et presque insolence, devant la gravité du sort. Je retrouvai un giron maternel dont j'avais oublié la douceur. Le coeur élargi à des dimensions nouvelles, j'embrassais dans une large étreinte tous ces hommes et ces femmes dans l'indolence des jours torrides... L'Afrique est un cimetière d'expériences et c'est peut-être ce qui vaut à la ville où je suis cette prolifération d'officines du développement: développement, dans les sigles et aux frontons des édifices publics, est prétexte à des accumulations de dossiers et de projets, à des discours emphatiques. Jamais un terme ne m'a paru aussi ambigu. Il résonne comme un tambour crevé à travers forêts et savanes. Que de moyens pourtant pour provoquer le changement des peuples. L'Occident devenu ataxique

essaie d'obtenir la mutation de ceux qui restent reliés au plus profond de leur conscience à un ordre immatériel comme seconde partie d'un tout cohérent. Cela, me semble-t-il, a surtout abouti à créer leur totale dépendance. Il n'est pas étonnant que nos propositions basées sur la recherche de l'autonomie aient eu une coloration subversive. Mais la réalité nous donne raison et nos amis voltaïques nous font confiance ». Pierre Rabhi va prendre contact et voyager souvent en Haute-Volta (futur Burkina Faso) pour y former des jeunes.

PIERRE RABHI

**DU SAHARA
AUX CEVENNES**

*ou la
reconquête
du songe*

✻

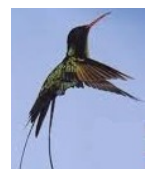
témoignage

✻

1^{er} Grand Prix littéraire cévenol
« Le cabri d'or » 1984
Prix Vidasana - Barcelone 1991

Éditions de Candide

1980..... Dès le début des années 80, Pierre Rabhi sensibilise de nombreux burkinabé aux techniques agroécologiques. Il développera le centre agroécologique de Gorom Gorom situé en pleine zone sahélienne pour former des milliers de paysans et techniciens entre 1985 et 1988. 1983..... Pierre Rabhi, paysan d'Ardèche depuis 1960, écrit «**Du Sahara aux Cévennes ou la reconquête du songe** ». Il témoigne et présente son itinéraire. Né au Sahara en 1938, il est devenu agriculteur en Ardèche. Il est passé de l'Islam à la société occidentale, changeant de mode de vie. Il avance avec plus d'écoute, vers plus de compréhension, vers plus de solidarité, vers plus de fraternité. Il cherche une harmonie qui n'écarte jamais définitivement le doute. Ce



petit homme parle de paix, de respect, d'amour, puis il agit et réussit sur les terrains les plus difficiles. Sans compromission, ni renoncement, il ne s'écarte pas de son chemin. Il développe une agro-écologie sur le terrain et s'intéresse à la philosophie qui s'en dégage.

- Novembre 1986..... Le Président du Burkina Faso, Thomas Sankara, très attaché à l'objectif d'autosuffisance alimentaire, convoque Pierre Rabhi à Ouagadougou pour lui confier les manettes du développement agricole du pays. L'agroécologie allait donc pouvoir devenir le fer de lance d'une nouvelle politique agricole, mais l'assassinat du président en 1987 va mettre soudainement fin à cet élan.
- 15 octobre 1987..... L'assassinat du président du Burkina Faso (ex Haute-Volta) Thomas Sankara met fin aux espoirs de Pierre Rabhi. Il espérait être nommé ministre de l'agriculture du Burkina Faso. Les projets de réforme agraire que le chef de l'État burkinabé avait confiés à P Rabhi disparaissent avec lui. Voici ce que Rabhi a dit plus tard de Sankara : «Le président Sankara, qui a donné à la Haute-Volta le nom de Burkina, autrement dit le «pays des hommes intègres », croyait beaucoup en la pédagogie populaire. Il a notamment mis en place des tribunaux populaires révolutionnaires dont le but n'était pas de couper des têtes, mais de créer un système d'autocritique et d'auto-analyse pour faire la lumière sur l'histoire récente : comment avait fonctionné le pays jusque-là, comment certains avaient pu accumuler des richesses dans une nation aussi pauvre... Il y a eu restitution de biens qui étaient considérés comme une spoliation du peuple. Cette moralisation de la chose publique mériterait d'être généralisée, sans violence, comme une œuvre de transparence indispensable à la pérennité et au bien-être des nations ».
- Automne 1992..... Pierre Rabhi raconte cette anecdote sur le pillage de la planète : «Un groupe d'amis Mapuche – des Indiens réfugiés (en France) du Chili – m'a invité à Avignon à l'occasion du cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Ils avaient également décidé d'organiser une petite manifestation, mais eux voulaient fêter cinq cents ans de résistance indienne, car ils se considèrent toujours sous occupation, spoliés de leur territoire. Leur but n'était pas de faire le procès de l'Occident, mais de sensibiliser les gens à l'histoire de leur peuple, en leur offrant leur propre lecture des événements. Cette démarche me paraissait légitime et j'ai voulu y participer en cherchant des arguments et des éclairages sur cette question. Un ami m'a remis la traduction d'un article écrit par un journaliste vénézuélien. L'auteur campait un personnage descendant d'Azèques qui venait réclamer sa dette à l'Europe. Car il semble qu'à peine un siècle après la découverte de l'Amérique, les galions espagnols aient transféré cent quatre-vingt-cinq mille kilos d'or et seize millions de kilos d'argent du continent américain vers l'Europe. Toujours dans cet article, le personnage disait ne pas considérer ce transfert comme un pillage mais comme un «plan Marchaluma » (en référence au plan Marshall, le plan de reconstruction de l'Europe après la Seconde Guerre mondiale), que les Indiens auraient consenti à l'Europe pour son développement. Il ne demandait que le remboursement des intérêts, 10% sur quatre cents ans, soit un taux bien inférieur aux 25% qu'applique la Banque mondiale à ses créanciers ! Ce n'est qu'un petit exemple du transfert dont l'Europe a bénéficié. Sans compter un autre effet positif: le surplus de population européenne qui surchargeait le territoire a migré vers d'autres continents. Cet exode européen a préservé l'Europe de l'épuisement de ses ressources et probablement de la misère qui sévissait sur son territoire et qui aurait certainement pris une ampleur catastrophique. Tout cela a contribué à ce fameux progrès dont on nous rebat les oreilles et qui continue à illusionner tant de peuples ».
- Août 2001..... Les oasis de Pierre Rabhi : Expert national en agroécologie, Pierre Rabhi est aussi écrivain et poète. En réponse à la désertification des campagnes, au surpeuplement urbain et à la crise économique chronique, il appelle à renouer d'urgence avec la terre nourricière. «Pierre Rabhi, c'est 50 kilos tout mouillé ». Petit, sec et svelte, Pierre Rabhi tient son ossature légère de ses ancêtres nomades, ces marcheurs du désert nord-africain qui, pendant des siècles ont développé la civilisation oasienne. Pierre Rabhi est né à Kenadsa, une oasis du sud de l'Algérie. Sa petite enfance se passe au village, entre la dureté implacable du soleil, l'immensité minérale parcourue de vents chauds et de djinns espiègles, la fréquentation de l'école coranique, la magie des contes de sa grand-mère. Auprès d'elle et de sa communauté familiale, il reçoit la sagesse de l'Islam et de sa race et apprend la valeur des choses. Son père est forgeron, mais aussi musicien et poète. Très jeune encore, il perd sa mère, «une femme qui sut mourir avec art, comme nos anciens ». Se retrouvant seul, son père le confie à un couple de Français parce que selon lui l'avenir était à l'évidence entre les mains des Européens et qu'il recevrait auprès des Roumis «l'instruction qui l'aidera à bien gagner sa vie ». Et là, c'est la plongée soudaine et brutale dans la civilisation occidentale. Pierre vit à Oran, fait des études, découvre le christianisme, se fait baptiser. Le sentiment de vivre écartelé entre deux cultures qu'il perçoit dès le début comme contradictoires ne le quittera pas. Il se sent comme «un fennec dans un costume». Puis, comme travailleur immigré en France (il est ouvrier spécialisé à Paris), il est confronté au racisme, à l'anonymat de l'univers urbain et à l'absurdité du travail à l'usine qu'il vit comme une incarcération ; il tiendra quelques années à Paris grâce à sa passion pour la musique, l'épistémologie et la philosophie. Il constate rapidement l'écart entre la libération promise à l'homme par la modernité et le progrès, et la réalité la plus quotidienne. Non, une vie humaine n'est pas faite que pour produire et consommer ! Ce qu'il appelle une «légitime insurrection» se fait jour en lui, qui va le mener à quitter le vide d'une vie fondée sur l'utilitarisme dans laquelle il se sent comme mutilé d'une dimension essentielle. Il éprouve bien souvent alors la nostalgie de la chaleur des «sauvages» qu'il a laissés dans son pays. Vivre un «retour à la terre» signifie d'abord pour Pierre Rabhi refonder sa vie sur des valeurs fondamentales. En 1957, avec quelques années d'avance sur les soixante-huitards, il part en Ardèche avec sa femme Michèle, et s'embauche dans une exploitation agricole «classique ». Il y retrouve



l'obsession productiviste qu'il fuyait, et s'étonne d'avoir à mettre régulièrement sur les fruits des produits de traitement à emblème de tête de mort ! En 1961, il reprend pour la modique somme de 15 000 francs une petite ferme cévenole en ruine entourée de terre rocailleuse. Sans formation agricole, il s'appuie sur ses racines rurales lointaines et une farouche détermination partagée par sa femme pour vivre «la reconquête du songe ». Pendant sept ans, ils supportent l'insuffisance presque chronique d'eau et durant treize ans, l'absence d'électricité. Après plusieurs expériences insatisfaisantes, la lecture de «La fécondité de la terre » de Pfeifer et la découverte de la biodynamie lui ouvrent enfin de nouvelles perspectives. Ces approches rappellent que la terre est un organisme vivant, et alertent sur les risques de sa dévitalisation progressive sous l'effet des intrants chimiques. Pierre Rabhi fait lui-même l'expérience de l'accélération du phénomène naturel de décomposition des déchets organiques en humus (ou compost), élément clé de la fertilité de la terre. Les résultats sont étonnants: il voit peu à peu la terre sèche, inhospitalière et lourde, devenir souple, féconde et accueillante. Il goûte «une joie extraordinaire à sentir la vie de plus en plus intense sous ses pieds ». Il prolonge les expériences dans ce petit royaume ardéchois où la musique est à l'honneur (ses cinq enfants sont musiciens) et met au point peu à peu ce qui deviendra la base de son «agroécologie » : - une agriculture vivrière pourvoyeuse d'autonomie - culture de fruits et légumes, élevage de chèvres, fabrication de fromages; - des échanges de proximité: il vend sa production en direct sur les marchés voisins; - la solidarité: la présence d'amis et de volontaires est fréquente à la ferme; - la pauvreté comme valeur de bien-être: elle libère de l'obsession de l'avoir et rend disponible pour l'activité intellectuelle et spirituelle. «Il m'aura fallu des années pour commencer à ressentir, comme les primitifs, ce lien fondamental avec une réalité dont nous, les modernes, sommes tragiquement privés ». L'agroécologie (ou agrobiologie) que Pierre Rabhi va promouvoir est donc à la fois une redécouverte de la tradition, car elle réinsère l'homme dans son véritable contexte (naturel, culturel et spirituel), autant qu'une science nouvelle car elle repose sur une connaissance très pointue des mécanismes biologiques de régénérescence des sols et des écosystèmes. Dans nos pays occidentaux où le désert est avant tout social, éthique et spirituel, Pierre Rabhi appelle de tous ses vœux la création de lieux de vie, à l'image de l'oasis, fondé sur la terre nourricière et les échanges favorables à la reconstitution du lien social. Bel exemple de dialogue fécond entre tradition et modernité, et pour une fois, de coopération Sud-Nord, l'intuition de Pierre Rabhi prend forme dans une proposition concrète depuis 1996 sous le nom d'Oasis en Tous Lieux. Il conçoit ces oasis à l'occidentale comme des laboratoires d'innovation sociale qui remettent l'humain et la nature au cœur du développement.

Août 2001..... Pierre Rabhi, dans la revue «Combat Nature » s'exprime sur la vache folle et ce qu'elle montre de notre société : «Il est peu d'événements aussi pathétiques que celui qui rend chaque jour la gent bovine un peu plus suspecte de maléfice à l'égard de notre santé et de notre vie. Cette situation est d'autant plus poignante que les vaches incriminées sont elles-mêmes des victimes, passibles massivement de peine de mort au moindre indice équivoque et sans autre forme de procès. Cela n'exempte pas les citoyens consommateurs d'une terreur inexorable. Chacun dans l'intimité de son imaginaire se voyant sur un lit d'agonie confronté à une maladie dont l'incubation est paraît-il longue et le processus mortel irréversible, ne sait à quel saint se vouer pour avoir secours et protection. Cela est compréhensible et digne de compassion. Cependant, l'ampleur de l'événement comporte, à côté d'éléments objectifs, une part d'irrationnel difficile à comprendre. Peut-être faut-il s'en prendre en partie au dieu Pan, inventeur de flûte et gardien des mythologiques troupeaux, maître des frayeurs violentes qui, selon le dictionnaire, annihilent la raison et rendent les foules dangereuses. C'est à ce dieu hybride, homme et animal, qu'il faudrait imputer la panique à laquelle il a donné son nom. Il préfigure d'ailleurs les clonages et les tripotages de gènes qui se proposent de tout mêler, de tout confondre et nous réservent sans aucun doute des paniques qui paniqueront le dieu Pan en personne. En tout cas, des événements d'aujourd'hui, résulte un chaos inextricable mettant les politiques, les scientifiques, les éleveurs, les bouchers, les fabricants d'aliments, les citoyens sens dessus dessous. On suspecte, on accuse, on affirme, on se lave les mains, on protège prérogatives et image électorale. L'Europe tout entière est affectée de la tremblante, à la source semble-t-il du phénomène en question. De toute cette effervescence, on peut tout de même tirer une leçon magistrale et paradoxale : la nourriture, qui a toujours été source de vie, est devenue risque de mort. La situation est d'autant plus absurde que les créatures ennemies de notre santé le sont devenues par notre propre volonté. Depuis l'avènement de l'agriculture et de l'élevage, pour ne prendre que cet aspect des choses, ces animaux furent les compagnons de notre destin. Ils furent des auxiliaires précieux, et parfois indispensables, de notre survie. Les vaches en accusation nous ont depuis longtemps offert sans compter leur lait, leur chair, leur pelage, leur force pour nos charrues et nos charrois et, comme si cela ne suffisait pas, leur fumier pour nourrir notre terre nourricière et la réjouir comme disaient les amis de la glèbe, au temps où les paysans n'étaient pas encore des exploitants de la terre ni des exploités d'un productivisme insensé, cause de tant de souffrances et de désarrois qui affectent les nourriciers de la nation. Au-delà des biens tangibles que ces vieux compagnons domestiqués nous ont prodigués, ils ont également fasciné l'imaginaire de nos plus lointains ancêtres, les terrifiant probablement de leur force brute, de la puissance de leur front en proue volontaire. Ils furent bientôt les symboles de l'harmonie entre force et patience, comme s'ils étaient chargés de reproduire sur terre les éternelles cadences du cosmos. Il n'est donc pas étonnant que cette présence mystérieuse ait déjà figuré sur les fresques les plus primitives, ainsi que dans l'art des civilisations les plus avancées de l'Orient. Et comment ne pas être aujourd'hui encore émerveillé par les vaches porteuses de lyres, comme prêtes à toutes les louanges, déambulant les yeux fardés de khôl sur les terres semi-arides du Sahel et autres lieux, des steppes d'Asie et d'ailleurs ? Elles sont encore, un peu partout, mémoire du temps où elles avaient éduqué l'être humain à l'éternité, donnant leur sang en des hécatombes rituelles en l'honneur du principe fondateur. Il n'est pas surprenant que de nombreux peuples, pressentant le mystère dont est nimbé cet animal, lui aient voué le culte dévolu aux intercesseurs



entre le monde tangible et l'ailleurs où, selon leur conviction, se détermine le sort de l'humanité. La métempsychose hindoue garde à cet animal la déférence que nous savons, etc. Nous sommes conscients de l'inanité de ces références métaphysiques au temps du hamburger, mais elles nous ont paru intéressantes dans le cadre du contentieux ambigu qui agite notre société repue. C'est probablement de ce terreau de dévotions que le Veau d'or a surgi : campé sur ses pattes rigides, le mufle arrogant et froid déjà satisfait du culte éternel que l'humanité allait lui vouer jusqu'à la folie. Il n'y a guère encore, les «sauvages» Peaux-Rouges, vivant de la chair du buffle au massif garrot, pourtant abondant, avaient néanmoins pour règle morale de n'en prélever que le nombre indispensable à leur survie. Ce prélèvement s'accompagnait en outre d'une-profonde gratitude, d'un usage ne laissant aucune place au gaspillage, car encore une fois cela reposait sur le principe de la vie se donnant à la vie. Comment ces primitifs pouvaient-ils imaginer l'arrivée de hordes «civilisées», parmi lesquelles M. Buffalo Bill symbolisera l'ange exterminateur ? Celui-ci construira sa réputation sur la destruction massive (et sans le prétexte des prions) de ces bovidés placides de l'éternelle placidité des vastes plaines du Nouveau Monde. Ces vastes plaines immaculées et baignées de silence seront bientôt couvertes de carcasses de bisons spoliés de leur fourrure et de leur langue, après que les déflagrations des armes auront profané le millénaire silence, et ces carcasses constitueront d'immondes charniers empuantissant un air sans doute encore pur de la pureté originelle. Etranges et significatifs épisodes, déconcertants de cruauté, transformant l'être humain en une erreur dans l'ordre établi par le Créateur lui-même s'il existe. Comment s'étonner de toutes ces équivoques : l'animal, selon le docte M. Descartes, n'est pas une créature mais une mécanique biologique. Quant à la référence biblique, elle est sans équivoque : «soyez la terreur des créatures ». Avec ces deux cautions, scientifique et religieuse, pourquoi se priver des exactions ? François d'Assise, «patron» des écologistes, aura beau faire sonner la harpe de la compassion, en appeler à la convivialité avec les créatures, l'Eglise elle-même restera sourde à ses appels. Pourquoi ne poursuivrait-on pas par exemple les antiques jeux des arènes; mettant en présence la force brute mais innocente du taureau et une sorte de frelon à cape l'agaçant de sa malignité pour tirer orgueil et gloire de cette provocation ? Dans ce duel ambigu, avec parfois l'éventration des chevaux et bien d'autres scènes sanglantes, si le frelon est dominé, des auxiliaires, faussant en quelque sorte la règle du jeu, interviennent pour le soustraire à l'estocade de l'animal. Et c'est dans le cœur d'une créature harassée, pantelante, le garrot brisé et ensanglanté hérissé d'aiguillons, que le frelon plongera son dard d'acier sous les ovations d'une foule ivre de ses pulsions impuissantes (nous prions les amateurs enthousiastes de ces jeux de nous pardonner notre manque de ferveur à l'égard de cet esthétisme, et de ne pouvoir vibrer à tout le lyrisme qui en découle). Et que dire de tant de porteurs de fusils arpentant les plaines et des chasses à courre, «top niveau» de l'élégance, traquant des créatures ivres de terreur, troublant la sérénité des forêts, et des collectionneurs de trophées de bêtes majestueuses, de leur souplesse ou de leur puissance massive et tranquille dans l'indolence des jours ? Que dire de la vivisection qui, sous le prétexte de la science, soumet des créatures au supplice ? Partout sur terre, dans les eaux et les airs, le bipède omnipotent impose à tout ce qui ose partager sa réalité une tyrannie meurtrière et injuste, issue probablement de l'angoisse qui embrume son cœur et son esprit. C'est ainsi que de dérive en dérive nos exactions se normalisent, se banalisent et que les animaux, spoliés du droit à exister que la nature leur a conféré, sont condamnés sans appel à l'arbitraire des humains. C'est ainsi que les compagnons de notre destin, issus légitimement des mêmes forces de vie, précédant même notre propre avènement, se trouvent livrés, impuissants, à notre méchanceté. La liste serait longue de toutes les exactions dont pourraient se plaindre les animaux devant on ne sait quelle instance suprême transcendant notre histoire commune la vache folle n'est que l'expression de l'homme fou. Le mesnage des champs et du bétail, comme dirait Olivier de Serres, a été durant des millénaires respectueux des fondements de la vie. Les Nabatéens, parmi bien d'autres antiques précurseurs en la matière, ont établi les règles de l'agriculture, de ce que la terre leur révélait de son caractère. L'agriculture paysanne s'inspirait des mêmes lois. La prodigieuse épopée de l'agriculture n'a fait que s'enrichir de savoirs, de savoir-faire, de variétés et espèces végétales et animales jusqu'à atteindre des seuils extraordinaires d'abondance. Ce progrès a nécessité de interventions humaines artificielles : croisement d'espèces, sélection, greffage, adaptation de variétés étrangères à de nouveaux biotopes, croisement d'animaux... L'homme est toujours intervenu sur le vivant, mais en gardant à chaque souche une sorte d'intégrité naturelle. Il y a donc longtemps que notre espèce manipule les espèces. Mais la nature gardait une prérogative majeure : réinstaurer les règles de la pérennité, et donc de la sécurité, des patrimoines génétiques garants de notre propre survie. Tout cela n'allait pas sans quelques aléas ici ou là - insuffisances, disettes, famines - mais un recours permanent aux sources de la richesse alimentaire était toujours maintenu. Au regard de la logique antérieure, la crise actuelle de l'alimentation est d'une gravité démesurée et n'est malheureusement que le début d'une immense déconvenue liée à une succession de transgressions dont la «vache folle », est une apothéose momentanée, qui paraîtra anodine à côté de ce qui peut encore advenir. La première grande transgression commence avec l'ère industrielle, par la confusion entre monde minéral et mécanique et monde vivant. C'est sans doute à cette vision que nous devons l'usage des engrais artificiels prôné par les travaux de M. Justus von Liebig, honnête homme au demeurant : les nitrates, qui sont une substance d'abord dédiée aux explosifs de guerre - tout un symbole - puis le phosphore, le kalium (potassium), qui donnent la fameuse trilogie «NPK », fondement de l'agriculture moderne. Les rendements sont en effet élevés, on détient, pense-t-on, le secret de la fertilité. Engrais, mécanique, thermodynamique, énergie pétrole deviennent l'arsenal du cultivateur chargé de nourrir efficacement une population urbaine de plus en plus importante nécessaire à l'industrie. • Les sols n'étant pas des substrats neutres, mais de véritables organismes vivants avec leur métabolisme propre, se déséquilibrent. Les plantes qu'ils génèrent se déséquilibrent également, sont malades et attirent les ravageurs, et c'est l'avènement des pesticides de synthèse. • l'industrialisation de l'agriculture se confirme de plus en plus, la pétrochimie y trouve son compte, les institutions qui sont créées homologuent cette logique et c'est le productivisme agricole désormais, la



terre produit la matière première de base avec des moyens industriels, et cette même industrie transforme industriellement la matière produite par l'industrie, gagnant ainsi sur les deux tableaux. • Chemin faisant, des variétés sélectionnées sur les critères de leur affinité avec les engrais, l'irrigation, etc. remplacent les variétés adaptées aux divers biotopes et génétiquement fiables. Des hybridations se révèlent parfois d'une bonne productivité, mais pour la plupart ont l'inconvénient majeur de n'être pas reproductibles, et déjà instaurent une dépendance qui ne fera que s'aggraver. • le consommateur est conditionné à consommer ce que lui offre l'agriculture officielle. Il y a belle lurette que le vrai paysan est perçu comme le représentant d'un monde suranné. Les guerres ont détruit des paysans philosophes, des paysans savants, des paysans fins économistes, etc., bref une authentique civilisation fondée sur la vie est peu à peu éradiquée au profit d'une civilisation hors sol, et la terre n'est plus à faire valoir mais à exploiter comme un gisement minier pour produire du capital financier. • Grâce à l'accès facile et quasi gratuit à des ressources minérales énergétiques issues des empires coloniaux, on peut appliquer l'agriculture la plus dispendieuse du monde et de l'histoire. Elle permet de détruire douze calories d'énergie pour la production d'une calorie alimentaire, et il faut environ deux à trois tonnes de pétrole pour produire une tonne d'engrais... L'espace rural et les paysages patiemment modelés par les paysans selon des critères inspirés par le sensible sont bouleversés par leur adaptation au machinisme agricole et constituent des déserts de céréales et de maïs. • Sitôt après avoir corrigé les pénuries d'après-guerre, le productivisme instaure une sorte de culte de la protéine comme référence alimentaire. C'est alors que l'animal devient essentiellement un transformateur de protéines végétales en protéines animales. Un bœuf, par exemple, doit consommer dix protéines végétales pour produire une protéine animale. Toutes les espèces sont mises à contribution: bovins, volailles, porcins, caprins, ovins... • On passe de «gagner son pain» à «gagner son bifteck », et c'est l'escalade, car les habitudes alimentaires se sont transformées: les protéines animales prennent une place considérable dans l'alimentation - ce que les pays en développement ne peuvent évidemment pas s'offrir mais à quoi ils participent en bradant leurs protéines végétales (le soja devient par exemple la star des protéagineux). • Les critères économiques et les contraintes de la rentabilité imposent un dogme absolu consistant à produire le maximum de matières consommables dans le minimum de temps. Les sacro-saints gains de productivité tenaillent le producteur, les règles industrielles sont appliquées au vivant, et c'est ainsi que fleurissent et prolifèrent des structures hors sol. Dans ces «usines », l'animal est mis en conditions artificielles. Il n'est plus perçu comme un être vivant mais comme une machine biologique pour produire lait, viande, œufs. Le système performant concilie l'espace minimum, d'où concentration et surnombre, pour une productivité maximum dans le temps le plus court. Des excédents considérables nécessitent une gestion quasi psychédélique pour corriger sans cesse les déséquilibres d'une énorme machinerie agro-alimentaire gagnant sur tous les tableaux et faisant d'énormes profits dans un scénario où l'indigence, la souffrance des petits producteurs évolue avec la destruction et la pollution du patrimoine naturel et nourricier représenté par la terre, les eaux, les espèces et variétés, etc. Entre excès des pays industrialisés et insuffisances des autres pays, la planète alimentaire, potentiellement capable de nourrir l'ensemble des humains, est comme un vaisseau fou sur lequel cohabitent des excès alimentaires nécessitant régimes et traitements médicaux, et des disettes et famines sans solution à ce jour en dépit des proclamations de l'agriculture moderne d'être la meilleure solution à ces problèmes. • Confirmation d'une nouvelle espèce d'êtres humains, le consommateur, car sans lui tout l'édifice s'effondrerait. Il ne lui est pas demandé d'être un délicat gourmet mais - rôle plus efficace -, d'être un «bouffeur ». Le noble terme de nourriture, évoquant tant de beauté, fondement de nombreuses cultures et substance vitale, est abandonné au profit de la «bouffe », pour nommer toutes les matières «comestibles» sujettes à falsification, quasi virtuelles, qui arrivent dans l'assiette du citoyen consommateur. Pour être tout à fait conforme, celui-ci doit avoir de bonnes mandibules, un estomac à forte capacité et un transit intestinal diligent. Il est invité à consommer hors saison et sans tenir aucun compte de la régulation du biotope où il vit. Un carrousel incessant de bateaux, d'avions, de trains, de camions, et tous les producteurs de la planète sont à sa dévotion. La publicité, avec une ferveur qui ne se relâche jamais, lui fabrique des besoins, manipule son mental, exacerbe ses frustrations à coup de fantasmes toujours inassouvis. Consommer est un acte civique influençant le Produit Intérieur Brut (PIB) et le Produit National Brut (PNB) et jusqu'aux mouvements de la Bourse. Ce qui pourrait être produit localement est importé des antipodes. Le consommateur, otage d'un scénario infernal et insidieux, se voit confisquer sa capacité à survivre des biens générés par ses terroirs et territoires, comme cela fut depuis les origines. De plus en plus déconnecté de la réalité vivante, tout lui est virtuel. Une sorte de nouvelle révolution néolithique fait de lui un chasseur-cueilleur poussant son caddie dans les allées achalandées des hypermarchés. Le citoyen ne consomme pas seulement, il est lui-même consommé dans une ambiance feutrée de belles proclamations sur la liberté. Notre déférence et dévotion quasi religieuse à l'égard de la science nous a fait oublier qu'elle est aussi faillible que les humains, dont elle est une des disciplines fondamentales. Cette attitude confère à la science une prérogative considérable sur le destin collectif, qu'aucune règle transcendante ne justifie. Il faudra bien reconnaître que de ce magistère absolu sont issus des avantages pour la condition d'une minorité humaine, mais qu'un chaos considérable est malheureusement également à mettre à son crédit. La biosphère et la communauté humaine ont été bouleversées par d'innombrables innovations dont on ne sait plus si les nuisances induites ne seront pas plus chèrement payées que les bénéfiques. Suite aux erreurs cumulées, nous sommes aujourd'hui dans un débat équivoque où il faut à la fois reconnaître la légitimité de la recherche comme spécificité de notre espèce et la légitimité de chaque citoyen et même de chaque être vivant susceptible de subir les préjudices liés à ses options et orientations erronées. Il y a belle lurette que la science est perçue comme l'antidote à l'obscurantisme primitif. Accoler obscurantisme et science dérange l'ordre établi et pourtant, comment définir ces pratiques dont les résultats, tel celui de la "vache folle", éclatent en tragique dérision ? N'avoir pas compris qu'un herbivore ruminant, adapté depuis les origines à transformer exclusivement les végétaux en muscle, ne



peut être contraint au cannibalisme sans conséquences graves pose tout de même question. On pourrait tout aussi bien obliger des lions, des tigres et des panthères à brouter l'herbe des prairies ! L'autre grande illusion est de croire que nous pouvons être exemptés des conséquences de nos actes sur le vivant : c'est oublier que nous sommes maillon d'une chaîne indéfectible et que les conséquences de ce que nous faisons à la terre ou aux animaux s'exprimeront dans notre physiologie, et probablement dans notre psyché. On ose à peine répéter de telles évidences. La science, sorcière maléficiieuse ou fée protectrice de notre destin ? Les deux malheureusement. Quand on est témoin des tergiversations caractérisant le débat public au sujet des Organismes Génétiquement Modifiés (OGM) et des revendications en embryologie, pour ne citer que ces deux cas, il y a lieu pour l'honnête citoyen d'être légitimement inquiet. Il est difficile, sur l'inventaire impressionnant des nuisances toujours engagées sur l'affirmation péremptoire de leur innocuité, de faire confiance aveugle à Prométhée. Le défi aux dieux à des limites, comme le défi à la Nature qui nous fait oublier que nous sommes Nature. Circonspection, prudence, principe de précaution ne suffisent plus ou bien la science œuvre dans la lumière, ou bien dans l'obscurité et l'obscurantisme. Les sophismes et les hypocrisies qui enrobent cette question simple ne sont plus tolérables. En dépit des apparences, ce n'est ni le sarcasme ni la dérision qui nous animent, mais la quête, souvent douloureuse, d'un ordre qui ne soit plus la négation de l'intelligence (dont nous aurions l'apanage). Toute notre merveilleuse planète est à présent l'empire du Veau aveuglant de ses ors outrageant le veau réel de chair, de sang et de chaleur qui parfois ajoute à la beauté de nos paysages. Il n'est besoin d'aucune référence religieuse pour en reconnaître le pouvoir agissant dans les consciences, provoquant injustices et guerre économique mondiale, transformant les humains en anthropophages volontaires et involontaires, avec une règle du jeu qui oblige chacun à ne pouvoir être qu'au détriment de quelqu'un d'autre. Le veau sait bien que la violence humaine est bien plus fondée sur les symboles que sur du réel tangible. Il sait que l'insécurité au cœur de l'humain est prétexte à toutes les exactions. Nous savons combien il est facile aux gens rationnels de taxer ces propos de moralisateurs. C'est oublier qu'il s'agit en l'occurrence de faits très objectifs. Changer de monde ou changer le monde ? Le monde ne changera et ne sera apaisé que lorsque les individus le seront, et il y a un merveilleux chantier au niveau de l'éducation de nos enfants, du respect de la terre et des êtres vivants, du «produire et consommer localement » avec une agriculture sensible et consciente, scientifiquement et techniquement performante, au niveau de l'équité dans les échanges commerciaux. Il y aurait un formidable chantier de restauration de la planète, purification des eaux, dépollution des terres, reboisement des terres arides, sauvegarde des variétés et espèces végétales et animales en perte de vue, retour à des structures à la mesure humaine... Une petite part des moyens mis au service de la destruction et de la mort suffirait à ces grandes œuvres.

Fin 2001..... Pierre Rabhi raconte : «Un beau jour, J al reçu un fax d'Alain Lecuyer, membre du Mouvement écologiste indépendant, me disant qu'Albert Jacquard, Jean-Marie Pelt et moi-même étions les plus habilités à porter ce message d'urgence (écologiste) lors des élections (présidentielles) de 2002. Cette sollicitation m'a abasourdi. La demande s'étant concentrée sur ma personne, je suis entré dans un temps de réflexion, d'insomnie et d'appréhension. Mon engagement politique n'allait-il pas ruiner la cohérence que j'avais essayé de bâtir depuis tant d'années et avec tant de difficultés ? La gravité de l'enjeu m'a paru mériter le risque et, avec le soutien de Michèle, de ma famille et de certains amis, Je suis entré en politique. (...) Un comité de campagne s'est mis en place et nous avons publié un texte de quatre pages, porteur des valeurs que nous défendions : le féminin au cœur du changement, une autre éducation des enfants, la relocalisation de l'économie, pas de changement de société sans changement humain, la sobriété et la beauté comme valeurs de bien-être, la décroissance soutenable le tout intitulé, sous la forme d'une sorte d'injonction: «Appel à l'insurrection des consciences ». La mobilisation a été spectaculaire. Des comités de soutien se sont organisés dans quasiment tous les départements, des conférences de campagne et des débats ont eu lieu dans des salles toujours combles. En seulement quatre mois de campagne, sans appareil politique et sans réelle médiatisation, nous avons collecté cent quatre-vingt-quatre signatures d'élus. (...) En dehors de tout triomphalisme, nous avons découvert que de très nombreuses personnes, femmes et hommes, jeunes en particulier, adhèrent à nos valeurs, et que le potentiel mobilisable est très important. Nous sommes inscrits officiellement comme parti politique non conventionnel, le «Mouvement d'appel pour une Insurrection des consciences ».

1^{er} février 2002..... Pierre Rabhi, spécialiste de l'agro-écologie, lance à Lyon sa campagne présidentielle. Il est soutenu particulièrement par la revue «Silence » et par une centaine de personnes présentes de la région. Il aurait récolté quelque 140 promesses de signatures d'élus. Né en 1938 dans le sud de l'Algérie, Pierre Rabhi qui fut ouvrier spécialisé dans une usine parisienne, refuse la logique productiviste.

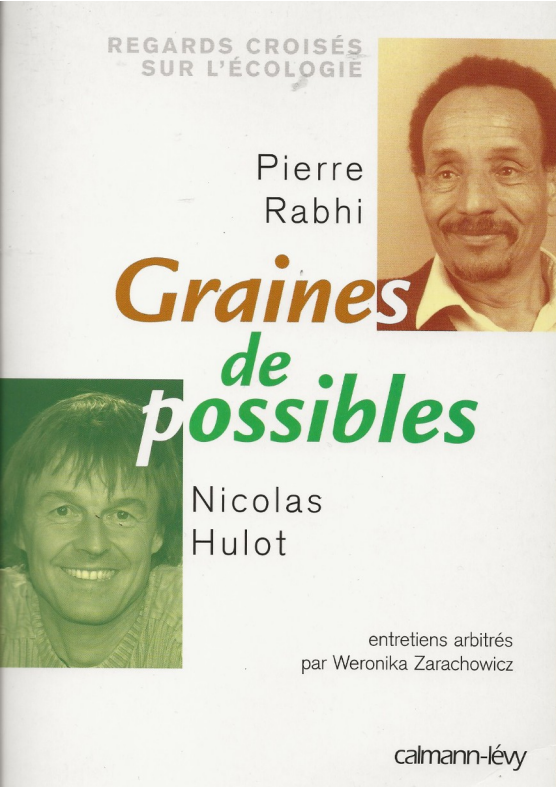
Mars 2002..... En Ardèche, le paysan philosophe Pierre Rabhi a fait l'objet de portraits peu flatteurs : Critiqué dans certains médias, il se défend. Il y a d'abord eu un portrait un peu ambigu dans le numéro du mois d'août de la revue «Le Monde diplomatique ». Sous le titre «Le système Rabhi », l'auteur entendait mettre en lumière ce qu'il estimait être des contradictions entre les propos et les actes du paysan philosophe tout au long de son parcours. Plus embêtant, il y a eu récemment un reportage de la cellule investigation de Radio France sur Pierre Rabhi et son rapport à l'argent. Là était évoqué «le salaire de 7 à 10 000 euros » qui serait gagné chaque mois par l'auteur et conférencier et le fait «qu'il ne reverse rien aux associations «rabhistes » et qu'il garde tout pour lui ». Il était aussi question de son fonds de dotation «Pierre Rabhi » qui aurait reçu des legs et dons importants ces dernières années, alors que seulement 60000 € par an sont consacrés à des actions environnementales et à salarier son assistante personnelle qui pourrait l'être sur ses fonds propres. Bref, P Rabhi aurait des beaux discours, mais il serait en fait à la tête d'un petit business. Contacté par les soins du Dauphiné Libéré, l'Ardéchois d'adoption n'a pas souhaité répondre directement. Il s'est contenté d'un message publié sur sa page Facebook. «J'étais à des années-lumières de penser qu'un jour je serais victime de dénigrement par des médias. Non pas



que je sois irréprochable. Bien entendu, et je l'ai toujours dit, je suis aussi parfois rattrapé par mes propres contradictions. Qui ne l'est pas? » Il dit avoir, en son âme et conscience, voué son existence depuis plus de cinquante ans à participer à une évolution positive de l'histoire de l'Humanité. Cela s'est traduit par une posture morale et intellectuelle, mais aussi par des actions concrètes en faveur de la vie et des populations laissées pour compte sur notre planète (...). Je suis conscient qu'en étant devenu un «homme public», je suis exposé à ce que mes propos soient discutés, remis en question voire déformés, cela est logique, normal voire salubre. Néanmoins, les attaques et les doutes émis sur le sérieux et la probité des structures que j'ai créées ou sur ma propre intégrité ne sont pas acceptables ». P Rabhi estime que les structures «bénéficient du soutien du grand public et font preuve d'un engagement sans faille. La transparence financière y est de rigueur, tout comme le contrôle des comptes par des cabinets d'expertise indépendants. Pour ma part - dois-je le redire - je n'ai accumulé aucune fortune et l'essentiel de nos revenus sert à assurer le quotidien de ma famille, de plusieurs proches ou amis ». P Rabhi a aussi reçu le soutien de Maurice Freund, compagnon de route de longue date, qui évoque pêle-mêle dans un message publié sur les réseaux sociaux «un papier proche du torchon dans Le Monde diplomatique» et une «manipulation évidente». En concluant ainsi : «Je ne laisserai pas insulter un homme innocent et porteur d'un vrai message ».

Juillet 2003..... Certains écolos n'aiment pas les éoliennes : «Le moulin à vent des temps modernes» ou le «moulin à nuages» sont des termes poétiques destinés à faire passer la pilule du progrès technologique. Jacques Ellul appelait cela l'assimilation (voir La métamorphose de la bourgeoisie). L'énergie éolienne qui peut se concevoir à l'échelle humaine est assimilée pour devenir l'industrie du renouvelable qui va permettre aux écolos et aux bourgeois bohèmes de satisfaire leur côté «vert», leur bonne conscience et à la société de consommation de pouvoir continuer à consommer de plus en plus d'électricité, de biens matériels, de rouler avec les automobiles (puisque l'énergie est renouvelable, pourquoi se priver ? C'est le fameux effet rebond ! Bientôt, quand nous aurons des millions d'aérogénérateurs, la Terre tournera au rythme des pales, en sens inverse de ce que l'on cherchait à promouvoir... Il est temps comme le dit **Pierre Rabhi** de retrouver le bon sens. Ellul, visionnaire s'il en est, a posé les bases de l'écologie en mettant la technique et le technicien au centre du problème. Serge Latouche continue en s'en inspirant pour proposer la "décroissance soutenable", seule alternative pour s'en sortir. Cicéron disait déjà (48 ans avant notre ère) : Nous devons agir de manière à ne pas lutter contre les lois universelles de la nature, mais les lois sauvegardées, suivant notre tempérament personnel. Il faut donc retrouver le chemin de l'autonomie alimentaire et énergétique et par là celui du lien social et du partage. Certains écolos de la revue Silence, du réseau Sortir du nucléaire, du Mouvement pour l'insurrection des consciences - dont je fais partie - trouvent les éoliennes belles. Pas moi. La technologie mange la nature et la Terre souffre. Je n'ai pas envie de léguer une terre aussi meurtrie à mes enfants et petits-enfants ».

Octobre 2005..... Sortie d'un livre de dialogue commun entre Pierre Rabhi et Nicolas Hulot «**Graines de possibles**» chez Calmann-Lévy où les deux personnages trouvent des accords sur les positions écologistes mais aussi des désaccords entre l'écologiste utopique qui ne voit pas d'autre alternative que la décroissance soutenable, et l'animateur de télévision plus pragmatique qui plaide plutôt en faveur d'un développement durable.



Octobre 2005..... Voici comment Pierre Rabhi raconte à Nicolas Hulot comment il est devenu pleinement écologiste : «Je suis parti d'un microcosme, celui de mon lopin de terre. Petit à petit, mon aventure écologique s'est structurée sous une forme arborescente. Petit à petit, j'ai compris que tout était en tout et que cette arborescence était finalement universelle. J'ai constaté que j'étais moi-même un maillon, et non un élément rapporté. Tout est interconnecté, interactif, interdépendant. Il n'y a pas de hiérarchie. Mais l'être humain, doté d'entendement et de conscience, a tendance à abuser de ses prérogatives pour dominer et s'autoproclamer prince héritier de toute cette création. Les religions qu'il s'est inventées le confortent dans cette primauté, et le tour est joué ! Je respecte les convictions, mais je ne peux souscrire à cette option. Nous avons tous la même origine et nous provenons de ce même esprit créateur qui crée aussi bien l'homme, la baleine, la fourmi et les bactéries. Sans cette attitude et cette compréhension intérieures, nous restons au niveau le plus élémentaire. Le mystère nous amène progressivement à cette transcendance qui nous fait dire que la vie est belle et respectable. (...) Tout ne nous est pas dû. Nous naissons et mourons tous nus. Entre-temps, beaucoup d'animaux et de végétaux donnent leur vie pour que nous puissions exister. La moindre des choses, c'est de leur en être reconnaissants. Le mouton ne se pose pas cette question, mais les humains sont dotés d'un esprit. Nous pouvons honorer la beauté du monde grâce à cette gratitude. A ce moment-là, il se passe quelque

chose qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. C'est un dépassement humble qui donne tout son sens à la mission de l'être humain, à savoir générer de la compassion et non cette violence stupide issue de la peur et de la déraison. (...) Notre monde en a besoin, car nous sommes dans une attitude d'accaparement, d'insatiabilité et d'insatisfaction. D'ailleurs, la publicité joue



sans cesse sur la frustration de l'être humain, qu'elle programme rationnellement pour en faire le moteur du toujours plus indéfini. Elle le maintient dans le sentiment du manque, voire de la pénurie, au sein même de l'abondance. Cette capacité à générer en permanence du vide à combler pour exciter l'avidité est une prouesse machiavélique de la publicité. Il y a bien entendu ceux que le dénuement affecte si gravement que leurs désirs concernent la simple survie. C'est le plus grand scandale de notre monde, que l'humanité doit éradiquer d'urgence, et j'essaie d'y contribuer modestement. Je comprends l'ingratitude à l'encontre du destin de la part de ceux qui sont affectés par cette misère. Manger à notre faim, être vêtus, abrités et en mesure de soigner nos maux devraient donc exalter notre satisfaction. Sans cela, il n'y a pas de bonheur possible. Ce que j'appelle bonheur, c'est cette résonance intérieure qui est en harmonie avec le règlement de l'univers. Cette résonance ne peut passer que par une prise de conscience de nos privilèges. Il faut dire merci à la vie pour ce qu'elle nous donne ».

Octobre 2005..... Pierre Rabhi met l'accent sur l'urgence écologique : «Je suis entré en écologie il y a quarante ans en prenant conscience de la difficulté d'un rapport harmonieux et non nuisible entre l'être humain et la nature. J'ai milité, j'ai vu des gens pointer du doigt les problèmes. Mais rien ne bouge. Quand je fais le bilan de la durée de mon engagement par rapport aux acquis, je comptabilise non seulement peu de résultats, mais je suis aussi obligé de constater qu'ils ont été très longs à apparaître. Qu'attendons-nous pour que l'écologie soit enseignée à l'école, au même titre que les mathématiques ou le français ? (...) Je ne pense pas pour ma part que nous ayons du temps. Nous disposons aujourd'hui d'instruments efficaces qui accélèrent tout le processus et accentuent les conséquences de nos comportements, négatifs ou positifs. Tout va très vite et, plus que jamais, le temps nous est compté. Par ailleurs, nous ne pouvons pas appliquer au monde contemporain les mêmes critères que ceux de l'histoire antérieure, avec des civilisations qui naissaient, s'épanouissaient, déclinaient et laissaient le champ libre à d'autres émergences, d'autres combinatoires pour assurer la pérennité. Le déclin de l'Empire romain n'a pas entraîné le déclin ou l'extinction de l'humanité, car des régulateurs naturels intervenaient pour panser les plaies et reconstruire d'autres civilisations. Le temps travaille aujourd'hui contre nous, avec ce système qui n'épargne plus aucun lieu de la planète, le clonage des esprits, la possibilité qu'a notre espèce de se faire disparaître, le démantèlement des organisations vernaculaires, les généralisations des nuisances, etc. En définitive, une question demeure récurrente: pourquoi l'humanité, en dépit de ses connaissances, ne parvient-elle pas à sortir de l'ornière ? Finalement, l'humanité ne serait-elle pas une erreur ? (...) Il y a des stratégies à mettre en place pour impliquer les gens. Nous disposons de formidables outils de communication qui pourraient servir de support à la mobilisation. Pourquoi ne s'en sert-on pas pour éduquer les gens et leur montrer quels comportements adopter pour améliorer la situation ? Il faudrait y mettre les moyens et ne pas se contenter d'un petit ministère de l'environnement dont le budget ne représente que 0,28% du budget national ! Il faudrait amener tout le monde pour participer aux programmes de dépollution. Les gens cesseraient de se sentir passifs mais se verraient au contraire comme des acteurs à part entière de la sauvegarde. Je suis certain que la mobilisation des jeunes, par exemple, serait importante, à condition que le message puisse les toucher au cœur et à l'esprit, et pas seulement à l'intellect comme le fait une écologie somme toute matérialiste. La dimension sacrée, non pas au sens où l'entendent les religions mais à celui des évidences, est indispensable. Ce que j'entends par «sacré » instaure en nous une attitude profondément respectueuse de la vie et implique la poétique qui œuvre à l'enchantement. Je dois cependant reconnaître que certaines religions tentent progressivement de se mettre à jour face à l'urgence écologique... »

Octobre 2005..... Pierre Rabhi et la décroissance : «Parmi les alternatives, je crois beaucoup à l'idée de décroissance. C'est-à-dire à une résistance à la mondialisation compétitive et négative: une résistance fondée sur l'autolimitation et la sobriété. Je revendique pour moi et tous mes semblables ce que la vie elle-même a établi comme légitime: nourriture, vêtements, soins et abri, sans lesquels l'épanouissement humain est impossible. Cette notion de décroissance, inspirée de la pensée du Roumain Nicholas Georgescu-Roegen, s'est imposée à partir d'une évidence très simple : nous sommes sur une planète limitée. Nous avons longtemps pensé qu'elle représentait un gisement de ressources inépuisables, mais nous nous trompions. Nous sommes aujourd'hui en mesure de calculer ce qui s'épuise et ce qui peut se renouveler. Parallèlement à cela, notre population n'en finit pas de croître. Résultat, il y a de plus en plus de demande et de moins en moins de ressources. Dans les pays du Sud, beaucoup d'êtres humains ne sont ni nourris, ni vêtus, ni soignés comme ils devraient l'être. Tandis qu'au sein des pays occidentaux, le moteur est celui du superflu, de la pénurie artificielle programmée, sans aucune limite. Nous devons renoncer à la croissance illimitée et réduire l'outrance actuelle. Sans quoi nous allons inévitablement arriver à une fracture ou à une pénurie mondiale. Nous nous évertuons à généraliser notre modèle occidental au reste de la planète. Mais il n'est pas généralisable, puisqu'il n'a pu prendre cette ampleur que grâce au pillage de la Terre tout entière ! Celle-ci ne peut renouveler ses ressources au rythme des prélèvements. Nous allons donc à l'évidence vers un dépôt de bilan planétaire imputable à moins de 30% du genre humain. C'est une tragédie sans précédent. La tentative de généraliser le modèle s'est appuyée sur un concept apparemment généreux, celui du développement. Mais c'est un leurre dont nous pouvons aujourd'hui mesurer les terribles conséquences: misère, famine, insécurité, mal-être, destruction des structures sociales vernaculaires qui ont permis aux peuples de traverser les siècles... Ce principe affecte également les pays dits prospères où l'exclusion et la misère évoluent à grande vitesse. Tout cela au nom d'un progrès défini par l'idéologie technico-scientifico-marchande. Telles des entreprises, les nations industrialisées invitent chaque citoyen à besogner pour élever le PIB et le PNB de sa nation. Il n'est tenu compte que des richesses monnayables, ce qui occulte les biens non monnayables. Si une pénurie planétaire grave advenait, nous referions rapidement un autre inventaire des richesses en reconsidérant la terre, l'eau, la biodiversité, les savoirs et savoir-faire manuels, etc. Nous serions bien obligés de relocaliser



l'économie, de reconstituer du lien social, de l'entraide, de la réciprocité, et de préserver les biens vitaux de nos territoires. Ainsi, pour moi, la décroissance passe obligatoirement par la réduction de l'emprise de l'énergie combustible sur l'organisation des sociétés. Cela donnera plus de travail et de sécurité de l'emploi qu'un système dont la fiabilité ne cesse de se réduire sous nos yeux. Quel est le père ou la mère qui oserait dire aujourd'hui à son enfant: si tu travailles bien à l'école, tu auras un diplôme qui te donnera un emploi et assurera ta sécurité ? Pour combattre durablement le chômage, il faut changer de paradigme et mettre résolument au centre de nos préoccupations l'humain et la nature et non le profit illusoire . La croissance est un dogme irréaliste et dangereux qui suppose qu'on puisse accumuler indéfiniment sur une planète dont on sait qu'elle est limitée. (...) De toute façon, nous n'aurons pas le choix ».

18 janvier 2006..... Nicolas Hulot est auditionné par la mission française interministérielle de l'effet de serre (MIES) devant laquelle il fait une brillante prestation. Cependant, lors de cette audition, il souligne : «Ne devrait-on pas s'interroger sur cette véritable débauche énergétique qu'a illustré la collision, dans le tunnel sous Fourvière à Lyon, de deux camions chargés l'un de tomates du nord de l'Europe à destination du Portugal et l'autre de tomates espagnoles à destination de la Scandinavie ? Tenir compte du véritable coût énergétique de la réfrigération et du transport dissuaderait sans doute de telles aberrations ». Beaucoup se sont interrogés sur cette affaire de camions et il apparaît qu'elle est impossible : en effet, le tunnel de Fourvière est bitube, c'est-à-dire qu'il comporte de tubes unidirectionnels qui ont été fabriqués en 1972. L'accident aurait eu lieu lors d'une froide journée de 1980 pour deux véhicules qui se seraient rencontrés en sens contraires. Plus prudent, **Pierre Rabhi** dans son «manifeste pour la terre et l'humanisme » en 2008 parle de la même affaire qu'il situe hors tunnel mais dans la vallée du Rhône.

16 décembre 2006..... Alors que l'environnement devient un enjeu central de la présidentielle grâce à Nicolas Hulot, les intellectuels eux, sont absents du débat. Pourquoi un tel silence ? L'écologie, tout le monde en parle. Vous, moi, vos voisins, vos médias et même - si, si ! - vos politiques, depuis qu'un certain M. Hulot a mis les pieds dans le plat de la campagne présidentielle. En 1995, le sociologue Emmanuel Todd avait alerté sur la fracture sociale ; au tour de Nicolas Hulot de déclarer l' «urgence écologique » et de déclencher une avalanche verte : livres à la pelle, couvertures de magazines comme s'il en pleuvait, émissions télé et expos de sensibilisation - dont la dernière en date à La Villette, «Changer d'ère ». -Mais bizarrement, les intellectuels restent assoupis, quasi absents du débat public dans un pays qui a pourtant fait de la pensée «engagée» un label maison. Hulot lui-même s'en désole. «Où sont-ils donc ? Pourquoi sommes-nous seuls à porter ce discours ? Du coup, on nous demande d'assumer toutes les missions: alerter, agir, théoriser et repenser le monde. Peut-être sommes-nous des crétins absolus mais qu'on nous le dise ! » On a voulu partir à la recherche des intellectuels perdus. Un matin, au Press Club, à deux pas des Champs-Élysées. Naïvement, on s'était dit que ce jour-là ils y seraient, forcément. Nicolas Hulot et son comité de veille lançaient leur Pacte écologique, adossé à un livre de propositions concrètes et éminemment politiques. Il y avait là beaucoup de journalistes, des représentants d'ONG, un bon panel d'experts et de figures de l'écologie comme l'astrophysicien Hubert Reeves, l'agroécologue **Pierre Rabhi** ou le photographe Yann Arthus-Bertrand. Et puis, une brochette artistico-people : Luc Besson, Mathieu Kassovitz, Pascal Obispo, Julien Clerc, Florent Pagny. Et puis ? Et puis rien. Tandis que, lyrique et efficace, Nicolas Hulot appelait à la tribune à redonner du sens au progrès, à inventer un nouvel humanisme, on s'est dit qu'il était bien là, le chaînon manquant: dans ce silence des intellectuels, en décalage flagrant avec une société de plus en plus sensible, elle, aux enjeux environnementaux (neuf Français sur dix préoccupés par la question, selon un sondage Ifop de novembre). Bien sûr, on pourrait voir là l'énigme d'une époque obnubilée par les médias, où les deux seules figures capables de mobiliser l'opinion sur l'«urgence écologique» sont Nicolas Hulot et, dans une moindre mesure, Yann Arthus-Bertrand, soit deux baroudeurs télégéniques, comme le fut déjà leur aïeul au bonnet rouge, le commandant Cousteau. Drôle d'époque où il faut qu'Hulot menace de se présenter à l'élection présidentielle pour que - enfin ! - l'écologie devienne un thème de campagne sérieux. Et que Yann Arthus-Bertrand passe un coup de fil à Jean-Louis Debré pour que ce dernier organise une projection à l'Assemblée d'Une vérité qui dérange, le docu d'Al Gore sur le réchauffement climatique. Il serait pourtant trop facile d'expliquer le record de ventes du très aride Pour un pacte écologique (1 500 exemplaires vendus chaque jour !) par la seule aura télévisuelle de son auteur. «Le succès de Hulot, dit Bettina Laville, haut fonctionnaire qui a notamment suivi les dossiers de l'environnement avec François Mitterrand puis Lionel Jospin, c'est aussi, en creux, l'impuissance des autres : celle des ONG à se faire entendre ; celle des politiques et des intellectuels à se saisir de ces interrogations. » Tandis que les Verts se noyaient dans les questions sociétales – sans papiers, mariage homo... - et dans d'innombrables querelles de pouvoir, Hulot se lançait, en quasi-solitaire, sur une terre vierge. Pendant des années, il l'a consciencieusement labourée, au gré des rencontres et des lectures. Et aux côtés des membres de son Comité de veille écologique, il s'est construit une vraie conscience et un discours solidement charpenté. Le voilà consacré figure incontournable de l'écologie française. Assez charismatique pour toucher un large public, assez consistant pour rallier un nombre croissant de scientifiques et d'experts. «C'est un cadeau pour nous, résume Serge Orru, nouveau président de l'ONG environnementale WWF et créateur du magique Festiventu, à Calvi, un formidable coup de projecteur sur le travail des uns et des autres, depuis des années. Et la preuve que la prise de conscience progresse. » Tant mieux, après tout, s'il y a réappropriation des débats environnementaux par la société civile, avec l'aide de figures médiatiques et scientifiques. Mais il y aurait aussi, pour le monde intellectuel, bien des choses à dire, à penser. «Nous avons cruellement besoin d'un nouveau capital de valeurs, notamment immatérielles, interpelle Hulot. Aux artistes, aux intellectuels, aux scientifiques de le faire jaillir et de le légitimer. Qu'ils nous incitent à passer d'une société épicurienne à une société plus raisonnable, à comprendre que notre plaisir et notre enchantement ne résident pas que dans la possession. » Où sont-ils



donc, ces tritureurs de méninges et d'imaginaire ? Bien loin de nos frontières. En Allemagne, par exemple, où des philosophes comme Hans Jonas, Ulrich Beek ou Peter Sloterdijk invitent depuis longtemps à bâtir une relation sobre et riche de sens avec son environnement. En France, malgré de mémorables pères, de terrain (René Dumont, Haroun Tazieff, Jacques-Yves Cousteau, Paul-Emile Victor, Théodore Monod) ou de réflexion, notamment dans les années 70 (Castoriadis, Jacques Ellul, François Partant, sans oublier Claude Lévi-Strauss, Bertrand de Jouvenel et Jean Dorst), force est de constater que le débat n'a pas pris. Ou, plus exactement, qu'il se cantonne au monde des experts et des savants avec de multiples prises de position sur le nucléaire, les éthers de glycol ou la vache folle... Mais hors du monde scientifique, ils ne sont qu'une poignée, comme les philosophes Edgar Morin, Patrick Viveret ou Jean-Pierre Dupuy, ou encore l'économiste Serge Latouche, l'anthropologue Philippe Descola ou le paysagiste et écrivain Gilles Clément, Et tous ont du mal, beaucoup de mal à faire entendre leur voix. On retrouve Edgar Morin dans son bureau près de Bastille, après s'être déchaussée, «à l'orientale» comme dit le maître des lieux. Autour de nous, dans les rayonnages surchargés, on repère Mère-patrie, Science avec conscience ou les différents volumes de La Méthode, traduits en chinois, en anglais ou en italien. Voilà des années qu'Edgar Morin pense les rapports homme-nature: «Je m'y suis sensibilisé à partir d'un séjour en Californie, je me souviens notamment d'un article de Paul Ehrlich sur la mort des océans. Comme tant d'autres là-bas, j'ai compris que c'était un problème mondial. Mais ici ? Les rapports de l'homme à la nature, ça n'intéresse personne ! Comment mes confrères, qui vivent avec leurs critères anciens, pourraient-ils comprendre que le développement engendre la dégradation de la biosphère ? » Elle règne en maître sur la pensée française, cette figure de l'intellectuel, héritier des Lumières, qui ont fait de l'homme le maître et dominateur de la nature. Tout ce qui, depuis deux siècles, fait consensus - le progrès et la raison, la croissance et l'accumulation de richesses indéfinies - perpétue un humanisme non écologique et un développement technico-économico-scientifique. «Au XVIIIe siècle, avec Condorcet, renchérit Bettina Laville, on a envisagé le progrès comme une façon de domestiquer la nature, puis avec le saint-simonisme au début du XIXe, le débat s'est structuré autour de la lutte contre la domination de l'homme par l'homme.» D'où des intellectuels qui continuent à ne penser qu'en termes classiques de droits de l'homme, là où il leur faudrait envisager une extension du champ de la responsabilité - agir de façon compatible avec la permanence d'une vie authentiquement humaine, pour paraphraser le philosophe allemand Hans Jonas (1903-1993). «Sans compter, insiste le paysagiste Gilles Clément, qu'on s'est enfermé dans une vision purement esthétique de la nature comme s'il ne s'agissait que d'un tableau. A l'Ecole supérieure du paysagisme, les étudiants n'ont pas de cours de botanique, ce qui est gravissime. Comment peut-on produire un discours, une pensée écologique ? » « Le problème, énonce tranquillement Jean-Paul Besset, ancien rédacteur en chef du Monde et coordinateur du Pacte d'Hulot, c'est qu'on reste formaté sur le même logiciel de base, sans comprendre que ce qui apparaissait comme le sésame de la civilisation humaine, c'est-à-dire la croissance des riches, est justement devenu LE problème majeur. Nous vivons une mutation équivalente à celle de l'époque des Lumières quand la croyance dans le progrès a remplacé celle en Dieu. On aurait diablement besoin des intellectuels pour la penser: quelle est la finalité de l'espèce humaine, réside-t-elle encore dans le dépassement, dans le toujours plus ? Ou faut-il au contraire retrouver un équilibre, en gérant au plus juste ? » Jean-Paul Besset est venu parler «économie légère» et décroissance au Festival du vent de Calvi, manifestation qui réussit, hors saison, l'improbable exploit de rassembler artistes, sportifs, écrivains, scientifiques ou politiques pour «désenclaver, confronter les idées et les expériences». Ici aussi, pourquoi cette absence des intellectuels ? «C'est à nous de nous interroger ! reconnaît le fondateur du festival, Serge Orru. De quoi leur parle-t-on ? De morale, de l'obligation de prendre une douche plutôt qu'un bain, de trier ses déchets... Du concret, certes, mais rien de bien enthousiasmant. » Longtemps enfermée dans une imagerie ringarde et baba cool qui lui colle à la peau, l'écologie est aujourd'hui desséchée par un vocabulaire technocratique issu des grandes conférences internationales. «Quelle différence avec les années 70 ! regrette Bettina Laville. La conférence de Stockholm, en 1972, fut une vraie conférence culturelle. A l'époque, on pouvait encore parler de Dieu, de spiritualité, de nature. » De Rio à Nairobi, on discute développement durable, biodiversité, équité des ressources. Et l'on ose à peine évoquer l'humus fertile ou l'harmonie secrète qui s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit... «Les Français continuent à associer la terre à Pétain, à la préservation des modes de vie anciens, s'énervent le philosophe Alain Finkielkraut. Il y a un mépris de la nature et des paysans, une critique de l'enracinement, qui se traduit souvent par une extraordinaire indifférence. Et puis, chez nous, le "non" a plus de force que le "oui". Aujourd'hui, qui oserait dire, comme Chesterton ou Camus hier, "oui" au monde, "oui" à la merveille que c'est de vivre sur la Terre ? » Peu d'intellectuels ont, en effet, le «sens» de la nature. Et comment l'auraient-ils, quand la plupart sont urbains, pour ne pas dire parisiens, englués dans un provincialisme français ? «Nos choix de société, en faveur quasi exclusivement de l'industrialisation et de l'urbanisation, ont engendré une pensée urbaine, enclavée, incapable d'intégrer cette globalité », lance le paysan planétaire Pierre Rabhi. Ce dernier a conservé un lien émotionnel et sensuel à la nature. Comme Hulot, Arthus-Bertrand ou Gilles Clément, il en a une vision mondiale et transversale. Il a vu, à des degrés divers, combien la Terre était petite. Et fragile. Approche indispensable pour comprendre que la question écologique irrigue aujourd'hui tous les champs: social, économique, culturel. La poser, c'est aussi se dire que notre «gestion» de la nature peut être un bon indicateur de notre manière de traiter les humains. Ce n'est pas seulement se demander comment ralentir la déforestation mais aussi quel monde construire avec des ressources naturelles en voie d'épuisement et de grands équilibres du vivant très compromis: quels modes de production envisager, quels types d'emploi ? Et quid de l'étalement urbain et de l'invasion de la planète par la voiture ? La difficulté se niche précisément dans cette extrême imbrication des enjeux. Car les intellectuels français restent, eux, ultra-spécialisés et pâtissent de la coupure entre sciences humaines et sciences «exactes». D'où une dramatique incapacité à articuler question sociale et écologique.



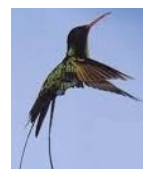
«Difficile de sortir de l'intégrisme des disciplines, juge le philosophe Dominique Bourg. Sans compter qu'on n'a pas l'équivalent des "environnemental studies" des Américains.» Avec ce corpus d'études qui touche toutes les disciplines, et notamment l'économie, les Américains ont pu développer une vraie pensée qui commence à imprégner le monde économique - Joseph Stiglitz - et politique - Al Gore, Arnold Schwarzenegger, ou Greg Nickels, maire de Seattle et instigateur de l'Association des maires pour la protection du climat. Articuler, transversaliser, c'est peut-être de ça que naîtra enfin un vrai débat sur l'écologie, un vrai bouillonnement culturel, artistique, intellectuel. Promoteur du genre, Serge Orru a même une idée. Organiser un Woodstock de l'environnement. Chiche !

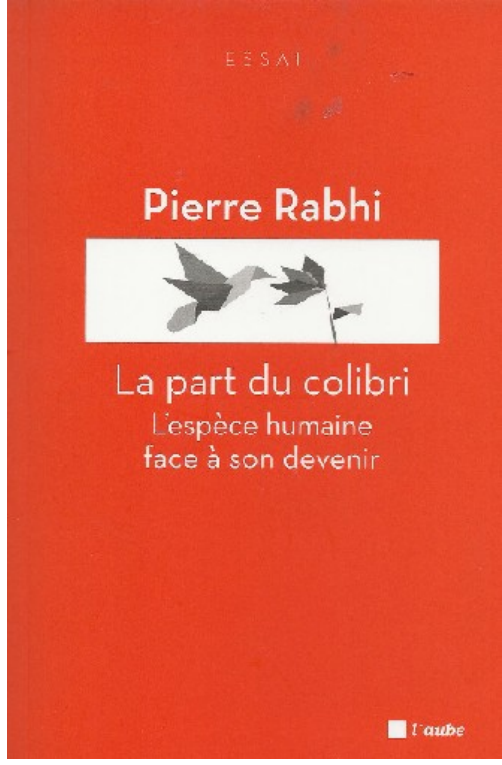
Juin 2008..... Pierre Rabhi : pénuries alimentaires, les solutions existent ! Depuis les années 1970, Pierre Rabhi alerte sur l'impasse alimentaire que provoque la mondialisation. Aujourd'hui, fragilisées, notamment par le prix du pétrole, les filières de production sont en crise... Pourtant les alternatives existent. Q de la revue Silence : quelles sont les causes de la pénurie alimentaire actuelle dans les pays du Sud ? R Pierre Rabhi : Depuis de nombreuses années, les pays du Sud sont soumis à la pression de la mondialisation. Celle-ci les a incités à faire des cultures spécialisées destinées à l'exportation et ceci s'est fait en partie par l'abandon des cultures vivrières, mais aussi par la déforestation pour gagner de nouvelles terres. La déforestation favorise l'érosion et les problèmes surgissent ensuite. J'ai donné l'alerte sur la fragilité de ce système agricole il y a déjà longtemps. Pendant longtemps, les inconvénients de cette politique ont pu être masqués parce que, bon an mal an, il y avait des résultats positifs ou négatifs selon les régions du monde, Mais aujourd'hui tous les indicateurs sont négatifs et la crise alimentaire mondiale est en route. Par exemple, les intrants - les engrais et les pesticides - dont l'usage ne remonte qu'à quelques dizaines d'années, ont des prix liés à celui du pétrole. Il faut beaucoup de pétrole pour fabriquer des engrais. Le pétrole devenant plus cher aujourd'hui, les paysans ne peuvent plus suivre. Comme à ceci s'ajoutent des phénomènes de sécheresses durables (depuis les années 70 dans le Sahel), des problèmes d'érosion, d'invasion par des insectes... Tout contribue à aller vers une amplification de cette crise. Q : Cette pénurie peut-elle s'étendre dans les pays occidentaux ? R : Cette crise va rapidement nous toucher. L'Europe de l'Ouest, bien que grosse productrice, dépend énormément des importations pour son alimentation. Or ces importations sont liées doublement au pétrole : pour la production avec les intrants, mais aussi pour les transports. Le fait que notre agriculture se soit spécialisée, en séparant les lieux de production des céréales, des fruits et légumes, des élevages... conduit à une multiplication des transports. La plus grosse part de la nourriture des élevages hors-sol provient des pays du Sud. Les crises agricoles sont lentes, liées au rythme des saisons, et ce qui se passe en ce moment sur les prix agricoles n'est que le début du mouvement. Q : Que faut-il envisager pour sortir de cette crise ? R : Pour sortir de cette crise, il faut remettre en avant une agriculture écologique, c'est-à-dire une agriculture qui favorise la ferme à taille humaine, qui sait gérer les équilibres avec le biotope local, qui s'appuie sur une mixité entre culture agricole, forêt et élevage. Une ferme agro-sylvo-pastorale. Cette ferme doit être économe en énergie, ce qui signifie probablement qu'elle aura très peu recours à la mécanisation, que dans son cheptel, elle aura des animaux de trait et qu'elle s'appuiera pour la plus grande part sur l'énergie métabolique, c'est-à-dire l'énergie que nous produisons en travaillant, aidés par des animaux. Un cheval sur une ferme, cela coûte parce que cela mange, mais cela produit aussi du fumier qui une fois composté va aller enrichir le sol et favoriser les cultures dont une partie va nourrir le cheval et le fermier. C'est un excellent équilibre. Pour revenir à l'équilibre, il faut aussi prendre conscience que l'on est passé d'un régime où l'on mangeait essentiellement des protéines végétales à un régime qui consomme de plus en plus des protéines animales. Or pour produire des protéines animales, il faut transformer sept à dix fois plus de protéines végétales. Sans aller vers un régime végétarien strict - je ne suis pas végétarien - il faudrait veiller à ne pas dépasser 20% de protéines animales. Ces protéines animales doivent provenir de la ferme où l'animal vit dans les prairies, et est nourri à l'herbe et non, comme aujourd'hui, où il est élevé hors-sol, avec la nécessité de recourir à des ensilages, des protéines importées et des technologies extrêmement lourdes sur le plan écologique. Ceci doit s'accompagner d'une relocalisation de la distribution alimentaire, ici comme au Sud. Aujourd'hui cultiver un jardin est devenu un acte politique. Si on ne peut le faire soi-même, on peut aussi accompagner ceux qui sont le plus proche de nous (en développant des initiatives comme les Amap). Il faut que l'on diminue les distances parce que c'est une source de consommation d'énergie, mais également une source de gaspillage. Si l'on n'a pas de jardin, il faut retourner faire ses courses sur les marchés ou dans les petits magasins, car les grandes surfaces sont dans une logique de gain d'argent qui les conduit à chercher toujours plus loin les produits les moins chers, une démarche qui déstabilise les productions locales et qui participe à la crise actuelle. Q : La crise est amplifiée par les spéculateurs. En une journée, le prix du riz s'est envolé de plus de 30%. Comment sortir de cette logique de "marchandise" ? R : Il est assez incroyable de voir que nos élus n'arrivent pas à comprendre que nous avons besoin de manger, de boire avant toute autre chose. Je ne sais pas comment cela peut se traduire exactement, mais nous devons redéfinir ce que sont les "biens communs" de l'humanité. Il y a la nourriture et l'eau au moins. Il faut que les décideurs essaient de faire en sorte que ces "biens communs" échappent aux enjeux financiers et aux spéculateurs. Je suis allé faire un voyage en Roumanie, invité par l'Eglise orthodoxe, intéressée par la démarche que nous avons initiée ici au monastère de Salan. Il y a encore des centaines de monastères dans le pays, et la population rurale est encore très importante, avec des pratiques très proches de ce qu'il nous faudrait faire. Les paysans roumains sont aujourd'hui confrontés à des choix technocratiques de l'Union européenne qui les incite à se lancer dans la course à la mondialisation comme c'est déjà le cas en Europe de l'Ouest. L'Eglise orthodoxe souhaite que ses monastères deviennent des lieux pour soutenir les pratiques agricoles actuelles. Mais il faudrait qu'ici, en Europe de l'Ouest, on prenne conscience de ce qui passe à l'Est : c'est eux qui ont la solution pour notre agriculture. Nous sommes confrontés à des offensives technocratiques de plus en plus insensées :



les OGM, les agrocarburants, la confiscation des semences comme le montrent les procès contre Kokopelli. Et cela s'ajoute à d'autres problèmes qui menacent l'agriculture comme actuellement la disparition inquiétante d'un grand nombre d'abeilles. Les abeilles nous permettent de produire environ 30% de notre alimentation. En partie par le miel, mais surtout par le rôle important qu'elles jouent dans la pollinisation. Sauver les abeilles est une priorité. Replanter des haies, des bosquets, pour redécouvrir les apports des forêts sur les équilibres des écosystèmes est aussi une urgence. Ici comme ailleurs. Les arbres présents au sein des cultures luttent contre l'érosion, constituent des réserves en eau, abritent une faune utile pour le biotope local. Quand, il y a maintenant une vingtaine d'années, j'avais été en relation avec Thomas Sankara, alors président du Burkina Faso, j'avais proposé un plan de développement agroécologique pour le pays et le président burkinabé avait bien compris les enjeux à venir dans un pays en proie à la désertification. J'avais même proposé que l'armée soit utilisée pour mener des travaux de reforestation, de conservation de l'eau. Pour une fois, nous avions un dirigeant africain lucide. Mais il a été assassiné. Malheureusement comme souvent quand on a un dirigeant conscient. Q : Comment faire passer le message au plus grand nombre ? R : A mon modeste niveau, je fais de la formation partout où on me le demande depuis déjà quarante-cinq ans. Comme je ne sais pas encore combien de temps il me reste à vivre, j'essaie de transmettre au plus grand nombre en soutenant différentes initiatives. Nous avons ainsi construit le Centre des Amanins dans la Drôme qui ouvre ce printemps et qui doit accueillir de nombreuses personnes. Avec l'association Terre et Humanisme, nous formons des personnes depuis de nombreuses années à l'agroécologie. Les idées de l'agroécologie ont été reprises dans de multiples initiatives (Oasis en tous lieux, monastère de Solan...). Beaucoup de personnes dans le monde en arrivent aux mêmes conclusions et c'est pourquoi nous avons lancé un Mouvement international pour la Terre et l'Humanisme pour nous entraider, nous rencontrer, échanger, et diffuser le plus rapidement les solutions qui existent. Il est tout à fait regrettable de voir que, pour beaucoup, l'écologie est encore un élément de réflexion parmi d'autres. L'homme vit au sein de la nature et l'écologie représente la connaissance de cette relation. Elle est à la base de tout. Il ne s'agit donc pas de rajouter l'écologie dans un système de pensée qui a conduit à la situation actuelle, mais d'essayer de bâtir un nouveau paradigme en partant de la vie, du vivant, de la nature, donc de l'écologie. Bien sûr, il y a urgence. Mais cette urgence commence à être de mieux en mieux perçue. Je suis toujours étonné quand je retrouve des dirigeants, à quelques années d'écart, de voir, par exemple au Maroc, comment les choses évoluent vite. Nous sommes intelligents, nous avons une conscience. Il faut donc s'en servir et réfléchir sur les moyens de passer de la crise actuelle à un monde en bonne relation avec son environnement. Et cela commence par l'agro-écologie dont j'ai fait la promotion toute ma vie.

15 mars 2009..... Chronique d'Hervé Kempf (Le Monde) : Pierre Rabhi et Gilles Clément viennent de signer l'appel «Pour un moratoire de dix ans sur l'implantation d'éoliennes industrielles en Ardèche». Rabhi, Clément? Vous ne connaissez pas ? Alors, vous n'êtes pas vraiment écolo. Vous vous contrefichez de l'écologie ? Ah. Mais pourquoi lisez-vous cet article, alors ? Bon, revenons à nos moutons. Dont on filait la laine, autrefois, sur les âpres terres d'Ardèche. Des moutons ? Et pourquoi pas des ânes, des libellules, des pucerons, de la terre glaise, des cailloux, des brins d'herbe ? Et pourquoi pas les bourgeons qui reviennent au bout du bas des branches, pourquoi pas la nature qui s'éveille après le froid long de l'hiver ? Pourquoi pas le soleil, et pourquoi pas le silence des lignes d'horizon, l'azur immarcescible des cieux sans frontières, la contemplation des montagnes qui fléchissent au loin ? Et pourquoi pas le noir de la nuit et le scintillement des étoiles dans le firmament, le noir de l'infini et de la pensée qui s'évade ? Oh, eh, oh, où tu vas, là ? C'est un journal sérieux, ici ! CSP+++. Comme les andouillettes AAAAA. Au fait, savez-vous pourquoi les andouillettes sont AAAAA ? A cause de l'Association amicale des amateurs d'andouillette authentique. Eh oui, je l'ai appris cette semaine. Les CSP+++, ce serait : plus de croissance, plus de richesse, plus de biens. Ne le prends pas mal, cher lecteur, nous sommes samedi, c'est le week-end. on se détend, on respire, on peut penser à la beauté, le temps qui passe, le... sens de la vie. Ni à plus ni à moins. A un autre monde. Un autre monde où l'écologie, ce ne serait pas seulement des bilans carbone, des émissions de gaz à effet de serre, des énergies renouvelables, du développement durable, de la croissance verte, de l'économie de fonctionnalité, de la directive européenne, de la compensation de CO2, de la centrale solaire, de l'indicateur de richesse, mais des moutons dans la pâture, entre cailloux et genêts mais... vide, air, arbres, souffles, espace, murmures, écoute... Des moutons ? Au fait.. J'ai rencontré Pierre Rabhi, il y a pas mal d'années, dans sa ferme d'Ardèche. On avait parlé des heures. C'est un des hommes qui nous a fait redécouvrir l'agriculture. Un sage. Gilles Clément, lui, a inspiré une magnifique exposition, voici des années, à la Cité des sciences, qui portait le nom prophétique de «Jardin planétaire ». Clément fleurit la terre de jardins sauvages et libres. Ces hommes parlent aux plantes, aux animaux, à leurs frères humains. Le texte qu'ils signent, avec d'autres, et que vous trouverez sur Internet, nous dit que c'est une faute d'abîmer l'Ardèche - et l'on pourrait ajouter la Lozère, le Massif central, et tant d'autres lieux remplis d'âme - pour y mettre des éoliennes qui ne changent pas la donne. Car si on veut éviter le changement climatique, chers amis écolos, il faut réduire drastiquement la consommation d'énergie, et changer de société. Pas ficher des milliers d'épines sur le corps mutilé de la beauté.





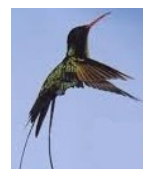
Novembre 2009..... Le philosophe écologiste et écrivain Pierre Rabhi écrit «La part du colibri » sous-titré «l'espèce humaine face à son devenir ». Ce livre nous amène à ouvrir les yeux sur le devenir de la planète et de l'espèce humaine, et propose une réflexion sur la nécessaire décroissance. Il apporte des solutions concrètes, réalistes, que chacun peut mettre en œuvre.

Novembre 2009..... Au début de son livre «**La part du colibri** », Pierre Rabhi se pose de nombreuses interrogations : Comment se fait-il que l'humanité, en dépit de ressources planétaires suffisantes et de ses prouesses technologiques sans précédent, ne parvienne pas à faire en sorte que chaque être humain puisse se nourrir, se vêtir, s'abriter, se soigner et développer les potentialités nécessaires à son accomplissement ? Comment se fait-il que la moitié du genre humain, constituée par le monde féminin, soit toujours subordonnée à l'arbitraire d'un masculin outrancier et violent ? Comment se fait-il que le monde animal, à savoir les créatures compagnes de notre destin et auxquelles nous devons même notre propre survie à travers l'histoire, soit ravalé dans notre société d'hyperconsommation à des masses ou à des fabriques de protéines ? Comment les mammifères bipèdes auxquels j'appartiens ont-ils pu se croire le droit d'exercer d'innombrables exactions sur le monde animal, domestique ou sauvage ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas pris conscience de la valeur inestimable de notre petite planète, seule oasis de vie au sein d'un désert sidéral infini, et que nous ne cessions de la piller, de la polluer, de la détruire aveuglément au lieu d'en prendre soin et d'y construire la paix et la concorde entre les peuples ? Ces questions qui demeurent à ce jour sans réponse mettent en évidence la faillite de notre conscience et l'obscurantisme dans lequel nous évoluons en dépit de nos connaissances. Nous restons enlisés dans un profond et

immense malentendu. Et je me demande si nous ne confondons pas nos aptitudes, qui nous permettent tant de performances pour le meilleur et pour le pire, avec l'intelligence qui devrait éclairer nos actes et nous aider à construire un monde différent... Ces constats obligent à se demander si l'humanité est encore en mesure d'orienter son destin vers l'indispensable humanisation, à savoir la construction du monde avec ce qu'elle a de meilleur pour éviter le désastre du pire. Cette question se pose à la conscience de chacun d'entre nous. Et en dehors des grandes positions politiques que les Etats doivent prendre et pour lesquelles nous devons militer, il nous appartient également à titre individuel de faire tout ce que nous pouvons dans notre sphère privée et intime...

4 décembre 2009..... Une dizaine de personnalités, dont les députés européens Corinne Lepage et Jean-Paul Basset, de même que le président de la ligue pour la protection des oiseaux, Allain Bougrain-Dubourg, feront la grève de la viande pendant le sommet de Copenhague. Fabrice Nicolino, Pierre Rabhi, Jean-Marie Pelt font aussi partie des grévistes. Leur but est de briser le silence sur l'impact écologique de la surconsommation de viande. Le chanteur Paul Mc Cartney et Rajendra Pachauri, vice-président du GIEC, sont intervenus la veille devant le Parlement européen pour expliquer le lien important qu'il existe entre la viande et l'effet de serre.

4 juin 2011..... La princesse et le paysan, un conte écologiste. Elle descend d'une des plus nobles lignées de France, il est né pauvre en Algérie. Constance de Polignac et Pierre Rabhi se sont pourtant rencontrés sur un terrain commun, l'écologie. Et le penseur aida la châtelaine à convertir son domaine au bio... Où est Pierre ?- «Il est parti faire un tour dans le jardin, princesse ». Le majordome a remis une bûche dans l'âtre où un feu douillet crépite alors que dehors quelques rais de soleil tentent entre deux crachins de réchauffer la campagne. Château de Kerbastic, à 20 kilomètres de Lorient (Morbihan). Cent cinquante hectares de bonne terre, gérées de génération en génération par la dynastie des Polignac, grande famille de la noblesse française, cousins des Monaco, possédant un château impressionnant du côté du Puy-en-Velay (Haute-Loire) et suffisamment d'argent pour que le sujet n'en soit pas un. Le Pierre de l'histoire, lui, s'appelle Rabbi. Il est venu passer quelques jours dans ce château en compagnie de la princesse Constance, parrain qu'il est de ce domaine entièrement tourné désormais vers l'agroécologie. Bonnet éternellement vissé sur le crâne («C'est par là qu'on se refroidit») mais les pieds toujours glissés dans des sandales ouvertes, il déambule au milieu des climatiques, des magnolias et des arbres centenaires, admirant cette terre humide et riche qui fait tant défaut chez lui, là-bas, en Ardèche. «Chez moi, je communique avec mes oliviers... Ce qu'est le genre humain, je n'ai toujours pas bien compris.» Figure de proue de la décroissance, paysan cévenol venu du Sud algérien, pionnier en tout, philosophe de l'exil et des «oasis en tout lieu», certifié va-nu-pieds... Cet homme-là est une énigme. Son alliance avec une grande dame de France en est une autre. Tout ici fait penser à ces films anglais un peu fanés, portraits de classes oisives errant dans la mélancolique beauté des empires finissant et, pourtant, une maladie invisible y règne : la maîtresse des lieux a choisi de transformer le monde. Pas moins. Elle a donné neuf mois à un entrepreneur pour refaire le château du fond jusqu'aux combles selon des critères écoresponsables («C'est le temps que met une femme pour donner la vie », a-t-elle expliqué au «tous-corps-de-travaux» éberlué), elle a congédié l'agriculteur qui utilisait les méthodes traditionnelles de l'agriculture moderne - pesticides et gros labours - parce qu'il ne savait pas dire autre chose que «mais on a toujours fait comme ça ». Et suivi les préceptes du petit maître ardéchois en résurrection de la



nature: écoute des saisons et du milieu, culture en biodynamie, humanisme (en l'occurrence : réinsertion sociale de travailleurs handicapés) et «sobriété heureuse ». Pierre Rabhi est né il y a soixante-treize ans à Kenadsa, près de Béchar, dans le Sahara. Son père y est forgeron à une époque où les mines de charbon et la modernité sont en train de transformer les équilibres délicats que l'homme a noués avec le monde qui l'entoure. Pour l'enfant, la fin d'un âge d'or. A 4 ans, sa mère meurt, son père se remarie. Pour lui dessiner un avenir, celui-ci va quelque temps plus tard le confier à un couple de Français sans descendance qui vont l'emmener à Oran. Le temps passe. Il a 18 ans maintenant, c'est la guerre en Algérie. Le père adoptif est gaulliste. L'OAS fait sauter sa voiture, il ne dort plus. Un jour, le jeune Pierre se moque de la voix de fausset du maréchal Juin qui parle à la radio, le père, hors de lui, donne vingt-quatre heures à l'insolent pour foutre le camp. Le garçon ne sait que faire : depuis qu'il a renoncé à l'islam pour le christianisme, il ne peut plus retourner dans son village natal. Banni. C'est là toute son histoire. Citoyen du monde faute d'être citoyen de quelque part. Il prend un bateau pour Paris ; trouve à s'employer dans une usine de pièces détachées de machines agricoles. Là, racontera-t-il, il a tout loisir pendant trois ans d'observer l'inhumanité du monde du travail. C'est là qu'il rencontre Michèle. Ensemble, ils vont s'enfuir de ce monde qui n'est pas le leur. Direction : l'Ardèche, un pays perdu en voie de désertification et en mal d'oasis. Hameau de Montchamp, commune de Lablachère, 400 mètres d'altitude. 20 hectares de cailloux sans eau, sans électricité. Deux hectares de verger sous lequel ils entretiennent un potager. Des oliviers. Une trentaine de chèvres, cinq enfants à élever. C'est le tout début des années 1960. On ne parle pas encore d'écologie, ni de retour à la terre, ni de néo-ruralité. Pour survivre, il doit faire le menuisier, le maçon, le ramasseur de truffes, il crée des sculptures qu'il vend. Le vieil homme aux petits yeux tout plissés au-dessus de pommettes saillantes raconte la fois où ils ont acheté une vache. «J'ai compris alors pourquoi celles-ci représentaient tant pour tant de peuples. Elle apportait un autre rythme dans la maison» Tout ça sous l'œil éberlué de banquiers qui n'arrivent pas à comprendre pourquoi ils tiennent tant à ce tas de cailloux. «On avait décidé de rompre avec le paradigme de l'aliénation humaine obtenue par le progrès », affirme le vieil homme avec des accents de dogmatisme libertaire que rattrape aussitôt une poésie profonde: «Comment expliquer aux bureaucrates que le silence c'est important, que la beauté du paysage c'est important, que la nature c'est important ?» Aujourd'hui encore Pierre et Michèle vivent à Lablachère. Et pourraient n'être que ça : des nouveaux paysans un peu babas qui auraient eu raison trop tôt. Mais cet orphelin de la tradition et de l'islam, ce chassé du nid de la bourgeoisie coloniale, a dans son bagage culturel d'autres ferments que ceux de l'agriculture: une nécessité de se trouver une place. 40 ans, le temps des crises. «Je ne vais pas non plus vous dire que c'était toujours le paradis à la ferme », dit-il en inspirant longuement. Il voyage. Le Burkina Faso d'abord. Et théorise ce qu'il vit, plaçant la «Terre-mère» au centre à la fois de son savoir faire personnel et de sa cosmogonie. Son premier livre autobiographique, Du Sahara aux Cévennes, ou la reconquête du songe (Albin Michel), en 1983, signe sa renaissance. Voici que sa voix est écoutée. On lui demande son expertise. Du Maroc au Bénin, de la Mauritanie à l'Ukraine, il monte des formations pour aider les agriculteurs à gérer leurs terres en adéquation avec leur environnement. Il appelle cela l'agroécologie. Là encore pionnier. Au point qu'il occupe désormais une place à part dans ce millénaire en quête d'espérance. Son dernier livre, Vers la sobriété heureuse (Actes Sud), paru en 2010, s'est déjà vendu à 25 000 exemplaires. Bien sûr, sa notoriété n'est pas celle d'une star «people» et l'hommage que lui rend aux dernières Victoires de la musique la chanteuse Zaz laisse le public de France 2 circonspect: Rabbi ? Qui ça ? Un rappeur ? Reste que le petit homme rameute bien au-delà de la nébuleuse écologiste. Il faut le voir devant des salles combles expliquer que l'agriculture biologique est avant tout «une démarche éthique, c'est la seule agriculture capable de donner à manger à des paysans pauvres comme au Sahel» ; maniant l'humour: «Avec la grande distribution, on a réinstauré la cueillette dans les rayons» ; les histoires qui font mouche: «Dans les années 1990, en France, un camion chargé de tomates espagnoles destinées à être vendues en Hollande - la preuve que tout cela est absurde. » Applaudissements. Lui s'en va, être de passage, d'un pas lent, comme insensible aux vents qui balayent Lorient. «La princesse est servie ! » Légèrement incliné, le majordome a lancé l'invitation avant de s'éclipser. Elle s'appelle Constance, mais on l'appelle «princesse». « Vous pouvez dire "madame" si cela vous donne des boutons, mais oui, c'est comme cela que l'on dit», explique-t-elle. Angoisse. Ne pas parler la bouche pleine. Mes coudes, pas sur la table. La serviette ? Où ça, la serviette ? Et ce verre : pour l'eau ou le vin ? Aie, toutes ces fourchettes ! Rabhi s'en moque, la princesse aussi. Lui mange peu, laisse la moitié de sa viande ; elle regarde au loin, par-delà les fenêtres, la prairie. «J'ai toujours été élevée dans des châteaux où dès qu'une herbe dépassait on la coupait. Je n'ai jamais supporté... » Cheveux tirés en arrière, elle a la peau blanche et le sang très bleu. Cela ne l'empêche pas d'avoir fait à peu près tout ce qu'on ne devrait pas faire si on tient à son rang et à sa vie: du ski extrême, nagé avec dauphins et baleines, piloté des avions, conduit des voitures de course, trois accidents, trois comas, qui lui ont pris une mémoire qu'elle ira chercher auprès des «peuples premiers », comme elle dit, des cinq continents. Elevée aux Etats-Unis, éduquée dans les pensions suisses et britanniques, elle a vécu au Maroc avec son mari, à Hawaï, et puis à Santa Fe où elle a trouvé enfin un lieu où elle s'est sentie chez elle. Ne lui demandez pas de préciser les dates, ses accidents lui ont ravi pas mal de repères. «Je n'ai aucun sens du temps, dit-elle sans fard. Mes comas m'ont fait perdre mes souvenirs mais m'ont fait trouver la mémoire. Je me fais raconter. La parole a toute la puissance du vécu.» Aussi aventureuse que fût Constance, son frère - prince héritier -l'était plus encore. Lorsqu'il est mort en se crashant avec son avion sur la pelouse du château, c'est à elle qu'est revenue la lourde tâche de gérer les fondations et de porter le flambeau de cette famille, mécène des arts et de la culture - combien de fêtes derrière ces murs ? De folies dans ces jardins ? Sa tante chantait avec Nadia Boulanger. L'ombre de Cocteau hante les couloirs de Kerbastic. Ecartelée entre l'ennui que lui procure le protocole et la nécessité absolue - comme inscrite dans son code



génétique - d'y obéir, la princesse raconte enjouant de la pointe de son couteau sur la nappe comment à seulement 4 ans elle décide une fois pour toutes qu'elle ne sera pas soumise. Pour beaucoup, je suis une femme, je suis une princesse, donc tout ça n'est que caprices de princesse. On ne serait d'ailleurs pas venu me chercher si tous les hommes de la famille n'étaient morts. Une partie de ma famille - mon conseil d'administration - n'est pas d'accord avec ce que j'ai mis en route. C'est sans doute que nous n'avons pas la même conception de l'aristocratie... » Avec amour plus qu'avec fierté, la jolie petite dame aux cheveux gris fait visiter son territoire. Ici, le projet de reconstruction d'un éco-hameau pour y installer six familles - à la clé: production de safran, boulangerie et maraîchage. Là, dix-neuf ruches à miel, plus loin un potager bio ; remise en état d'une pêcherie sur la Laïta ; jachère fleurie dans les jardins, et un verger en plantation. Là-bas, de nouveau échappée et poursuivie par le majordome et la gouvernante, une jument de trait pour mettre en œuvre tout cela ! Un chemin ouvert au public le long du fleuve côtier, et le château, enfin, transformé en grande partie en hôtel de charme. La princesse y organise des séminaires à l'intention de ces élites économiques et politiques dont elle déplore combien «elles vivent hors-sol !». «Il faut les voir quand ils arrivent : ce sont des bulldogs. Lorsqu'ils repartent, ce sont des enfants. » Est-ce sa manière de poser la main sur votre bras lorsqu'il vous parle ou la sensualité de son timbre lorsqu'il appelle à «l'insurrection des consciences» ? Est-ce le fait qu'il soit entouré d'une bande d'apprentis apôtres enthousiastes ? Est-ce sa posture de sage prônant «la pauvreté en tant que valeur de bien-être» ou bien sa tambouille spirituelle autour de la Terre-mère qui - en bon orphelin des idéologies et des religions - emprunte aux uns et aux autres ? Il n'en faut pas plus pour que soit brandi ici et là le spectre de la secte. Est-ce sa façon de dire avec douceur: « J'entre en transe très facilement », de raconter ses voyages intérieurs, le dalai-lama, les santos ninos, ces champignons hallucinogènes des Indiens Mazatec du Mexique ? Est-ce parce qu'elle dévoile ses talents de guérisseuse, raconte comment elle a été initiée chez les Algonquins, les Dakotas, les Hopis, chez les Jivaros d'Amazonie et les Pygmées du Gabon... que la vieille dame indigne se voit marquée soudainement du sceau infamant d'une philosophie newage ? Peu leur chaut. Et c'est peut-être ce qui trouble et ravit le plus : ces deux-là ne trichent pas, ne renient rien, et avouent sans y voir de piège que, lorsqu'ils se sont rencontrés pour la première fois, il y a trois ans, à un repas organisé par l'association de Pierre Rabhi, Colibris, ils ont d'abord parlé de Krishnamurti. «C'est en lisant ses textes que j'ai compris qu'il fallait supprimer toute appartenance à quoi que ce soit pour devenir soi-même», explique Pierre Rabhi, Les uns y verront la preuve de son sectarisme illuminé, les autres la marque d'un anarchisme en quête de transcendance. Car il y a un vrai parallèle entre Pierre Rabhi et le mystique indien pris en charge jeune enfant par une société de théosophie voyant en lui une sorte de messie, mais qui, à l'âge adulte, saborda lui-même celle-ci, expliquant que la vérité était «un pays sans chemin» dont la clé n'était dans aucune religion ou philosophie mais plutôt dans la conscience de soi. Quel drôle de gourou, en effet, que ce Pierre Rabhi qui fait l'apologie de Socrate, s'endort en écoutant Fernandel réciter Les Lettres de mon moulin sur son walkman et confie comment, quand il se réveille, il est pris d'une subite envie de retourner dans ce sommeil protecteur face à la journée qui l'attend. Il le raconte, à la fois désarmé et agacé, frappant son poitrail pour montrer où une douleur le traverse, aussitôt effacée, comme un coup brutal. Avec ses faux airs de Charlie Chaplin et sa culture d'autodidacte, il est capable de disserter sur l'empereur romain Marc Aurèle («Le seul qui se pose la question du pouvoir. Comme il était stoïcien, il avait posé les fondements d'une politique qui prenait en compte la responsabilité... »), de dire son amour des westerns («Ça afflige mes enfants») ou des symphonies épurées et tonales du compositeur finlandais Sibelius («Je crois que nous avons en commun les territoires déserts»), et d'aller chercher loin en lui les mots pour expliquer pourquoi il a vu et revu Apocalypse Now, de Francis Ford Coppola: «Ce qui m'intéresse, c'est l'évolution du héros. Comment les événements nous transforment. L'homme est placé devant ce dilemme : soit je ne tue plus, soit j'exacerbe ma violence et, à ce moment-là, je peux survivre. Cela finit dans le clair-obscur. Et cela pose à chacun la question de savoir ce qu'il fera.» On oublie vite dans le vieux salon cosu, entre la mappemonde, la grande harpe et les livres ancestraux, qu'on est venu pour admirer les sillons, l'écologie en marche et la révolution des vers de terre. Ce qui compte avant tout, ici, c'est l'écoute des âmes. «La vie n'a que le sens qu'on veut bien lui donner, et au fond il n'est même pas sûr qu'elle en ait un, sourit tendrement la princesse-guérisseuse. L'important, c'est l'instant présent. » L'être contre l'avoir. Plus facile quand on a ? Certes. Néanmoins, n'y a-t-il pas là une vérité largement partagée par les sans-culottes, les Hopis ou les Pygmées? «Petit à petit, les outils, qui étaient censés nous servir; nous ont asservis, acquiesce Pierre Rabhi. Je suis circonspect face à un perfectionnement permanent qui aboutit à confisquer notre liberté... Je me sens archaïque. Aujourd'hui, quand j'ouvre le capot de ma 308, je ne sais plus quoi faire.» Il rit sans bruit, Drôle de tableau que ces êtres aux antipodes de l'échelle sociale fraternisant dans la quête de la beauté. A quoi se sont-ils reconnus, ces deux enfants qui veulent changer le monde ? Dans la nuit qui avance, la petite liqueur des sœurs orthodoxes de Salan dans le Gard - converties elles aussi à l'agroécologie - vient libérer la parole. C'est au contact de ces moniales que le patriarche de Roumanie, en visite, décida il y a deux ans de faire appel au paysan ardéchois pour mettre à l'heure verte les 400 monastères de son pays. L'histoire se résume au fond à cela : le Rabhi est un mal contagieux.

26 juillet 2012..... Pierre Rabhi : «Je ne veux pas être un gourou ». Le philosophe récuse le terme de "maître à penser" que certains voudraient lui attribuer. «Lorsque les gens viennent me dire: "Vous me faites du bien, vous me donnez du courage", je réponds: "Ce n'est pas moi, je ne suis qu'un canal, un porte-voix". » Il insiste sur l'importance de savoir où on se situe. «Il me vient cette image à l'esprit, vue dans une publicité sans doute : celle d'un homme perdu dans le désert. Devant lui, incongru dans un paysage de dunes à perte de vue, un panneau jaune avec un point marqué d'une flèche: «Vous êtes ici. » L'image résonne avec la situation présente, dans laquelle nos repères vacillent et perdent leur capacité à nous ancrer. Dans laquelle, pourtant, il importe plus que jamais de savoir se situer, ici et maintenant, en s'efforçant de trouver des réponses à



quelques questions. Quelles sont mes valeurs ? Quelle doit être la suite ? Par où aller ? En ce qui me concerne, le Pierre Rabhi engagé sait à peu près où il en est. J'ai des convictions solides: l'agroécologie, l'humanisme. Je me sens à ma juste place. Et puis il y a le Pierre Rabhi intime, fragilisé par des interrogations profondes en lien avec son passé. J'ai beaucoup d'énergie dans ce que j'entreprends, mais je reste un enfant qui n'a pas connu sa mère. Je n'ai même pas de photo d'elle. Faute de connaître celle qui m'a mis au monde, je me sens comme un clandestin sur cette planète. Par la suite, j'ai connu des arrachements successifs, j'ai peiné à trouver mon identité en ayant grandi dans une double culture. Ces vieilleries de notre grenier psychologique, nous les traînons alors qu'il faudrait apprendre à s'en débarrasser. C'est ainsi. On dit du chagrin qu'il émousse ou qu'il aiguise. Je crois qu'il m'a plutôt aiguisé. Mais, par moments, il m'émousse encore. Lors d'une réunion avec mes collaborateurs, il y a quelques jours, j'ai fondu en larmes. Je me sentais très chargé par mon histoire, par l'état du monde. Certains voudraient faire de moi un maître à penser. Je me sens parfois happé comme un étendard lors d'événements où ma présence est souhaitée. Lorsque les gens viennent me dire: «Vous me faites du bien, vous me donnez du courage », je pourrais en profiter pour faire le gourou. Mais je réponds: «Ce n'est pas moi, je ne suis qu'un canal, un porte-voix. Pierre Rabhi, c'est 52 kilos tout mouillé. » J'en reviens à mon petit panneau jaune. Savoir se situer, c'est bien sûr se situer dans ses valeurs. Mais aussi dans son histoire, dans ses relations aux autres. Il y a en chacun de nous un tyran et une victime. Ces failles, si nous ne les accueillons pas pour les panser, font le lit des idéologies, du dogmatisme religieux, du conformisme militant. On se cherche un sauveur, une appartenance, une ligne de conduite et l'on néglige de prendre sa part de responsabilité à l'égard de soi et des autres. Or le changement de société ne peut advenir sans un changement des individus. Il ne sert à rien de chercher à rafistoler le modèle sans travailler d'abord à se rafistoler soi-même. Mes chagrins me rattrapent en même temps qu'ils me font avancer. Voilà où j'en suis. »

11 mars 2013..... Portrait de Pierre Rabhi, le sage des Cévennes, tandis qu'un documentaire lui rend hommage comme pionnier de l'agroécologie. Installé dans le sud de l'Ardèche depuis 1961, Pierre Rabhi va fêter cette année ses 75 ans. De l'Afrique aux Cévennes, le parcours de ce sage qui n'arrête pas de croire en un monde meilleur fait l'objet de deux films ce mois-ci. L'écharpe autour du cou, le visage buriné et les yeux abîmés par le vent et le soleil. En 2002, Pierre Rabhi est sans nul doute le premier candidat à connaître les secrets d'un bon compost mieux que les rouages de la politique. En deux mois et demi, il récolte pourtant 184 signatures d'élus et 96 comités se créent dans la France entière. Pas suffisant pour être président, assez pour accéder à la notoriété. Onze ans après, alors qu'il va fêter ses 75 ans, Pierre Rabhi cultive toujours son jardin. "Sinon je meurs..." confie-t-il dans un grand sourire. Les mains dans la terre, ce lecteur attentif des philosophes tire sa force de sa conviction: respecter l'environnement, c'est d'abord et surtout respecter l'être humain. Et s'il se dit parfois "fatigué" il sait qu'après des scandales comme les lasagnes au cheval et la lutte contre le gaz de schiste, son discours, lentement, commence à être entendu. Des hommes d'affaire et même des laboratoires pharmaceutiques lui rendent visite, en secret, dans sa maison de Montchamp, à Lablachère dans le sud de l'Ardèche. Des artistes aussi, comme Zaz ou Marion Cotillard. De l'actrice oscarisée il dit d'ailleurs "si on est amis, c'est parce qu'on se comprend au fond du cœur, pas parce qu'elle est une star". Des philosophes viennent également: Edgar Morin en est un exemple récent. Sans parler des écologistes comme Nicolas Hulot, avec qui il a coécrit un livre en 2005. Rien ne prédestinait pourtant l'enfant né aux portes du Sahara en 1938 à un tel destin. Il a quatre ans lorsque sa mère meurt et son père, forgeron, le confie à un couple de Français. Puis en 1959, en pleine guerre d'Algérie, ce sera le départ pour la France et l'obtention d'un poste d'ouvrier spécialisé dans une entreprise de machines agricoles, en banlieue parisienne. «J'ai perçu le salariat comme un esclavage ». Il rencontre Michelle, son épouse avec qui il aura cinq enfants, et décide de tout quitter pour s'installer en Ardèche. On est en 1961, même les babas cool ne sont pas encore arrivés. «Quand je suis allé à la banque pour acheter la ferme, les banquiers m'ont dit qu'ils ne voulaient pas m'aider à me suicider, que cette terre rocailleuse, calcaire, sans eau, sans électricité, ne produirait rien. Moi tout ce que je voyais, c'était la beauté du lieu ». Il apprend, plante après plante, le métier d'agriculteur. Comprend que les procédés chimiques qu'on lui enseigne ne sont pas la solution: "La plante qui pousse sur une terre morte est malade. Le premier maillon de la santé, c'est la terre." À pas de loup, il se lance dans l'agroécologie. Le concept ne veut encore rien dire, il va contribuer, pendant plus de trente ans, à le développer, enseignant au Burkina Faso dès 1981, reverdissant les zones sahéliennes où, avec son association, Terre et Humanisme, il lutte contre la désertification et la préservation des semences. En 1997, il intervient même à l'Onu sur ce sujet et est nommé expert. Le petit paysan des Cévennes, adepte des couchers de soleil sur le bois de Païolive, accède à d'autres mondes, On l'écoute, on l'invite, lui, le fils de forgeron du désert, Sa parole est entendue. Les structures associatives se développent autour de lui, les projets aussi, dans la Drôme, au Maroc, et même dans certains monastères... Il en profite pour transmettre ce qui lui tient vraiment à cœur: l'humain. "La logique de base, celle d'une croissance économique indéfinie dans le monde fini qui est le nôtre est une hérésie. Est-ce que les gens sont heureux ? De quoi vont hériter nos enfants ? Est-ce que construire un monde avec un minimum de joie est possible ? C'est cela qui m'intéresse". Créer des ponts, des oasis entre les gens... Mais à 75ans, le sage fatigue. Lui qui ne veut pas trancher entre l'optimisme et le pessimisme est pourtant de plus en plus préservé par son équipe, qui gère les multiples sollicitations. Ce qui ne l'empêche pas d'être rattrapé, aussi, parfois, par cette écoute énorme qui l'accompagne partout où il passe. "Pierre Rabhi m'énerve !", avoue-t-il avec un sourire d'une grande douceur. "L'image médiatique, cela me pèse parfois, Mais comment faire ? Quand vos convictions profondes vous prennent aux tripes..." Les années à venir, il veut les consacrer à deux priorités: "Il y a une énorme demande de rencontres, de débats publics, à laquelle je me dois de répondre. Et puis la lutte contre la faim en Afrique. Quand on a une réponse, qui est celle de l'agroécologie, on ne peut pas désertier, Quand on présente quelque chose, on le fait sérieusement. rationnellement. Être détenteur de ce savoir et de ce savoir-faire,



cela m'engage". Deux sorties : Le film: "Au nom de la terre", réalisé par Marie-Dominique Dhelsing, le film sort au cinéma le 27 mars et raconte les multiples réalisations du fondateur de Terre et Humanisme. Et le documentaire "Empreintes" diffusé sur France 5 le 15 mars, "Pierre Rabhi les clés du paradigme" retrace sa vie, ses pensées et ses rencontres avec les puissants de ce monde.

27 mars 2013..... Pierre Rabhi, le semeur d'idée. En France comme à l'étranger, cet écrivain et pionnier de l'agroécologie fédère, à l'image de Stéphane Hessel, de plus en plus d'indignés, en rébellion contre la surconsommation, les ravages infligés à la planète... Rencontre en Ardèche avec un paysan philosophe à l'incroyable parcours. Dans le potager de sa ferme ardéchoise, située au sommet d'une colline dominant les 17 clochers des villages alentour, il se baisse, ramasse une poignée de terre, la scrute, la tourne, la retourne, l'égrène, la hume, puis vous la tend et dit: «Regardez-moi ça, sentez ! Avec cette puissance de la vie, il suffirait d'une graine, d'une seule graine, pour nourrir l'humanité. La faim dans le monde est un scandale.» Pieds nus dans ses sandales au beau milieu de ce coin perdu de France, ce petit bonhomme de 74 ans à la voix douce et à la volonté de fer serait-il l'un de ces aimables rêveurs qui comptent rassasier la planète de leurs incantations ? Pas vraiment. Comme Stéphane Hessel apprit à Auschwitz ce que résister veut dire, comme l'abbé Pierre montra ce que le mot agir signifie, Pierre Rabhi est de ces rares personnages qui, à l'instar d'un Théodore Monod, ont passé leur vie à mettre en pratique les principes qu'ils édictent. Né musulman dans un village du Sahel algérien; débarqué catholique en France vingt ans plus tard afin d'y gagner sa vie comme OS, cet autodidacte nourri à la source des grands philosophes a vite choisi sa voie. Plutôt que de se demander, comme beaucoup, s'il y a une vie après la mort, lui est allé voir du côté de l'Ardèche s'il n'existerait pas une vie avant la mort, alliant liberté, équité, travail, nature et exigence. C'est ainsi que Pierre Rabhi est parti avec sa femme, Michèle, s'installer dans ce paradis caillouteux sans réaliser qu'il allait bientôt devenir l'un des pionniers de l'agroécologie. Et de cette «sobriété heureuse» qu'il vit et prône depuis un demi-siècle. A 100 lieues des babas cool de 1968 ou de dirigeants Verts «qui se soucient moins de la terre que de leurs ministères », cet agriculteur écrivain est en train de devenir le nouvel inspirateur de tous ceux qui, ayant lu ses livres (une bonne dizaine, pour la plupart publiés chez Actes Sud) ou assisté à ses conférences (rarement moins de 1000 personnes), jugent que la crise lui a donné raison. Paysans ou bobos, ruraux ou citadins, jeunes ou vieux, ils viennent écouter les propositions concrètes et radicales du charismatique agriculteur philosophe pour tenter de sortir de la malbouffe, de la précarité urbaine, de l'individualisme, de «la vie hors sol ». Mais surtout de «l'indignité d'un système à bout de souffle ». Le sociologue Edgar Morin, l'écologiste Nicolas Hulot, le bouddhiste Matthieu Ricard, l'ancien ministre de l'Agriculture Edgard Pisani, le violoncelliste Yehudi Menuhin ou la cinéaste Coline Serreau n'ont d'ailleurs pas attendu cette récente popularité pour faire le pèlerinage de Montchamp. Comme Zaz ou Marion Cotillard, ils sont allés rendre visite à leur copain Pierre pour faire, sur les sommets ardéchois, une cure de grand air et de pensées élevées. Le début de la gloire ? Malgré une actualité chargée, ce semeur d'idées, invité l'an dernier à plus de 300 conférences en France et à l'étranger, envisage avec délice et frayeur mêlés sa popularité si tard venue. Qui aurait pu imaginer, il y a soixante-quatorze ans, que le gamin qui, déjà nus pieds en Algérie, écoutait «chanter l'enclume» dans la forge de son père, allait connaître un tel destin ? Lorsque les Français découvrent de la houille non loin de ce village traditionnel, ils poussent ses habitants à abandonner leurs terres et leurs modes de vie millénaires pour en faire des gueules noires. «Mon père, lui aussi, est entré en servitude. Ça a été pour moi un grand traumatisme », s'indigne encore Rabhi. Orphelin de mère, confié à un couple de colons pour qu'il ait une éducation », l'enfant se convertit ensuite de lui-même au catholicisme ; c'est là que Rabah choisit son nouveau prénom. Mais Pierre le déraciné rejette l'école, et seule la lecture le passionne. Lorsque, durant la guerre d'Algérie, il refuse de prendre parti dans ce conflit «qui n'est pas le sien », sa famille adoptive l'exclut. Et le voilà bientôt en usine dans la banlieue parisienne. Michèle et lui tiendront moins de deux ans. En rébellion contre «la société de surconsommation, qui a fait de la cravate le nœud coulant de la strangulation quotidienne », mais aussi contre leurs familles, qui n'assisteront pas à leur mariage, ces deux exilés filent dans le Sud. Il est ouvrier agricole, elle secrétaire. Le dimanche, ils arpentent la campagne ardéchoise en mobylette à la recherche d'une «oasis de beauté» où ils fonderaient une famille. Et une ferme. «Je rêve souvent à l'avènement d'un nouveau paysan gouvernant sa petite exploitation comme un souverain libre en son petit royaume », confie l'agriculteur poète. Le royaume qu'ils élisent, à la mesure de leurs moyens, possède un climat rude, un sol caillouteux et pauvre. Ni eau courante ni électricité, mais un paysage à se damner. C'est là qu'ils élèveront leurs cinq enfants, «avec des hauts et des bas », tant la vie parfois, pour exaltante qu'elle soit, y est précaire. Malgré la dureté de la tâche - les murs à remonter, les chèvres à traire, la caillasse à labourer - «jamais nous n'avons eu l'impression de travailler », jure Pierre l'exalté, qui, le soir, après sa journée de travail, lit, écrit, étudie l'agronomie. Et réfléchit. Car son premier souci, dans la débauche "dépoétisée" des Trente Glorieuses puis la débâcle des «trente piteuses », est de retourner «aux vraies richesses, même s'il serait absurde de nier certaines avancées de la modernité, notamment dans le domaine politique, technologique ou médical ». Dès son installation à la ferme de Montchamp, en 1961, Rabhi se fie à son intuition et à ses lectures pour promouvoir, à sa modeste échelle, ce que l'on appelle aujourd'hui l'agroécologie, et qui était quasi inconnue à l'époque. Un temps où «la culture hors sol était aussi appliquée à l'humain ». Sans utiliser d'engrais chimiques - en respectant les sols, avec la méthode du compostage, qui recycle les déchets au lieu d'en produire -, il prouve que le paysan converti au bio peut, par des moyens sains et à force de patience, obtenir d'aussi bons résultats que l'agriculteur conventionnel. Tout en préservant son indépendance à l'égard des lobbys agroalimentaires. En Ardèche, à l'époque, on a beau prendre les membres de la famille Rabhi pour d'aimables illuminés un peu basanés, le bonhomme commence à faire parler de lui lorsque, en 1980, le directeur du Centre de relations internationales entre agriculteurs pour le développement (Criad) invite cet inconnu à présenter son travail dans le cadre du



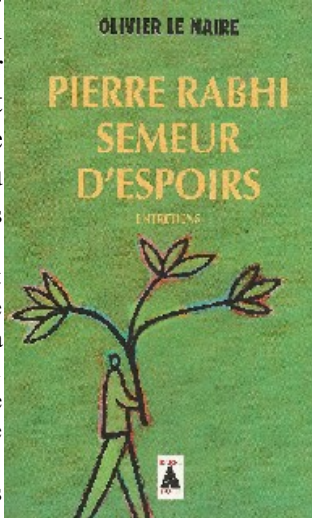
programme «Paysans sans frontières ». Pierre Rabhi est ensuite convié au Burkina Faso pour former les agriculteurs à ses techniques naturelles, et les inciter à renoncer à une monoculture qui les rend dépendants d'un système mondial dont ils ne contrôlent pas les règles. Mais qui, surtout, ne leur permet plus d'assurer leur subsistance. Le président progressiste Thomas Sankara est si emballé qu'il propose à ce défricheur un poste de ministre de l'Agriculture... juste avant d'être assassiné, en 1987. Dès lors, Rabhi mène une double vie. Trois mois par an, il laisse Michèle gérer seule leur ferme et s'occuper des enfants pour aller, lui, prêcher la bonne parole en Palestine, en Tunisie, au Maroc. Et même à l'ONU, où il est chargé d'une mission contre la désertification. En 2002, poussé par ses amis à faire entendre sa voix discordante, Pierre Rabhi part à la pêche aux signatures et en récolte 200. Depuis, son travail d'éclairer a fait beaucoup d'émules. Il a multiplié les livres, les conférences et les structures pour traduire en pratique, notamment au sein de sa fondation, ses méthodes agricoles ou citoyennes. Par exemple, l'association Terre & Humanisme (pour la propagation de l'agroécologie dans le monde), l'ONG Colibris (pour inspirer, relier et soutenir de nouveaux modèles de société), le mouvement des Oasis en tous lieux (pour incarner des espaces de vie alternatifs, à l'image du hameau des Buis, en Ardèche, ou des Amanins, dans la Drôme). Il a aussi inspiré le virage écologique du monastère de Salan, dans le Gard. Même la princesse de Polignac a fait appel à lui pour convertir son domaine breton de Kerbastic en modèle d'agroécologie. L'objectif commun à toutes ces initiatives ? Rappeler que «les limites naturelles de la planète Terre rendent absurde le principe de croissance économique infinie ». Et que «le temps semble venu d'instaurer une politique de civilisation fondée sur la puissance de la sobriété heureuse ». On en est là. Telle petit bonhomme dressé seul, place Tiananmen, face aux chars d'un régime à la dérive, Rabhi veille au grain. Ce grain de révolte qu'il a cultivé, choyé durant tant d'années. Non pour allumer l'incendie mais plutôt l'éteindre, à l'image du colibri de cette légende amérindienne qui porte de l'eau dans son bec et la verse sur les flammes d'un immense feu de forêt. Un tatou l'observe et lui demande : «Mais que fais-tu ? Tu ne vois donc pas que cela ne sert à rien ?» « Peut-être, répond le colibri, mais je fais ma part. » Jusqu'à son dernier souffle, Pierre Rabhi entend faire la sienne.

28 mars 2013..... Pierre Rabhi, le pape vert. Le paysan philosophe, chanteur mondial de la décroissance, raconte son histoire, ses combats, sa «foi ». Ses sandales en cuir s'enfoncent dans la moquette du salon de l'hôtel Lutetia. On sourit de le voir ici, lui, le Gandhi ardéchois, bonnet vissé sur les oreilles, dans ce décor rouge velours. Il ne fait guère attention aux lieux, choisis par la production du film dont il est le héros. Apôtre de la décroissance, ce sage de 75 ans et «52 kilos tout mouillé» est à la fois candide et lucide. De sa voix de miel éraillée par une toux rebelle qu'il tente de soigner à coups de thés fumants, il se prête à un dialogue d'«âme à âme». Pierre Rabhi: «Je vous remercie d'être venue à ma rencontre ». Q de Le Point: Vous prônez la lenteur et vous avez un agenda de ministre; vous donnez des conférences dans le monde entier, certains vous voient comme un gourou... Après quoi court Pierre Rabhi ? R : Je ne suis pas un gourou, Dieu m'en garde ! Les gens me demandent, je me mets à leur disposition. En toute simplicité, je partage avec eux mon message, mais je ne joue pas les moralisateurs ni les prophètes. je n'ai aucune prétention à guider les autres. Je ne conseille rien à personne, je parle de ce que je fais. Je fais ce que je dis. J'essaie de secourir mes frères et sœurs humains par l'agriculture écologique et d'être en cohérence avec mes idées. Si je n'étais que dans le dire, il y a longtemps que je me serais arrêté. Q : Vous êtes écolo, paysan, philosophe... R : Je n'en fais aucun mérite, c'est une réalité : je suis avant tout un humaniste profond, un utopiste humaniste. Je suis souvent pétrifié dans la posture de l'agriculteur écologiste alors qu'en fait, pour moi, l'agroécologie [méthode de développement agricole au service des paysans pauvres] est le moyen de construire une autre humanité, pas seulement de bouffer bio. Q : Vous avez une double culture, musulmane et chrétienne. R : Quand j'avais 7 ans, mon père (forgeron puis mineur) m'a confié à un couple de Français. j'étais musulman, puis je suis devenu chrétien et j'ai choisi de m'appeler Pierre, comme le premier des apôtres. Plus tard, j'ai eu un conflit avec mon père adoptif, fervent gaulliste, au cœur de la guerre d'Algérie. Il m'a demandé de quitter la maison à 17 ans, donc je me suis retrouvé orphelin de mes deux cultures. Ça m'a poussé à me débrouiller seul sans devoir me raccrocher à une culture pour essayer de survivre. Aujourd'hui, je n'appartiens à aucune Eglise. J'ai le pressentiment d'une énergie, de quelque chose qui préside à la vie, que j'appellerais le divin. Q : Vous n'avez jamais eu de ressentiment à l'égard de vos deux familles ? R : Non, mon père de sang m'a confié à ce couple par amour, pour que j'évolue. Quant à mon père adoptif, il a été meurtri par son geste. En fait, il m'a rendu service en me donnant un coup de pied dans le derrière. L'insécurité nous amène à la créativité. Quand on est repu et tranquille, on n'est pas du tout créatif. (Silence.) C'est compliqué, mon histoire ! C'est un chemin douloureux: déracinement, replantation, redéracinement, exil... J'ai eu la chance de comprendre que la vie est un chemin initiatique. Ce n'est pas «qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ?», mais «qu'est-ce que je dois comprendre ? Comment je vais résoudre tel problème ? ». Quand on se pose ces questions et quand on surmonte les difficultés, on se renforce. On entre dans une espèce d'héroïsme comme si on avait pris le maquis. Soit on fait de sa vie un contentieux de mécontentement, de révolte coléreuse et revancharde, soit on en fait quelque chose qui nous enseigne et nous fait grandir. Q : A votre arrivée à Paris, vous devenez ouvrier dans une usine avant de quitter la «grande ville» pour l'Ardèche dans les années 60. Treize ans sur une terre caillouteuse sans eau ni électricité... R : Nous avons retapé une ferme, fertilisé les terres, créé un troupeau de chèvres... Cela fait une cinquantaine d'années que ma femme et moi sommes installés sur ce lieu, après avoir eu cinq enfants, et je n'échangerais pas ma vie contre quoi que ce soit. Je suis en protestation contre le monde moderne, donc j'ai organisé ma vie autrement. J'estime que c'est un monde carcéral. Les gens vivent dans l'anonymat, agglutinés dans quelques mètres carrés, alors que la planète est immense ! On s'expose au soleil l'été ou on glisse sur la neige l'hiver pour avoir l'impression d'être vivant. On vit dans des boîtes, on travaille dans des boîtes, même quand on se distraie on va en boîte, on y va en «caisse» et on finit dans une boîte... Q : Le bonheur serait-il forcément dans le pré ? R : Non. Je ne veux pas être désobligeant à l'égard des êtres humains, mais je

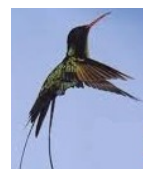


connais des usines à poulets où les bêtes semblent heureuses... L'écureuil s'habitue à sa cage. On accepte et on s'adapte à l'anomalie. En tout cas, moi, je ne suis pas adapté à ce monde. Je suis peut-être trop faible. Q : Avec l'agroécologie, vous prétendez pouvoir éradiquer en partie la faim dans le monde ! R : J'ai expérimenté cette méthode dans des zones très ingrates, comme les zones semi-arides du Sahel. On est dans des endroits où se nourrir est plus difficile que tout. Là, l'agroécologie a fait merveille. Donc, j'affirme avec force que l'agroécologie - d'ailleurs, des organisations internationales comme l'Onu sont en train d'intégrer cette idée - est la seule capable de nourrir l'humanité sans détruire le milieu. Q : Vous avez été un éphémère candidat à la présidentielle de 2002. Si vous aviez été élu, qu'auriez-vous fait ? R : Ça aurait été une catastrophe ! Parce que je ne crois pas du tout au fonctionnement politique tel qu'il est établi. La politique n'est absolument pas en phase avec la réalité du monde. Ou alors il faudrait changer de paradigme. Q : L'homme n'est-il pas intrinsèquement un prédateur ? R : C'est le pire des prédateurs ! Quand un lion mange une antilope, la vie se donne à la vie, point final. Mais le lion n'a pas de banque d'antilopes ni d'entrepôt d'antilopes ! Il ne prend pas au-delà de ce qui est nécessaire à sa survie. Il n'est pas dans cet instinct d'accumulation. L'être humain s'est autoproclamé la cerise sur le gâteau de la création. C'est une auto-proclamation, ce n'est pas le vote des girafes ou des éléphants ! Simplement, au lieu de faire de sa supériorité «plus de pouvoirs, plus de devoirs», il a fait de sa supériorité «plus de pouvoirs, plus de pouvoirs» ! On peut être plein de compassion pour l'être humain, car nous sommes une espèce mammifère qui sait qu'elle est provisoirement sur cette planète, donc ça instaure une angoisse. Et pour se rassurer l'être humain se dit «je ne vais pas mourir, je vais renaître, je vais aller au paradis, je vais être plus puissant, je vais avoir plus de biens »... Q : Vous prônez la décroissance, la «sobriété heureuse»... R : Aujourd'hui, on est dans la surabondance et pas heureux du tout. La consommation d'anxiolytiques, la déprime et le stress ne cessent d'augmenter... On est dans une espèce de souffrance continuelle au milieu de la prospérité. Ça veut dire que ce n'est pas par la prospérité excessive qu'on devient heureux. Q : Certains semblent heureux dans l'abondance. R : Ça dépend ce qu'on appelle être heureux. Je ne pense pas que le bonheur s'achète. Nous sommes dans un monde qui a donné beaucoup plus d'importance au superflu qu'à l'indispensable. On n'a pas résolu le problème de la faim dans le monde et on est dans des armements épouvantables, on dépense dans des programmes spatiaux qui coûtent la peau des fesses ! Q : Tout n'est pas à jeter dans la recherche ! R : C'est avec la science qu'on a inventé ce merveilleux laser qui a opéré mes yeux et en même temps c'est avec la science qu'on invente des missiles intercontinentaux. Donc la science, selon l'âme ou la conscience qui l'utilise, peut être positive ou complètement négative. Le progrès, c'est aussi quelque chose qui nous asservit. Nous inventons des machines qui se rendent indispensables à notre existence quotidienne. Ces outils, qui sont censés nous libérer, sont en train de nous asservir. Je ne rejette pas le progrès (j'ai moi-même un portable de secours), c'est une question d'usage. Le problème, c'est que la conscience, elle, n'a pas évolué de façon suffisante pour utiliser ces outils de manière équilibrée. Q : C'est difficile de se poser des limites, l'homme n'aime pas la restriction... R : Il vous faut quoi ? De la nourriture, des vêtements, un toit sur votre tête. Après, je ne dis pas que l'on ne peut pas se distraire. Mais, si vous entrez dans ce processus du «toujours plus», manipulé par la publicité qui vous dit que vous n'avez jamais assez, cette avidité est un désastre. Elle ne donne jamais satisfaction, or on est en quête d'une satisfaction que l'on ne pourra jamais atteindre. Moi, je suis né dans une culture (aux portes du Sahara algérien) où l'on vous salue et on vous dit «Hamdoullah» («tout va bien») ! Et tout va bien, pourquoi ? Parce que je mange à ma faim, que mes enfants se portent bien, que je jouis de tout ce que la vie m'a donné. Q : Cette culture saharienne vous a marqué ? R : Le monde du désert m'a appris la frugalité, la simplicité. Quand on est nomade, on ne peut pas prendre au-delà de ce qui est nécessaire. Il ne faut pas oublier le seau pour tirer l'eau et la corde, car ça peut vous coûter.

6 août 2013..... Le journaliste Olivier le Naire décrit ainsi Pierre Rabhi, au début de son livre «Semeur d'espoir », après avoir passé trois jours chez ce dernier au printemps : Après des dizaines d'années de combat quasi confidentiel, où il s'adressait à un public souvent conquis d'avance, Pierre Rabhi est donc en train de devenir, pour des centaines de milliers de citoyens déboussolés, cette balise qu'ils cherchaient dans un monde en perte de repères. Avec son parcours exemplaire, sa présence lumineuse, sa parole à la fois précise et poétique, il rassemble les pièces du puzzle pour aider à revenir aux vrais enjeux. Il éclaire et reconforte sans cacher ses propres errements ou ses doutes. Ni prophète ni gourou, il ne prétend pas avoir réponse à tout, raison sur tout, d'autant qu'il n'est en rien l'inventeur de l'écologie politique, théorisée bien avant lui par de grands penseurs comme Ivan Illich, Serge Moscovici ou André Gorz. Pierre, lui, se "contente", chaque jour depuis un demi-siècle, de l'appliquer, de la cultiver avec élégance, et de la partager avec le plus grand nombre en militant pour la vie. C'est ainsi qu'il est à l'origine du premier centre de formation à l'agroécologie en zone sahélienne du Burkina Faso. Une structure qui lui a permis d'initier des milliers de paysans pauvres à des techniques agricoles capables de les nourrir sans préjudice, et même d'améliorer le potentiel de leur terre nourricière.



4 juin 2014..... L'initiative débarque en France, principalement portée par des responsables chrétiens, musulmans et bouddhistes et des associations non confessionnelles de défense de l'environnement : Jusqu'à en décembre 2015, date de la conférence de l'ONU sur le climat à Paris, chacun est appelé à



jeûner le premier jour de chaque mois en solidarité avec les populations touchées par les effets du changement climatique à travers le monde. L'initiative a retenu l'attention de personnalités comme **Pierre Rabhi** et Nicolas Hulot.

Automne 2015..... Pierre Rabhi, 77 ans aujourd'hui, a profondément marqué de sa pensée originale la réflexion dans le milieu écologiste et au-delà. Trois petits ouvrages sont parus à l'automne 2015. 1) Dans le premier, «l'agroécologie, une éthique de vie» (Actes Sud), sous forme d'entretien, il précise ce qu'est l'agroécologie, pour éviter aujourd'hui le risque de détournement par les grosses structures. Un vibrant appel à prendre conscience de la richesse de la nature et des savoir-faire des paysans, face à une agriculture conventionnelle hors-sol et hors conscience. 2) Le deuxième ouvrage «Eloge du génie créateur de la société civile» (Actes Sud) est une reprise en poche de deux appels "à l'insurrection des consciences" lancés à l'occasion des élections présidentielles de 2002 et 2012. Toujours d'actualité et développé aujourd'hui dans le mouvement Colibri et quelques lieux comme les Amanins. 3) Dans le troisième ouvrage, «La puissance de la modération» (éd. Hozhoni), Claire Eggermont, proche collaboratrice, a réalisé un "digest" de la pensée de l'auteur en classant par thème des citations des différents ouvrages publiés (une vingtaine). Cela permet de comprendre que si Pierre Rabhi a un beau succès en conférence et dans l'édition, c'est parce qu'il a le sens de la formule.

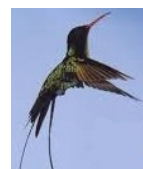
27 octobre 2015..... Ardèche : Rencontre avec l'agriculteur et essayiste (dans sa ferme de Lablachère) Pierre Rabhi: «La COP21, je n'y crois pas». Agriculteur, mais aussi penseur, essayiste, philosophe, Pierre Rabhi cultive au quotidien son jardin mais aussi une certaine idée de la joie et de la politique... non politicienne. Devant sa ferme, sur les contreforts des Cévennes, Pierre Rabhi a ce jour-là un grand sourire : ses oliviers ont les branches bien fournies. Menacés l'an dernier par la mouche de l'olive, les arbres ont pu se refaire une santé. C'est inespéré. Ces petits miracles quotidiens de la nature, l'agriculteur et essayiste aimerait tellement qu'ils se multiplient. Défenseur de l'agroécologie, adepte de la sobriété, pourtendeur de la croissance à tout prix, Pierre Rabhi n'a pas été invité à la Conférence des Nations Unies sur les changements climatiques (COP21) qui se tiendra à Paris du 30 novembre au 11 décembre. Il n'en tire aucune amertume. «Je n'en attends pas grand-chose, c'est la 21e conférence... Peut-être qu'à la 90e, des décisions seront prises.» Celui qui considère que «l'écologie ne devrait pas être une discipline particulière mais l'élément central auquel nous devons notre survie» ne fait pas du climat le noyau du problème. On n'en est plus là. «Nous détruisons la terre, nous polluons l'eau, des semences disparaissent... On marche dans un tunnel où les obscurantistes se servent de la science à des fins de prédation.» Dans les années 60, quand le jeune agriculteur s'est installé avec sa femme Michelle dans le sud de l'Ardèche, face au bois de Païolive, personne ne croyait - et surtout pas les banquiers - qu'il arriverait à faire pousser quoi que ce soit sur ce sol aride. Ils avaient tort. Ils n'avaient pas compté sur son indéfectible optimisme. Né musulman, converti au catholicisme, celui qui dit «ne plus croire en rien» a tout de même foi en l'Homme. Pas l'homme politique («Les chamailleries des politiciens sont infantiles. Je ne comprends pas qu'on confie notre destin à des gens si peu évolués») ni l'homo œconomicus (qui effectue «un hold-up légal sur le bien des autres») mais l'homme, au sens, large, ce qui inclut bien entendu les femmes et les enfants, trop souvent subordonnés, pourtant essentiels au changement. C'est cette énergie alternative que le philosophe veut mettre en avant. «La COP21, c'est une grand-messe, je n'y crois pas, cela nécessiterait de modifier tellement de choses dans notre société qu'on ne le fera pas. Mais ce qui me fait peur, c'est que des rendez-vous comme celui-là donnent l'impression aux citoyens que l'État se soucie de la nature, qu'ils peuvent dormir tranquilles.» C'est en effet dans la société civile que Pierre Rabhi voit la plus grande richesse. Celle qu'il cherche à faire fructifier, à travers les initiatives qu'il lance, comme le forum civique prévu pour la présidentielle de 2017 ou ses associations Terre & Humanisme, Le Colibri et depuis peu le mouvement des Femmes semencières qui a pour but la conservation des semences reproductibles. Parce qu'à 77 ans, il est conscient qu'il y a urgence: «Bien sûr que le chômage va augmenter, l'organisation sociale est en train de liquider l'être humain. On va arriver à un niveau d'exclusion tel que seul le securisme social comme on le pratique en France nous maintiendra. Avec la croissance, on a créé un dogme, un précepte presque religieux.» Pour commencer, il a une solution toute simple, qu'il voudrait voir entendue par ceux qui en ont la possibilité : faire pousser ses légumes. «Cultiver son jardin, c'est déjà un acte politique. C'est accepter une bonne fois pour toutes de ne pas être aliéné.» Lui, en tout cas, aura cette année une huile d'olive de première qualité. Pierre Rabhi a publié en octobre deux nouveaux livres: "L'agroécologie, une éthique de vie"; entretiens avec Jacques Caplat, (Actes Sud), dans lequel il revient sur cette pratique et le rôle central de l'agriculture pour notre société. Et "La puissance de la modération" (Hozhoni), qui résume l'essence de sa pensée philosophique. À chaque élection présidentielle, Pierre Rabhi n'est pas loin. Après une candidature personnelle en 2002 (il avait recueilli 184 signatures d'élus) puis l'opération "Tous candidats!" en 2012 à des fins «pédagogiques», il projette d'organiser pour 2017 un forum civique. Partant ainsi du principe que «la société civile est un magnifique labo où s'expérimentent beaucoup de solutions, une créativité autour de l'éducation, l'énergie ou la sobriété très intéressante.» L'occasion selon lui de mettre en avant «la politique non politicienne» et de célébrer l'énergie des citoyens.

Novembre 2015..... Cyril Dion, cofondateur du mouvement Colibris, initié par **Pierre Rabhi**, réalisateur, poète et auteur, écrit le livre «**Demain, un nouveau monde en marche**» et réalise le film du même titre. En 2012, Cyril prend connaissance d'une étude, menée par 22 scientifiques de différents pays, annonçant la disparition possible d'une partie de l'humanité d'ici à 2100. Cette nouvelle fait à peine l'objet d'un traitement de seconde zone dans les médias. Considérant qu'amplifier le concert des catastrophes ne fonctionne pas, il décide de partir en équipe découvrir à quoi notre monde pourrait ressembler si nous mettions bout à bout certaines des meilleures solutions que nous connaissons déjà dans l'agriculture, l'énergie, l'économie, l'éducation et la démocratie. Villes produisant elles-mêmes leur nourriture et leur énergie, système zéro déchet, entrepreneurs et municipalité créant leur propre monnaie pour empêcher la spéculation et l'accaparement des



richesses, peuples réécrivant eux-mêmes leur Constitution, systèmes éducatifs pionniers, ils découvrent partout des gens qui changent le monde. En reliant ces initiatives, ils mettent à jour une nouvelle philosophie, une communauté de pensée entre tous ces acteurs qui ne se connaissent pas. Peut-être un nouveau projet de société ...

- 3 février 2016..... «Demain», un road movie écologique à succès : Le film de Cyril Dion et Mélanie Laurent, axé sur les solutions à la crise écolo, a déjà attiré 500 000 spectateurs. A la fin du film, après de longs applaudissements, une personne s'est levée dans la salle comble du cinéma. «Je repars plein d'espérance. Et en espérance, je m'y connais un peu.» C'était monsieur le curé. A Dreux (Eure-et-Loir) comme partout où il est projeté. le documentaire Demain attire les foules. Déjà 500 000 spectateurs depuis la sortie, le 2 décembre 2015, du manifeste de Cyril Dion, militant écologiste, et de l'actrice Mélanie Laurent qui, ensemble, ont parcouru la planète pour recenser les initiatives susceptibles de la sauver. Le père Jean-Marie Lioult, à la tête de la paroisse Saint-Etienne en Drouais, n'oubliera pas cette fin d'année 2015, au cinéma de sa ville. «J'ai dit: "Sur les 400 personnes présentes, il y a au moins une moitié de Drouais. Qu'est-ce qu'on attend pour se mettre en route ?" On s'est parlé, puis on a organisé une marche pour le climat, avec 250 personnes, on a monté des comités qui travaillent sur une monnaie locale, des ruchers, des jardins partagés, sur les pistes cyclables et le bio dans les cantines...» C'est l'histoire d'un petit documentaire, sur lequel aucun professionnel n'entendait miser un euro, qui se transforme en succès. Il a d'abord fallu la réussite d'une campagne de financement participatif, sur le site Kisskissbankbank, durant l'été 2014, pour que les chaînes de télévision s'y intéressent. Quasiment 450 000 euros récoltés en deux mois, auprès de plus de 10 000 donateurs. Le documentaire déjoue les lois classiques du cinéma. Son audience grimpe de semaine en semaine, et avec elle, la joie du distributeur, Stéphane Célérier, président de Mars Films. «Nous ayons multiplié par dix la fréquentation de la première semaine, comme l'avait fait le film Intouchables. C'est totalement exceptionnel pour un documentaire sur l'écologie ». On vient en famille, on revient avec les amis, on griffonne même des notes dans le noir. On s'extasie sur les réseaux sociaux, qui font caisse de résonance (100 000 amis du film sur Facebook). Avec, dans les messages, des soleils, des cœurs, des smileys et des «Merci ! » à en écœurer les moroses. «Une bouffée d'oxygène ». lit-on. Et plus loin: «Rentrée avec l'envie d'acheter un vélo et de créer un potager de quartier », «Adressez une copie à nos politiques de tout poil ! » ou «Ce film devrait être projeté dans tous les collèges et lycées». Sur le site Internet du film, des Français qui se découvrent écologistes racontent les groupes créés pour mettre en œuvre les solutions exposées. Bien mené, joliment réalisé, raconté comme une histoire, un road movie planétaire, Demain ressemble davantage à un film de cinéma qu'à une vidéo pour soirée militante. Il vient d'être sélectionné aux Césars, et a bénéficié de la meilleure note moyenne attribuée, en 2015, par les spectateurs sur le site Allociné. Ni ennuyeux, ni technique, ni anxiogène, il capte l'attention des plus rétifs à la cause verte en jouant l'humain (les pionniers charismatiques) et le concret (les initiatives locales). La transition écologique s'incarne. Elle devient possible. Etonnamment souhaitable, même. Cyril Dion, le réalisateur du film, par ailleurs cofondateur en 2007 du mouvement Colibris avec **Pierre Rabhi**, savoure l'engouement. «L'annonce de catastrophes déclenche peur, déni, repli, tandis que là, nous donnons légitimité et courage à ceux qui agissent. ou veulent le faire.» Côté associations de défense de l'environnement, la vulgarisation réussie des solutions promues depuis si longtemps ne peut que réjouir. Le succès inattendu de Demain, veut-on croire, pourrait même être le signe d'un moment de bascule. D'une «maturité», selon Cyril Cornier, de Greenpeace France. «Les énergies renouvelables, les monnaies locales, les entreprises coopératives, le fait de manger moins de viande et seulement bio, tout cela n'est plus le fantasme de quelques fous. » Dans une France qu'assombrissent crise et terrorisme, ce documentaire est un «souffle d'espoir», «espoir qui ne relève pas de la méthode Coué mais qu'étaient des réalisations concrètes », ajoute Nicolas Hulot. «Ce film présente aux spectateurs des gens qui ne sont pas dans la lumière mais qui créent, inventent, préparent l'avenir. Il les sort de l'impasse.» Cyril Dion compte bien les guider plus loin. Un «Après-demain» est en réflexion, qui appellera à une sorte de «révolution d'un nouveau genre». Il y aurait, perçoit-il, comme un vide de projet politique à combler.
- Mars 2016..... Devant la tiédeur des Verts et aujourd'hui d'EELV à adopter une démarche vraiment décroissante, plusieurs tentatives de candidature décroissante ont vu le jour lors des dernières élections présidentielles. En 2002, une précampagne essaye de trouver 500 parrainages d'élus pour présenter **Pierre Rabhi**. L'Appel pour l'insurrection des consciences n'en récolte finalement que 184. En 2007, Pierre Rabhi répond négativement aux sollicitations qui lui sont faites pour renouveler sa candidature. En 2012, Clément Wittman s'autoproclame candidat décroissant et fait un tour de France en vélo qui lui permet de collecter 155 promesses de parrainages. Celui-ci vient de se lancer dans un nouveau tour de France pour essayer d'aboutir cette fois à une candidature, toujours en individuel.
- Mars 2016..... Le journaliste Olivier Le Naire de l'Express écrit le livre «**Pierre Rabhi, semeur d'espoir** ». La pensée de Pierre Rabhi, paysan, philosophe et écrivain, gagne un public toujours plus nombreux et fervent par son discours qui semble si actuel dans un monde rongé par le doute et les désastres écologiques. Au fil d'un long entretien entre les deux hommes, sont abordés la religion, l'amour, la vieillesse, le désarroi des jeunes, le sens de l'Histoire, la non-violence, le travail, l'éducation, le statut de la femme, le nucléaire, la politique et bien sûr l'écologie. Rabhi évoque son parcours franco-algérien, sa famille, les paysans ardéchois. Il veut donner un nouvel espoir à ceux qui cherchent d'autres valeurs que celles qui dominent et corrompent le monde contemporain.
- 23 septembre 2016..... Dans la liste des premières personnalités qui soutiennent Michèle Rivasi pour la primaire écologiste, on trouve le pionnier de l'agroécologie **Pierre Rabhi**, la réalisatrice Coline Serreau, la sénatrice Marie-Christine Blandin et d'autres membre d'Alternatiba , opposant à Lyon-Turin ou défenseur des consommateurs.



- 5 février 2017..... Benoît Hamon, vainqueur de la primaire de la gauche, est interrogé par le journal Le Monde. On lui demande comment il va rassembler au-delà du PS. «Ma campagne déborde déjà les appareils. On me caricature en homme de parti, mais lors de la primaire, j'avais peu d'élus avec moi et de faibles relais dans l'appareil d'État ou les collectivités locales. Pourtant, ma campagne a rencontré l'adhésion de plus de 1,2 million de citoyens de gauche. Ils m'ont choisi parce que j'ai mis sur la table un projet politique de long terme ». Comme il explique que l'intérêt de sa gauche est de rassembler et de diminuer le nombre de candidats de ce côté, on lui demande s'il est envisageable que JL Mélenchon se retire. Il répond après un silence, que cela ne paraît pas l'hypothèse la plus probable. Pour lutter contre le vote FN, il veut mettre en place une stratégie de revitalisation économique et culturelle des territoires délaissés. «Je trouve très juste la phrase de **Pierre Rabhi** qui dit qu'il ne faut pas seulement se préoccuper de la planète qu'on va laisser à notre jeunesse, mais aussi de la jeunesse qu'on va laisser à notre planète. A cause de la pollution, on interdit aujourd'hui à nos enfants d'aller dans leur cour de récréation. On leur apprend aussi à pousser leur bureau contre les portes par peur du terrorisme. On vit dans une société très anxiogène. Nous préoccuper de savoir dans quel monde nos enfants feront des enfants, c'est pour moi la clé pour les années à venir ».
- 9 novembre 2017..... Les associations étudiantes mobilisées pour l'environnement. Afin de sensibiliser les élèves aux enjeux écologiques, les campus s'organisent. Développement durable, responsabilité des entreprises : ces thèmes commencent à apparaître dans les programmes des écoles de commerce. Les associations étudiantes servent de relais pour sensibiliser les élèves. Mi-octobre, se tenait sur le campus de la Kedge Business School à Marseille une conférence invitant à «repenser les modèles économiques et financiers ». On y remettait en question des systèmes qui favorisent la quête du profit de quelques-uns au détriment de la collectivité. Surprenant dans une école de commerce ? Plus vraiment. En 2015, l'association étudiante Clepsydre, co-organisatrice de la conférence sur les «nouveaux modèles », avait invité **Pierre Rabhi**, partisan de la décroissance et d'une «sobriété heureuse ». Plus de 500 personnes ont écouté le vieil homme dans un amphithéâtre bondé. Et son discours a marqué les étudiants. Clepsydre s'est donné pour mission d'encourager «l'ouverture et la curiosité» des «managers de demain ». On compte parmi ses autres invités des personnalités politiques de droite, des sportifs ou même des spécialistes de la franc-maçonnerie. Une diversité loin du cliché des écoles de commerce politiquement univoques. La Kedge Business School, en particulier, a fait le choix de sensibiliser ses étudiants à la finance responsable, au développement durable et à la responsabilité sociétale des entreprises (RSE). Chaque association étudiante compte un référent RSE qui assure le relais entre l'administration et les élèves. Veulent-ils des gobelets biodégradables ? Recycler les mégots de cigarettes sur le campus ? L'école étudie leurs propositions. Ainsi, à la demande de l'association Unis-terre, 300 m2 de panneaux solaires ont été installés sur le toit de l'école de Marseille. «En bordure du parc national des Calanques, où les normes sont très strictes, ça n'a pas été sans mal », se rappelle Emilie Guéret, responsable RSE de l'école. Pour les étudiants, fréquenter cet espace protégé est un rappel quotidien des enjeux environnementaux. Désormais, toutes les écoles de commerce abordent ces thématiques. Les associations permettent de sensibiliser les étudiants, loin de la contrainte des cours. «Il y a un réel enjeu en école de commerce, car les personnes ne sont pas forcément tournées vers le développement durable », reconnaît Joas Desserre, président de l'association B3D à la Toulouse Business School. En 2006, quand l'association a été créée, c'est surtout la direction et l'administration qu'il a fallu convaincre, se souvient Antoine Miche, son fondateur: «Il était assez évident pour nous, les étudiants, qu'une école de commerce devait s'investir sur des sujets que les gens, les marchés et les entreprises attendaient». Opportunisme ? Dans les couloirs des écoles, le thème du développement durable est plutôt bien reçu parce qu'on y voit notamment des perspectives en termes d'emploi et d'innovation. L'accueil n'est pas forcément aussi enthousiaste à l'extérieur : «Certaines personnes pensent qu'on va gagner plein d'argent mais qu'on cherche à se donner bonne conscience avec nos actions», regrette Emilie Derand, présidente d'Unis-terre à la Kedge Business School, la plus importante association étudiante de développement durable en termes d'adhérents: «C'est à nous de leur prouver que nos actions ont un impact concret et que nous cherchons, à terme, à rendre autonomes les personnes que nous accompagnons.» Parmi ces actions: micro crédit et conseil à des entreprises à l'international, aide à la réinsertion de détenus à Marseille, actions écologiques sur le campus, etc. «Bien sûr, au début les gens viennent parce qu'ils y trouvent un intérêt personnel et financier. Mais en adoptant des gestes différents, comme manger bio, ils s'aperçoivent que les enjeux vont au-delà», relève Marie Watier de Planète & Co, petite association qui se développe à l'EM Lyon et propose notamment des paniers bio et locaux aux étudiants. En 2007, à l'initiative du B3D, les associations de développement durable se fédèrent autour du Refedd, réseau qui compte désormais une centaine de groupes membres dans différentes grandes écoles et universités. Leur but: former aux thématiques du développement durable et peser dans les décisions politiques. Et si les associations étudiantes espèrent contribuer à construire un nouveau modèle de société, il n'est pas encore question de remettre en cause la croissance ou d'éviter les grandes entreprises: «On reste une école de commerce ! », remarque Emilie Derand.
- 10 juin 2018..... Pierre Rabhi : «C'est en lisant les philosophes que j'ai trouvé des réponses ». A 80 ans, celui qui est devenu une sorte de prophète de l'écologie et de la sobriété heureuse vit toujours modestement dans sa ferme de l'Ardèche. Mais le Fonds de dotation qu'il a créé et qui porte son nom est désormais florissant. Q : Je ne serais pas arrivé là si... R : Si je n'avais pas perdu ma mère à l'âge de 4 ans. Mon père, forgeron, s'est retrouvé seul avec mon petit frère et moi dans notre village de Kenadsa, une oasis fondée au milieu du désert algérien par un thaumaturge soufi. Nous étions sous colonie française, les Français avaient découvert de la houille dans la région et avaient commencé à l'exploiter, ce qui fait que mon père se dit: «Le futur est entre les mains des Européens; si mon fils n'a pas les secrets de cette nouvelle civilisation, il ne

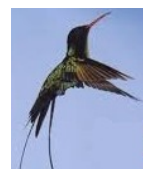


réussira pas dans la vie.» Il se trouve qu'il y avait un couple de Français sans enfants à Kenadsa, un ingénieur et une institutrice, qui ont proposé de me prendre en charge et de m'instruire. C'est comme ça que je suis passé, sans transition, d'une organisation sociale séculaire à la modernité. Q : Comment vivez-vous ce changement ? R : Avec une immense douleur. Je vivais par alternance chez mes parents adoptifs et dans ma famille d'origine, et cette situation paradoxale a provoqué en moi toutes sortes de contradictions. D'un côté, on me disait qu'il ne fallait pas manger de porc ni boire d'alcool, de l'autre, ma mère adoptive, bourguignonne, aimait le vin et la bonne chère. D'un côté, j'avais l'impression d'être très propre, de l'autre, je ne l'étais pas assez. J'allais à l'école française, mais mon père exigeait que je passe aussi à l'école coranique... J'avais un quart d'heure de route à faire pour passer d'un monde à l'autre. Mon petit frère, lui, est resté dans la famille, ainsi que les enfants que mon père a eus par la suite. Je suis le seul à avoir été élevé ailleurs. C'était un écartèlement. Q : Quels souvenirs gardez-vous de votre mère ? R : Le chagrin que je porte toujours à 80 ans, c'est de n'avoir aucune image d'elle - il n'y avait pas de photos au village. Quand j'évoque ma mère, c'est presque un ectoplasme. Je n'ai pas de souvenirs forts, sinon que c'était une femme qui dansait beaucoup, jusqu'à la transe. J'avais assisté à l'une d'elles, et cela m'avait bouleversé, paniqué même, de voir ma mère s'effondrer à la fin de la transe. Je vois encore la scène, mais dans le flou, comme derrière une vitre, martelée. Rien de précis. Q : Quelles relations aviez-vous avec vos parents adoptifs ? Vous ont-ils bien aimé ? R : Ma mère adoptive était affectueuse, elle a fait ce qu'elle a pu, mais elle n'a jamais pu combler l'absence de ma mère naturelle. Il paraît que j'étais un gentil garçon... J'étais surtout un garçon déconcerté. Quand j'étais dans l'islam, j'étais, pour mes parents adoptifs, chez des gens non évolués, et quand j'étais chez les Européens, j'avais l'impression d'être chez les mécréants. Ma grand-mère paternelle, une stricte observante musulmane, était farouchement opposée à ce que j'aie chez eux. Elle en voulait à mon père de cette transaction, et elle le faisait savoir. Q : Tout cela fait beaucoup de conflits de loyauté... En grandissant, avez-vous regretté la décision de votre père ? R : Si on m'avait écouté, je ne serais jamais allé chez les Européens, je serais resté dans ma culture, dans ma famille, près de mon père que j'adorais et adorais. Mais je n'avais pas mon mot à dire, j'ai subi la volonté des adultes. J'étais pris en charge par des missionnaires civilisateurs, que pouvais-je y faire ? J'étais un enfant souffrant, qui n'était pas heureux. Q : Quand devenez-vous heureux ? R : (Silence) Je ne sais pas. J'ai avancé, avancé... Jusqu'à ce que mes parents adoptifs quittent l'oasis de Kenadsa et m'emmenent à Oran, à 650 kilomètres de là. Nouveau déchirement. J'ai 14-15ans et, cette fois, je m'éloigne vraiment de ma famille initiale. Je vais au collège, j'obtiens mon certificat d'études, je fais une année d'études secondaires... Et ça s'arrête là. Les circonstances... De toute façon, je n'aimais pas l'école. On m'y apprenait des tas de trucs qui me paraissaient sans intérêt, des dates de bataille... Mais on ne répondait pas à mes vraies questions, au grand point d'interrogation qu'était la vie, avec ses religions, ses cultures contradictoires. C'est en lisant les philosophes que j'ai trouvé des réponses. Dans Socrate surtout, qui dit : «Tout ce que je sais ! c'est que je ne sais rien.» Q : A l'adolescence, vous changez de prénom, vous vous convertissez au catholicisme... R : Jusqu'alors, je m'appelais Rabah - le gagnant, le victorieux en arabe. Mais lorsque nous nous installons à Oran, je lis la Bible, les Evangiles. Et je découvre ce type appelé Jésus, qui répète en permanence que seul l'amour peut sauver l'humanité... Cette rencontre est déterminante, et il me semble qu'il me faut suivre pas à pas le message du Christ. Je choisis le prénom de Pierre car, de tous les apôtres, c'est celui qui m'inspire le plus. Et oui, je trahis ma communauté en me convertissant à 18 ans au catholicisme. Mon père ne m'a jamais vraiment dit ce qu'il avait pensé de ce choix, mais je sais qu'il souhaitait que je reste un bon musulman. Par la suite, il y a eu des réconciliations, ici ou là, avec ma communauté de base, mais un pas définitif avait été franchi. Comme si je m'étais engagé dans un chemin personnel et de solitude. Mon père est resté au village toute sa vie, il est mort il y a une quinzaine d'années sans qu'on se soit revus. Je ne suis jamais retourné en Algérie depuis que je vis en France. Q : C'est-à-dire depuis vos 20 ans. Vous partez pour la France après vous être disputé avec votre père adoptif, au point qu'il vous met à la porte... Que s'est-il passé ? R : La rupture s'est produite sur un incident futile, mais le climat la favorisait. On est en 1958, en pleine guerre d'Algérie. Je commençais à m'éveiller à l'histoire de la colonisation, à la question de l'opprimé et de l'oppressé, à la standardisation culturelle... Mon père adoptif, lui, était un gaulliste inconditionnel et il refusait de fuir alors même qu'il figurait sur la liste de l'OAS parmi les gens à abattre. Dans cette ambiance très tendue, il a suffi d'une goutte d'eau pour qu'il me mette à la porte. Du jour au lendemain, à nouveau, je dois changer de monde ! Chassé de mes deux cultures, je finis par prendre le bateau pour Marseille et je trouve un petit boulot à Paris. Mais, très vite, l'enfant du désert que j'ai été ne supporte pas l'espace reclus de la ville. Je rencontre Michèle, qui deviendra ma femme, et il se trouve qu'elle aussi étouffe et veut partir vers la nature. Nous entrons alors dans une aventure un peu singulière : nous sommes au début des «trente glorieuses», et voilà que nous décidons de devenir paysans et d'aller retourner la terre caillouteuse de l'Ardèche... Personne ne comprend notre choix ! Q : Quand votre rencontre avec l'agroécologie se produit-elle ? R : Dès notre arrivée en Ardèche. Quand on voit des gens mettre un masque pour se protéger contre les poisons qu'ils répandent dans la nature, c'est assez parlant ! On a aussi très vite été avertis de l'effet des pesticides sur la santé par un ami, médecin de campagne, qui nous avait fait connaître le pays. Mais que pouvait-on faire ? Je n'avais pas de réponse. Jusqu'à ce que ce même ami vienne un jour nous voir avec Fécondité de la terre, d'Ehrenfried Pfeiffer [Actes Sud, 2016]. Je lis ce bouquin, et je m'aperçois qu'on peut faire autrement. Nous avons donc adopté l'agriculture biodynamique dès que nous avons trouvé notre ferme. Q : Il s'agit de la ferme de Montchamp, où vous vivez toujours, perchée sur un plateau avec vue dégagée sur 17 clochers... R : Une vue magnifique, et un biotope exceptionnel ! Nous l'avons achetée en 1963, mais nous avons bien failli ne pas obtenir notre crédit tant nous passions pour des fous. Non seulement nous avons quitté la ville pour devenir paysans, mais nous voulions acheter cette ferme et rien d'autre, un lieu où il n'y avait pratiquement pas d'eau, pas d'électricité, pas de chemin



carrossable et un sol rocailleux... Mais on savait qu'on y arriverait. Et on y est arrivés ! Même si j'ai passé des nuits blanches à me demander comment j'allais nourrir nos cinq enfants. A affronter, aussi, une question intime qui me taraudait: en grandissant, allaient-ils approuver notre choix ? En fait, ils ont été ravis... Et je suis devenu un écologiste inconditionnel. Je me suis engagé dans la promotion de l'agroécologie, cette agriculture du pauvre qui affranchit le paysan de la culture d'exportation menée à coups d'engrais et de pesticides, et qui répond à ses besoins parce que c'est une agriculture élaborée, accessible à tous sans bourse délier et régénératrice des sols, J'ai commencé à donner mes premiers stages d'initiation à cette méthodologie. En Ardèche d'abord, puis, à partir du début des années 1980, au Burkina Faso, où je me rendais régulièrement. Q : Malgré les chèvres et les cinq enfants ? R : Grâce à Michèle. Sans elle, il est probable que je n'aurais pas réussi à me faire entendre. Elle a toujours été dans la discrétion, mais je peux vous assurer que c'est de l'acier, Michèle ! Elle a accepté d'entretenir la ferme, de s'occuper des enfants, tandis que je voyageais pour enseigner la question écologique. Q : Quel est le souvenir le plus fort de votre retour en Afrique ? R : La rencontre avec les paysans illettrés, qui ne savent ni lire ni écrire et qui ont développé une mémoire fabuleuse... Le monde de l'oralité. J'ai autant appris d'eux que je leur ai appris. Le seul moment où j'ai rouspété, c'est quand j'ai découvert à Gorom-Gorom, dans le nord du pays, que les délégués qui venaient suivre les sessions de formation pour ensuite les enseigner dans leur village étaient à 80% des hommes. J'ai demandé des sessions de femmes, et j'ai compris alors que c'était la femme qui portait la société. C'est elle la première levée, elle qui allaite l'enfant, qui fait cuire le peu qu'il y a à faire cuire, qui se charge de la corvée d'eau, de bois, qui gère les ressources... Ce sont des héroïnes extraordinaires. Q : Au Burkina Faso, vous faites une autre rencontre: celle du président Thomas Sankara, qui est convaincu par vos idées... R : Tellement convaincu qu'il voulait me charger de l'agriculture du pays et d'appliquer nos méthodes au plan national. J'étais en train de préparer un programme dans ce sens quand Sankara a été assassiné, en 1987. Et tout s'est arrêté: Si on avait mené à bien ce projet, ce pays aurait été exemplaire dans ce domaine... C'est un des plus grands regrets de ma vie. Q : Vous publiez des best-sellers, vous donnez des conférences dans toute la France, vous séduisez des mécènes et inspirez des structures telles que le mouvement Colibris... Comment expliquez-vous que vous soyez devenu, sur le tard, une sorte de prophète écologiste ? R : Je pense que j'ai bénéficié du doute qui s'installe dans les consciences, par rapport à un modèle dominant qui ne tient pas ses promesses : le chômage est là, l'environnement souffre, et le bonheur escompté n'est pas au rendez-vous. Je crois aussi que quelque chose me différencie des autres : l'écologie, je ne fais pas qu'en parler, je l'applique. Des livres sur l'écologie, les bibliothèques en sont pleines ! S'il y a quelque chose qui peut me revenir, c'est que je ne me contente pas de faire des grands discours : j'incarne concrètement l'écologie, avec des propositions et des méthodologies. Je crois beaucoup à la force de la simplicité. Les gens me perçoivent comme un type qui fait ce qu'il dit et qui dit ce qu'il fait. Q : Vous venez de fêter vos 80 ans. Comment accueillez-vous la vieillesse ? R : Sur le plan physiologique, je n'ai plus la force du paysan maçon que j'étais autrefois, bien sûr. Mais cette énergie s'est transmutée en autre chose. Et j'ai cette grande chance d'être de plus en plus écouté. Comment dois-je honorer cette confiance qu'on me fait ? Je l'honore en disant : si nous voulons, nous pouvons changer le monde. Q : En 2005, vous avez cosigné un livre avec Nicolas Hulot. Un an après son arrivée au ministère de la transition écologique et solidaire, que pensez-vous de son bilan ? R : Je lui suis reconnaissant de s'engager, mais quelle est sa marge de manœuvre ? Le fait que l'interdiction du glyphosate n'ait finalement pas été inscrite dans la loi sur l'alimentation illustre bien l'incapacité qu'a même un ministre à modifier l'ordre des choses. Dans une société où les consciences sont au degré zéro de l'évolution écologique, avec des intérêts énormes en jeu, comment voulez-vous faire ? La solution ne passe pas par le politique, elle passe par l'élévation de la conscience. Le jour où le politique dira : il faut une grande part d'écologie dans l'enseignement, avec un jardin pour que les enfants apprennent ce que c'est que la vie, avec un atelier manuel et non pas des écrans, cela commencera peut-être à aller mieux. J'ai vu des gens sortir de grandes écoles ultra-diplômés : ils ne savent même pas comment pousser un poireau !

5 octobre 2018..... Et si les enfants changeaient le monde? Ils n'ont pas l'âge de voter, mais ils luttent pour préserver la planète et convertissent leurs parents à l'écologie. Enquête sur de petits mais puissants influenceurs. Ana-Lou, 12 ans, a organisé, cet été, sa première brocante dans son village de vacances. Pour financer une soirée entre copains ? Pour s'acheter des baskets ou offrir un cadeau à sa meilleure amie ? Pas du tout. Pour sauver les animaux ! Elle a reversé l'argent de sa vente à la SPA. Ana-Lou fait partie de cette nouvelle génération de très jeunes militants de la cause écolo. A la récré, cette collégienne brainstorme avec sa copine Ishka afin de lancer des actions «pour protéger les animaux et la nature ». C'est en sixième qu'elle a monté son association, Super Nature, et qu'elle a créé son blog supernature.sitew.org. Sur ce site au fond vert pâturage, elle recense des liens vers les associations de défense des animaux, les huit gestes pour respecter l'environnement, mais aussi des nouvelles du monde qui ne tourne plus rond: «Il n'y a plus que mille à deux mille loutres en France ». «Chaque minute, une benne à ordures est déversée dans la Méditerranée ». Pourquoi ce combat, si jeune, si tôt ? «A la bibliothèque, je suis tombée sur un article affreux de 30 Millions d'amis qui décrivait les fermes à sang dans lesquelles des juments sont saignées rien que pour récupérer une hormone utile aux éleveurs. Avec mon amie Ishka, on s'est dit que l'on ne pouvait pas rester sans rien faire. Plus on regardait des documentaires à la télé, plus on lisait d'articles sur la possible extinction des hérissons ou des girafes, plus on se rendait compte que nous pouvions perdre ce si beau monde. Nous avons décidé de faire tout ce que nous pouvons pour ne pas laisser l'homme



continuer à le détruire. » La conscience écologique n'attend plus le nombre des années. Combien étaient-ils à la Marche pour le climat du 8 septembre - dont l'organisateur n'avait d'ailleurs que 27 ans -, juchés sur les épaules de leurs parents ou leur tenant la main ? Combien d'enfants ont-ils participé au World CleanUp Day organisé le 15 septembre ? Personne ne les a comptés, peu leur ont donné la parole, mais dès qu'on leur pose la question, c'est comme si leur engagement écologique coulait de source. Raphaël, 11 ans, explique qu'il a décidé d'agir après avoir vu un documentaire sur les déchets qui envahissent les océans: «Rien que d'y penser, ça me dégoûte ! Il y avait des poissons morts qui flottaient au milieu de centaines de morceaux de plastique. J'ai lu dans le bimensuel "Astrop!" qu'il y avait 230 kilos de plastique jetés dans la mer chaque seconde ! » Depuis, il trie les déchets, ne se débarrasse pas de ses papiers par terre, ni dans la mer, et il est bien décidé à «sauver la forêt, car sans arbres, on n'aurait plus d'oxygène. » A la cantine, il a participé avec fierté à l'opération «Love your waste » : «Nous devons trier notre plateau à la fin du repas dans différentes poubelles, pour le plastique, le papier... » Anne-Sophie Novel, économiste spécialisée dans l'écologie et les alternatives durables, l'a observé: Les enfants entendent parler d'environnement et du réchauffement climatique depuis tout petits. Ils devront vivre avec ces menaces. Leurs réflexes écologiques sont cruciaux, pas contraints comme ceux de leurs parents. Pour eux, il faut penser autrement, et c'est urgent... » Dans son livre destiné aux enfants «Demain entre tes mains» (éd. Actes Sud Junior/Costume 3 pièces), qu'il cosigne avec **Pierre Rabhi**, Cyril Dion décrit ce basculement: «Quand j'étais enfant, on ne parlait presque pas d'écologie. On ne parlait pas des glaciers qui fondent. On ne parlait pas des gaz qui réchauffent le climat. On ne parlait pas des forêts rasées, des espèces animales en voie de disparition. Aujourd'hui, je suis adulte (j'ai 39 ans), c'est moi qui ai des enfants (de 9 et 12 ans) et on en parle tout le temps. » Plus informés, moins passifs que leurs aînés, les gamins d'aujourd'hui ont les yeux bien ouverts sur les problèmes du monde et n'ont pas l'intention de les refermer. «Ce que je trouve épatant, c'est que beaucoup d'enfants se sentent investis d'une mission, constate Emilie Vidaud, journaliste économique et auteure de "Social Calling. Et si, comme eux, vous aviez un déclic pour agir ?" (éd. Fayard), celle de réparer le monde. Ils font partie de cette génération de digital natives qui a un accès immédiat à la connaissance. Ce passage précoce à l'action est rendu possible grâce à la formidable palette d'outils technologiques et digitaux dont ils disposent. Ils lancent des blogs, ils font des vidéos, ils récoltent de l'argent auprès de leurs parents et de leurs amis. » La jeune activiste franco-libanaise Léa Moukanas, 19 ans, engagée dans le domaine de la santé, a la même impression : «Quand je vais présenter mon association auprès des enfants dans les écoles primaires, ils ne se disent pas "je suis trop petit, je ne peux rien faire, cela ne sert à rien". Je suis surprise par leur sensibilité et leur capacité à comprendre les choses, parfois même plus facilement que leurs aînés. Certains jeunes de 8-9 ans nous disent manquer d'encouragements de la part de leurs parents, souvent par manque de temps ou de compréhension ». Les parents ? De vrais «lasers en matière d'écologie» ! C'est en tout cas le mot qu'emploient le plus souvent les jeunes pour décrire leurs parents, selon Elliot Lepers. 26 ans, créateur de 90 jours, une application qui permet de se lancer des défis écologiques pour apprendre les bons gestes. «Les préados nous envoient message sur message en déplorant que leurs parents les ralentissent, car ce ne sont pas eux qui font les courses ou qui choisissent le fournisseur d'électricité. Devant ces nombreuses demandes - l'appli a déjà été téléchargée 450 000 fois -, on va lancer une version pour qu'ils puissent faire pression sur leurs parents. » Chez Clémentine, une Parisienne de 45 ans travaillant dans la communication, il n'y a aucune pression, mais des remarques régulières lancées par ses trois enfants: "Eteins la lumière", "Ne laisse pas couler l'eau du robinet", "Ferme le réfrigérateur"... Ce sont eux qui me rappellent à l'ordre, c'est le monde à l'envers ! C'est surtout le monde qui court à sa perte, pensent ces enfants qui paraissent en avoir ras la casquette de l'attentisme des adultes.« Nous n'avons jamais été si proches de l'effondrement, poursuit Elliot Lepers. Les plus jeunes vivent tout comme nous, au présent, la canicule, la météo qui s'emballle, l'extinction des espèces, la crise écologique est là, ils y sont confrontés. Or l'engagement politique se traduit autrement que par un bulletin de vote, on sait par exemple que chez les plus grands, les 16-25 ans, 11% se déclarent végétariens. Il y a une forme de page blanche, ces enjeux ne sont empreints d'aucune nostalgie: les jeunes n'ont aucun passif, aucune culpabilité. Changer de mode de consommation, de mode de pensée et en convaincre les plus âgés ne leur cause aucun état d'âme.» Et ça marche. Ana-Lou, la baby-ambassadrice de la cause animale dans son école, a réussi à convertir ses parents au «flexitarisme », un semi-végétarisme. Et Raphaël, le roi du tri, pense qu'on va réussir à la sauver, notre planète: «Parce que j'ai l'impression que si tout le monde fait plus d'efforts et trie correctement, ça va bien finir par marcher !» Nous voilà (un peu) rassurés.

15 mars 2019..... Vers une nouvelle définition écologique du «progrès» : Dans son précédent livre, *La Société écologique et ses ennemis* (La Découverte, 2017), Serge Audier explorait déjà ce qui, dans les courants de pensée internationaux et sur une période remontant aux prémices de l'industrialisation, portait, selon lui, une responsabilité dans la gravité du défi écologique. Il approfondit ce sillon dans ce dernier ouvrage, qui offre un nouveau voyage savant dans l'histoire des idées, y compris celles de théoriciens injustement oubliés. Il explore aussi, avec une passion d'entomologiste, les configurations idéologiques issues des révoltes anti-autoritaires des années 1960-1970, dont le foisonnement a été enterré sous les simplifications a posteriori. Ainsi rappelle-t-il notamment que l'influence d'Herbert Marcuse, auteur de *L'Homme unidimensionnel* (Editions de Minuit, 1968), qui portait dès 1964 la critique de la société de consommation, a eu autant sinon plus de poids que les résurgences léninistes dans la vague contestataire qui a vu «l'émergence brouillonne» d'une conscience écologique. A rebours de toute simplification, le philosophe s'ingénie à mener sa réflexion d'un contre-pied à l'autre, notant que les plus radicaux contempteurs du progrès «souhaitent comme les autres profiter de ses bienfaits». Serge Audier revient, pour en souligner les conséquences, sur les deux «présupposés faustiens » du capitalisme: des ressources



jugées inépuisables pour des besoins supposés illimités. Mais c'est pour mieux avancer l'idée que, «si l'on décidait de parler de "capitalocène", peut-être faudrait-il alors se résoudre à parler également, en un certain sens, de "socialocène", et surtout de "communisticène", ce que, curieusement, personne ne se risque à faire». Le désastre écologique en cours d'accomplissement - dont la réalité ne fait plus de doute même si son déni reste orchestré par de puissants démagogues - tient aussi au long maintien, au sein de la gauche mondiale, d'un rapport prométhéen à la nature et d'une adoption profonde de la logique, voire de la mystique industrialiste. Serge Audier n'épargne ni ceux qui, à l'image de l'essayiste **Pierre Rabhi** en France, font «le procès unilatéral de la modernité», ni les autres «éco-conservateurs» proches de la nouvelle droite. Il écarte les mirages de «l'éco-libéralisme», qui continue à faire confiance aux mécanismes du marché, récuse les illusions anti-étatistes de «l'éco-anarchisme», le populisme opposant aux élites «un bon peuple homogène» et l'écologie dépolitisée des «bons sentiments», qui neutralise les questions de fond. Il explore enfin, en se référant beaucoup au philosophe Cornelius Castoriadis, les voies possibles, philosophiques et politiques d'une nouvelle définition écologique du «progrès». Celle-ci, prévient-il, ne fera pas l'économie d'un «conflit irréductible» entre «ceux qui sont pris dans des logiques de pouvoir, d'accumulations et d'honneurs, et ceux qui s'inscrivent dans des valorisations contraires».

14 septembre 2019..... L'association Terre & Humanisme célèbre à Payzac, en Ardèche, ses 25 ans d'existence et d'actions au service de l'agroécologie en France et dans le monde. Entretien avec son président d'honneur, Pierre Rabhi. Q : Vous allez participer à une causerie à l'occasion des 25 ans de Terre & Humanisme. pouvez-vous nous rappeler la genèse de cette association et son objet? R : La création de l'association Terre & Humanisme est née de notre souci très important pour l'écologie et l'humanisme. On a associé l'humain à la nature car on ne pouvait pas séparer les deux. Cet engagement-là a été motivé pour répondre à la problématique de la pénurie alimentaire, et en particulier pour faire en sorte que la survie alimentaire des paysans les plus pauvres ne soit pas abîmée et détruite par la production de rente, qui nécessite d'utiliser des engrais chimiques, des pesticides, tout ce qui enrichit les firmes et les entreprises et appauvrit terriblement les paysans. Q : Quelles actions avez-vous engagées? R : Avec une autre association, nous avons créé le premier centre de formation d'agroécologie au nord du Burkina Faso (à l'époque, c'était encore la Haute-Volta), dans une zone semi-aride où les populations étaient en difficulté, à la fois en raison de l'organisation sociale, politique et aussi à cause de l'évolution climatique vers la désertification. On leur a proposé une autre méthode de production en les affranchissant des engrais chimiques. C'est avec l'agroécologie que nous avons pu leur amener une solution. Q : Que pensez-vous de cet éveil des consciences face à l'urgence climatique? R : Il y a, d'un côté, des analyses qui mettent bien en évidence qu'elle est due aussi aux comportements humains. De l'autre, il y a les climatosceptiques, dont Monsieur Trump est l'un des leaders, qui pensent que l'être humain n'est pas responsable du changement climatique. Il n'y croit même pas. Quand vous voyez une conscience aussi peu élevée chez une personne qui est élue par des millions de gens, cela donne la mesure de l'état des consciences où en sont les terriens aujourd'hui par rapport à leur propre survie, et encore plus par rapport à celle de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Q : Faut-il alors s'inquiéter? R : On a fait de tels bouleversements que nous sommes en train de détruire la vie à laquelle nous devons la vie. À ce sujet, je recommande le bouquin de Fairfield Osborn, "La Planète au pillage", paru en 1948 [NDLR : réédité en 2008 avec une préface de Pierre Rabhi aux Éditions Actes Sud]. Il mettait bien en évidence que le comportement humain est un comportement destructeur. Le livre, fondé sur des données scientifiques, est malheureusement presque prophétique. Q : .. Que préconisez-vous ? R : Si nous ne comprenons pas maintenant qu'il faut arrêter ces comportements inintelligents, l'aggravation des changements climatiques va se faire de plus en plus. Plutôt que de détruire la forêt, il vaudrait mieux avoir des programmes de reboisement. Ce n'est pas suivre ce monsieur du Brésil, qui dit allez-y, détruisez tout ce que vous voulez. C'est de la folie totale. C'est un crime contre l'humanité, contre les générations actuelles et contre les générations qui viennent. Le désert avance partout. Q : Pourtant, on sent un frémissement au sein de la société civile avec des citoyens qui changent leurs habitudes... R : Oui, il y a un sursaut mais il n'empêche que nous roulons de plus en plus en bagnole. Moi le premier d'ailleurs, parce que je n'ai pas le choix. Les aspects négatifs de notre comportement sont toujours là. Bien sûr, on peut réduire par ci, par là. La réalité, c'est qu'il faudrait changer de paradigme, pas rafistoler un modèle. C'est pour ça que j'ai proposé la décroissance, thème de ma campagne présidentielle en 2002, et que j'ai écrit deux ouvrages: "Vers la sobriété heureuse" et "La Puissance de la modération". On peut être parfaitement heureux avec beaucoup moins. En plus, dans cette surabondance, la consommation d'anxiolytiques a augmenté. Ça veut dire que le bonheur escompté en rapport avec la croissance économique n'est pas là. Q : En 2015, vous déclariez que vous ne croyiez pas à la COP21. Avez-vous changé d'avis, à trois mois de la COP25 à Santiago? R : Vous voulez que je sois franc? Si les êtres humains ne changent pas, ça ne changera pas. Des gens se réunissent pour faire ceci, changer des trucs. Or, il y a une chamaillerie planétaire qui fait que nous avons du mal à évoluer vers la bienveillance et l'amour, vers des choses qui nous réunissent. Nous exacerbons ce qui nous divise. Bientôt, il n'y aura plus de baleines, d'éléphants, de forêts.. Arrêtons de gamberger avec des mots alors que la réalité demanderait autre chose. Q : Quelle «autre chose» faudrait-il ? R : Il n'y a qu'une chose que j'aimerais que l'on mette en place, c'est éduquer les enfants à l'écologie, les relier à la vie à laquelle ils doivent la vie; s'ils ne comprennent pas ça, qu'est-ce que ça veut dire d'être cultivé? Au contraire, les enfants sont de plus en plus dans un monde abstrait, complètement maladroits de leurs mains, très performants dans le monde de l'abstraction mais non-initiés au monde tangible et concret. Q : C'est rappeler que sans la terre, on ne peut pas vivre... R : On peut se passer de tout sauf de la terre qui nous nourrit. Si la terre qui nous nourrit est détruite, il est évident que nous ne survivrons pas. Il y a toute une révolution rattachée à la notion de survie biologique. Il faut prendre en compte le fait que nous avons un impact. Le poison est partout. Le temps est venu de l'éveil



des consciences. Quelle planète laissons-nous à nos enfants? Quels enfants laisserons-nous à la planète? Terre & Humanisme est née sur la base de toutes ces considérations pour tenter d'avoir une structure qui réponde aux valeurs qui nous paraissent essentielles. Q : Pierre Rabhi, la description que vous faites de l'humain est finalement assez pessimiste... R : Non, moi, je ne suis ni pessimiste ni optimiste, je suis réaliste, c'est tout. Soit les humains deviennent intelligents et ils s'en sortent. Soit ils continuent à être stupides et ils mourront. On ne peut pas consacrer des budgets colossaux à fabriquer des armes pour s'entre-tuer. Si tout ce qui est consacré à tuer était dédié à la vie, là, on serait intelligent. Nous avons plein d'aptitudes mais nous ne sommes pas intelligents. Est-ce que c'est intelligent de fabriquer des armes? Non, donc nous ne sommes pas intelligents. Quand on voit nos comportements à l'égard de la vie, on détruit tout, on pollue tout. C'est un comportement stupide. Ne continuons pas à croire qu'on est intelligent parce qu'on sort premier de telle ou telle école. Ça, ce sont les aptitudes. Dans les établissements scolaires même les plus élevés, on conditionne l'être humain à être adapté au système. On n'amène pas à l'intelligence.

Janvier 2020..... Interview de Pierre Rabhi à GoodPlanet Mag : «J'aimerais tant me tromper... » Pionnier de l'agroécologie, Pierre Rabhi questionne le système économique et les valeurs humaines. À la fois paysan et penseur, il plaide non seulement pour réconcilier l'être humain avec la nature et avec lui-même, mais aussi pour l'altruisme, la solidarité et la bienveillance. Nous avons interviewé Pierre Rabhi à l'occasion de la sortie de son livre «J'aimerais tant me tromper... ». Celui-ci se présente comme un recueil d'échanges entre le journaliste Denis Lafay et Pierre Rabhi autour de l'agroécologie, des crises actuelles, de la bienveillance et du devenir du monde. Q : «J'aimerais tant me tromper... », pourquoi avoir choisi ce titre ? R : J'aimerais me tromper car mes prédictions m'amènent à dire que le monde d'aujourd'hui va mal. Or, quand on est militant, on a envie de participer à l'évolution du monde, de l'histoire et de la société. En ce sens, la formule de Pierre Fournier me paraît très intéressante et appropriée, ce journaliste et militant écologiste disait «nous ne savons pas où nous allons, mais nous y allons ». Q : Qu'est-ce qui vous donne de l'espoir ? R : Ce sont toutes les personnes au sein de la société civile qui créent et agissent intelligemment pour anticiper et devancer l'effondrement du système. Elles sont jugées comme des marginaux par certains, alors qu'elles sont pourtant capables de changer la donne. Q : Pensez-vous que notre monde moderne nous coupe des rythmes naturels ? R : Absolument, le lever et le coucher du soleil ou encore les quatre saisons composent les rythmes naturels. Tout ce qui se passe dans l'univers est rythmé par la nature elle-même. Et pourtant, nous avons modifié le rapport entre le temps et l'espace. Q : Comment l'avons-nous modifié ? R : Il y a peu, le rapport entre le temps et l'espace n'était pas le même qu'aujourd'hui. Dès l'origine de l'humanité, les hommes se déplaçaient avec leurs jambes, avec des chevaux, ou avec les voiles de leurs bateaux, mais jamais avec des moteurs à explosion. La motorisation des transports a fondamentalement transformé notre perception du temps et de l'espace. Elle a engendré une accélération sans précédent du temps. On le voit bien aujourd'hui, même dans un avion qui va à je ne sais combien de kilomètres à l'heure on regarde sa montre par peur d'être en retard. Le moteur à combustion est au centre de ce changement. De fait, le pétrole devient l'élément fondamental du monde moderne. Sans lui, je pense que tout s'effondrerait. Son usage est néanmoins très récent au regard de l'histoire humaine. Q : De quelle manière pouvons-nous reprendre en main notre temps ? R : Quand vous êtes en pleine nature, vous êtes obligé de vous y conformer. Ma vie de paysan est cadencée par le travail de la terre. Je ne peux pas faire n'importe quoi n'importe quand. Au final, notre environnement nous donne toujours un rythme. Or, nous sommes entrés dans un nouveau monde, celui de la vitesse, un monde où le rapport temps-espace n'est pas le même, un monde frénétique où l'on devient suractifs. Q : Vos idées peuvent-elles être audibles dans une société de plus en plus urbaine et, de facto, coupée de la campagne et de la nature ? R : Les idées que je proposais il y a 55 ans, lorsque j'ai fait mon retour à la terre, n'étaient pas comprises. Aujourd'hui elles sont audibles car le monde a beaucoup changé. La concentration humaine est une monstruosité. La majeure partie de la population mondiale vit entre des murs, dans des rues ou enfermée dans des appartements. Ces hommes et femmes ont abandonné la nature qui est vaste et libre, pour entrer dans un monde extrêmement confiné. C'est pour cela que nous avons quitté ce monde urbain. Je me sentais prisonnier dans mon logement ou j'avais quelques mètres carrés pour vivre ma vie. L'urbanisation à outrance me semble très dangereuse, le changement actuel des mentalités la remet d'ailleurs en question. Q : Malgré tout, peut-il y avoir une sobriété heureuse en ville ? R : La sobriété peut être partout. Ça ne tient qu'à la personne elle-même. Il y a des personnes avides toujours insatisfaites. Vouloir toujours plus n'est pas compatible avec la sobriété. Puis, il y a des personnes qui sont satisfaites très vite, parfois simplement avec le nécessaire à leur survie. Ces dernières se disent que l'important c'est d'avoir à manger, un abri et de quoi se vêtir. Après il y a le superflu qui regroupe tout ce que les gens achètent et qui n'est pas essentiel. Il faut impérativement le limiter pour revenir à l'essentiel surtout à une époque où les gens s'appauvrissent et le chômage augmente. On ne sera pas plus malheureux. Nous, c'est ce que nous avons choisi avec la sobriété. Q : L'agriculture urbaine, peut-elle être efficace à grande échelle ? R : Non. Les urbains ne vont pas pouvoir se nourrir simplement avec ce qui pousse sur leurs balcons. Il faut vraiment une activité paysanne à plein temps. Je ne parle pas de l'activité de l'exploitant agricole, mais d'un retour aux paysans. Dans ce monde, les paysans vivent avec leurs animaux et cultivent de quoi se nourrir, ils peuvent ainsi répondre à pratiquement tous leurs besoins. Il faudra revenir à ce monde, voilà ma conviction. Mon livre la «Sobriété Heureuse» a notamment eu beaucoup de succès car les gens ont compris que ça ne sert à rien de travailler pour jeter et gaspiller, ça n'a aucun sens. Q : Que pensez-vous de la collapsologie ? R : Je vous avoue que ça n'a pas de résonance pour moi. J'ai l'impression qu'on s'amuse avec des mots sans vraiment regarder très objectivement ce qui se passe dans le monde. Nous voyons des populations en grande difficulté, nous voyons les semences disparaître, nous voyons l'eau malmenée et la terre empoisonnée. Pour moi, la collapsologie



apparaît un peu comme une distraction, car le problème est beaucoup plus vaste que de parler de collapsologie et d'effondrement. Cela ne suffit pas. Il faut considérer comme urgent qu'aucun enfant ne meure de faim, qu'aucune baleine ne soit tuée et que tout ce qui est nécessaire à la vie soit préservé. Les mamans et papas qui voient leur enfant mourir de faim, se fichent de la collapsologie. C'est aujourd'hui qu'il faut résoudre le problème. Il ne faut pas se dire, on est impuissant; non, on est puissant. Q : Que faire ? R : Il faut simplement, par exemple, diminuer les budgets consacrés aux armements et allouer une grande partie de cet argent pour aider les populations en détresse. Sinon, on s'amuse avec des mots sans vraiment regarder très objectivement ce qui se passe dans le monde où il subsiste beaucoup, beaucoup de souffrance. Nous devons la résoudre rapidement et efficacement, en étant présent et en instaurant la bienveillance. Car je peux aller manifester puis rentrer chez moi et pourrir la vie de tous ceux qui m'entourent. L'urgence est : comment je peux devenir bienveillant avec tout ce qui me m'entoure, avec ma famille, mes amis, les gens, avec la vie. Q : Quels conseils donneriez-vous aux jeunes générations qui se sentent préoccupées par l'avenir de notre planète et souhaitent agir ? R : On ne peut pas rafistoler un modèle de société qui se base sur du toujours plus pour une minorité et toujours moins pour une majorité. Il faut établir une relation humaine qui repose sur l'équité, le partage, la bienveillance, l'entraide, le respect de nos anciens et l'éducation des enfants. Toutes ces valeurs vont sauver le monde. Ce n'est pas parce que le produit national brut va augmenter que nous sommes protégés. Aimez-vous les uns les autres, c'est ça la solution.

20 janvier 2021..... Pierre Rabhi, paysan et écrivain : «La terre, il ne faut pas l'empoisonner mais la nourrir ». Pierre Rabhi est l'un des pionniers de l'agriculture biologique en France. Entretien avec le paysan, écrivain et penseur installé depuis plus de 50 ans au sud de l'Ardèche. Q : La question de l'agriculture bio vous a interpellé très tôt. Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à cette pratique ? R : Elle m'a interpellé quand, avec ma compagne Michèle, nous avons décidé de faire "un retour à la terre" et que nous sommes arrivés de la capitale à l'Ardèche, sans moyens mais avec notre volonté farouche de devenir des paysans. C'était au début des années 60. Je suis passé par une école d'agriculture élémentaire et c'est là que mon esprit s'est ouvert. J'ai découvert que malheureusement, travailler la terre ou cultiver les arbres impliquait l'utilisation de pesticides redoutables. Pour moi, il n'était pas question d'adhérer à ces méthodes. Mes recherches m'ont amené vers la biodynamie, vers des méthodes dites naturelles partant du principe que la terre, il ne faut pas l'empoisonner mais la nourrir, qu'il faut entretenir l'humus, ne pas faire disparaître les semences que l'histoire de l'agronomie a produites depuis 10 à 12 000 ans... On a créé des lieux d'initiation, on a créé aussi Terre et Humanisme qui agit toujours avec des programmes nationaux et internationaux et dont la vocation est de soutenir, propager, enseigner ces méthodes. Q : Depuis, estimez-vous que l'idée d'une agriculture biologique a fait son chemin ? R : Oui enfin, vous savez aussi bien que moi que la planète tout entière ne va pas bien. Les humains ont été si stupides qu'ils ont consacré beaucoup de moyens aux armements, au meurtre et à la destruction, que les produits chimiques sont partout, que les ressources, qu'elles soient marines ou forestières, sont en train de se réduire, que globalement, le genre humain prend la forme d'un terrible parasite destructeur. On est là à lever les bras parce qu'il y a un virus alors qu'en fait, on fabrique des armes pour qu'on puisse bien se tuer et s'entre-tuer. Q : Au niveau national, il y a quand même tout un discours qu'on n'entendait pas il y a quelques années... R : Au bout d'un moment, même les sourds se mettent à entendre. On ne se réveille malheureusement que quand on est face au désastre. On ne devrait pas réagir par la peur mais par la clairvoyance. Q : Pensez-vous que l'agriculture biologique est suffisamment soutenue à l'heure actuelle par le pouvoir ? R : Non. Il y a un éveil mais est-ce qu'il n'arrive pas un peu tard ? On est aujourd'hui dans des situations écologiques catastrophiques. L'agriculture a une part importante dans cette destruction, à commencer par le sol à qui nous confions nos graines et dans lequel nous mettons en même temps du poison. Il faudrait un décret international pour arrêter les pratiques agricoles qui ont prévalu jusqu'à maintenant et adopter des pratiques écologiques et donc biologiques qui vont assurer une terre vivante aux générations qui viennent. Il est très urgent d'arrêter ce processus. La nature mettra des limites de toute façon. Q : Dans ce cas, il faudrait réorganiser toute l'agriculture actuelle. La production serait-elle suffisante pour nourrir tout le monde ? R : S'il y a suffisamment d'agriculteurs biologiques, je ne vois pas pourquoi on ne nourrirait pas la communauté dans laquelle on est. Q : Dans certaines régions, certaines cultures ne sont cependant pas possibles... R : Je connais bien cette réalité. Dans mon livre "l'offrande au crépuscule" primé par le ministère de l'agriculture français, j'explique que l'agroécologie est la bonne solution en particulier pour les pays pauvres et les sols difficiles en relatant une expérience très concrète menée au Sahel. C'est d'ailleurs là mon expérience la plus pertinente et probante, à tel point que le président Sankara m'a proposé la responsabilité nationale de l'agriculture. J'étais en train de me dire que je n'avais pas le droit de refuser quand mon ami a été assassiné. Q : Qu'attendent selon vous les politiques pour agir ? R : Vous avez des syndicats agricoles très puissants qui ne jurent que par les engrais, les pesticides... C'est un monde puissant qui a son poids électoral. Les décisions radicales et courageuses qui seraient à prendre, on les cherche encore. — Pour Rabhi, «La nourriture ne doit pas voyager ». Ce qui est intelligent évidemment, c'est de produire et consommer localement. On devrait partir du principe que la nourriture ne doit pas voyager, qu'il faut produire localement, que la nourriture doit être de bonne qualité, qu'on suffise au maximum de nos besoins là où nous sommes et qu'on ne fasse pas transporter les denrées à coups de carburant, de pollution. Chaque communauté existait comme ça avant la facilité de transporter. Acheter au producteur local, créer une bonne relation, échanger avec lui, c'est important. On ne peut pas être seulement dans une relation "qu'est-ce que je te vends, qu'est-ce que je t'achète". On est aussi des êtres humains. C'est pour ça que j'adore les marchés. J'aime cette relation avec des gens qui essaient de survivre de "business" plus modestes, je me solidarise avec eux. Certains me disent qu'au supermarché, ce



serait moins cher, mais je réponds que je m'en fous parce que je m'applique la taxe à la sociabilité ajoutée. Ce sont des choix éthiques, des choix esthétiques, humains, conviviaux qu'il faut faire.

5 décembre 2021..... Pierre Rabhi, l'écrivain, pionnier de l'agro-écologie, est mort à 83 ans. Agriculteur, penseur, auteur et conférencier, Pierre Rabhi n'a jamais cessé d'agiter son esprit pour éveiller les consciences à l'environnement, en particulier l'agroécologie. A l'heure où la transition énergétique est sur toutes les lèvres, il fut l'un des premiers à en parler et à agir. C'est un joli coin, au cœur des Cévennes ardéchoises. À deux pas du bois de Païolive, là où la nature chante, les mouches se disputent et les papillons s'agitent. En ce dimanche matin, la faune et la flore locales auront l'œil humide, le cœur serré. Pierre Rabhi est mort. Il n'y a pas besoin d'être grand pour se faire entendre. Ni de crier fort. Ses yeux pétillaient, son sourire enjôleur accompagnait ses paroles réconfortantes. Ses bretelles toujours correctement ajustées. Ici en Ardèche et ailleurs dans le monde, il a été écouté. Ses conférences étaient de grands moments pour apprendre la vie. Bien sûr, tout le monde n'était pas d'accord avec ses idées mais il avait la pédagogie pour les faire entendre. Et aussi l'aura pour les laisser se diffuser, pousser. Jusqu'à convaincre. Au hameau des Buis ou au mas de Beaulieu, elles se sont propagées, comme une racine immortelle dans la terre ardéchoise. Pierre Rabhi était agriculteur. Il avait choisi l'Ardèche à la fin des années 50 après un passage à Paris. Né en Algérie, il avait été confié à l'âge de 5 ans à un couple de Français. Musulman, il choisit de se convertir au catholicisme. Celui qui se prénommaient alors Rabah, décidait de devenir Pierre. Un prénom prédestiné pour celui qui ne cessa jamais depuis de consacrer sa vie à la terre. Les Cévennes furent sa révélation. Quand le jeune agriculteur s'est installé avec son épouse Michelle, personne ne pensait qu'il arriverait à faire pousser quoi que ce soit. C'était mal connaître ce petit bonhomme qui a défendu toute sa vie l'agroécologie. En 2015, pas invité à la COP21 à Paris, il avait confié au Dauphiné Libéré : «Je n'en attends pas grand-chose, c'est la 21e conférence. Peut-être qu'à la 90e, des décisions seront prises. » Visionnaire, il avait alors prononcé une phrase qui a encore tout son sens, aujourd'hui, alors que la COP26 de Glasgow a laissé beaucoup d'amertume dans le camp des environnementalistes : «La COP21, c'est une grand-messe, je n'y crois pas, cela nécessiterait de modifier tellement de choses dans notre société qu'on ne le fera pas. Mais ce qui me fait peur, c'est que des rendez-vous comme celui-là donnent l'impression aux citoyens que l'État se soucie de la nature, qu'ils peuvent dormir tranquilles.» Candidat à la Présidentielle 2002, il a vite compris que le monde des promesses n'était pas le sien. Son univers, c'était la terre, encore et toujours. Alternatif mais pacifique, garant de la sobriété énergétique, décroissant, Pierre Rabhi a emmené dans son sillage plusieurs générations. Il a fondé avec Cyril Dion Les Colibris. Il a imaginé Terre et Humanisme, une association pour apprendre et comprendre l'agroécologie. Les néo-ruraux de l'Ardèche, les penseurs, les philosophes, ceux qui rêvent d'un monde meilleur, d'une nature préservée, l'ont suivi de par le monde, lui l'altermondialiste. Du Maroc en Ukraine, il a formé, sensibilisé, réhabilité des préceptes. Critiqué par certains qui y voyaient un véritable homme d'affaires ayant bien fait fructifier ses idées, il a toujours ignoré ces critiques, se recentrant sur ce qu'il estimait comme essentiel, son jardin, la nature. En 2013, il avait co-signé une tribune dans le journal Libération: «Notre maison brûle et nous regardons ailleurs ». Huit ans après, Pierre Rabhi est parti. La maison brûle toujours. Mais la terre ardéchoise ne regarde pas ailleurs. Elle ne l'oubliera pas. Et sûrement même bien au-delà des Cévennes...

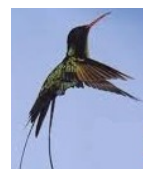
5 décembre 2021..... Pierre Rabhi, l'homme de la terre, est décédé. «Sa pensée va nourrir les réflexions de notre temps». Pierre Rabhi laissera des traces en Ardèche. C'était le cas, bien avant sa mort. Depuis février 2017, le centre social de la Voulte-sur-Rhône porte son nom. L'inauguration avait eu lieu en



présence du philosophe, devant près de 200 personnes. Le maire Bernard Brottes (DVD) avait rencontré Pierre Rabhi à cette occasion. «C'était quelqu'un de gentil et sociable. J'en garde un bon souvenir. Je pense à sa famille », réagit-il. Le patronyme avait été choisi par les habitants via une consultation. «J'ai le souvenir de la force de sa parole, portée par un comportement invariablement paisible », raconte Hervé Saulignac, député PS de l'Ardèche. «Sa pensée féconde va plus que jamais nourrir des réflexions de notre temps, sur la place de l'homme dans la nature, la menace que l'espèce humaine représente d'abord pour elle-même et la part modeste que chacun peut prendre dans un combat pour la survie de l'humanité. Pierre Rabhi nous laisse de profondes réflexions qui vont fertiliser la pensée des générations actuelles et

à venir. » Pour Olivier Amrane (LR), président du Département de l'Ardèche, l'œuvre du pionnier de l'agroécologie «nous inspire et nous rappelle combien notre environnement est fragile. » Lors de leur rencontre à la Voulte, les deux hommes avaient évoqué «le rôle des centres sociaux en lien direct avec la population, C'était un homme de cœur qui aimait la terre et notre planète. » Ce qu'il disait... «Au bout d'un moment, même les sourds se mettent à entendre. On ne se réveille malheureusement que quand on est face au désastre. On ne devrait pas réagir par la peur mais par la clairvoyance. » «Ce qui est intelligent évidemment, c'est de produire et consommer localement. On devrait partir du principe que la nourriture ne doit pas voyager» «C'est une grande messe pour politiciens, les mêmes qui dirigent le monde sans rien y comprendre. Ils sont les premiers à ne pas donner l'exemple », à propos de la COP21 en 2015.

7 décembre 2021..... Disparition de Pierre Rabhi, écrivain et figure de l'agroécologie. Il estimait l'humanité folle, la modernité une imposture, la planète entre des mains inconscientes. Il appelait à l' «insurrection des consciences » pour un monde



meilleur dans lequel tout le vivant aurait sa place. Il était, avant tout, l'un des pionniers de l'agroécologie, cette «agriculture du pauvre» qui affranchit le paysan des engrais et des pesticides et permet la régénération des sols. Fondateur, en 2006 de l'association Colibris, auteur de l'ouvrage «Vers la sobriété heureuse (Actes Sud, 2010)» vendu à plus de 460 000 exemplaires, Pierre Rabhi est mort, samedi 4 décembre, des suites d'une hémorragie cérébrale, il avait 83 ans. Dès samedi soir, plusieurs personnalités politiques ont réagi à cette disparition. Le candidat EELV à la présidentielle, Yannick Jadot, évoquait «l'un des grands précurseurs de l'agroécologie», tandis que la maire de Paris, Anne Hidalgo, saluait «un penseur et écrivain qui avait à cœur de protéger notre planète». Dans ce concert de louanges, une musique discordante s'est pourtant fait entendre. «Précurseur incroyable de l'écologie (...), conservateur sur les questions sociétales, l'homosexualité et les femmes», a sobrement résumé la finaliste de la primaire d'EELV, Sandrine Rousseau. Principalement en cause: les propos tenus par l'agroécologiste sur le mariage homosexuel et la procréation médicalement assistée (PMA). «Je considère comme dangereuse pour l'avenir de l'humanité la validation de la famille "homosexuelle", alors que par définition cette relation est inféconde», avait-il notamment expliqué dans son livre d'entretiens Pierre Rabhi, «Semeur d'espoirs (Actes Sud, 2016)». Depuis quelques années, cette phrase, sortie de son contexte, tourne en boucle sur les réseaux sociaux auxquels il n'attachait guère d'importance. Immuablement vêtu d'un pantalon à bretelles en velours côtelé et d'une chemise à carreaux, l'homme qui enchaînait les conférences à guichets fermés, celui en qui le moine bouddhiste Matthieu Ricard voyait un «frère de conscience», s'est également vu reprocher une attitude par trop messianique - d'où le titre d'un article publié en décembre 2015 par Vanity Fair: «Pierre Rabhi, enquête sur un prophète». Un gourou, vraiment? Tous ceux qui l'ont approché de près s'insurgent contre cette assertion. Mais la plupart admettent qu'il n'a pas fait grand-chose pour rectifier l'image. Ainsi de Cyril Dion, en deuil d'un «grand frère» qu'il côtoie depuis plus de quinze ans (il fut directeur de Colibris de 2006 à 2013): «Pierre était suffisamment intelligent pour ne pas complètement démentir ce côté messianique. Et, surtout, il avait tellement besoin qu'on l'aime!» Un besoin de consolation qui remonte à la petite enfance. A ses 4 ans précisément, âge où le petit garçon, né à Kenadsa en 1938, aux portes du Sahara algérien, devient orphelin de sa mère. «Le chagrin que je porte toujours à 80 ans, c'est de n'avoir aucune image d'elle (...). Quand j'évoque ma mère, c'est presque un ectoplasme», confiait-il au Monde il y a quelques années. Convaincu que «le futur est entre les mains des Européens», son père, forgeron, le confie à un couple de Français du village. A l'adolescence, ses parents adoptifs l'emmènent à Oran, à 650 kilomètres de là. Le jeune garçon aime modérément l'école (il s'arrêtera peu après le certificat d'études), mais découvre les philosophes grecs, la Bible et les Evangiles. Le message du Christ agit sur lui comme un catalyseur. Il s'appelait Rabah - «le victorieux» en arabe -, il devient Pierre, du prénom de son apôtre favori. A 18 ans, il se convertit au catholicisme. A 20 ans - on est en 1958, en pleine guerre d'Algérie -, une dispute avec son père adoptif le pousse à prendre un bateau pour Marseille. Le voici à Paris, mais pour bien peu de temps. Celui d'y trouver un travail et d'y rencontrer Michèle, qui deviendra sa femme et la mère de ses cinq enfants. En 1961, tous deux mettent le cap vers le sud de la France. Sur le sol caillouteux du plateau ardéchois, ils montent un élevage de chèvres et parviennent à cultiver cette terre aride. L'aventure de l'agroécologie commence. Deux rencontres sont déterminantes. La première avec «Fécondité de la terre», un ouvrage de l'Allemand Ehrenfried Pfeiffer prônant les principes de l'agriculture biodynamique (qui pense la nature comme un ensemble), à la promotion desquels Pierre Rabhi va rapidement consacrer conférences et formations. La seconde, en 1983, avec un tour-opérateur qui monte un campement touristique à Gorom-Gorom, dans le nord du Burkina Faso, et propose à Rabhi d'y développer un centre de formation à l'agroécologie. C'est ainsi que le paysan ardéchois rencontrera le leader révolutionnaire Thomas Sankara, qu'il parviendra à intéresser au bien-fondé de ses méthodes. Mais, en 1987, l'assassinat de Sankara signe la fin de l'aventure, et Pierre Rabhi doit rentrer en France. «Pierre adorait les conditions difficiles. Si les cultures poussaient là où il y avait des pierres, un climat compliqué et pas d'eau, il savait qu'elles pousseraient partout. Dans le Burkina Faso, ce pays emblématique touché par tant de problèmes climatiques et de famines, il voyait la possibilité de montrer que l'agroécologie fonctionnait à l'échelle d'un pays. Avoir dû y renoncer fut un des grands regrets de sa vie», raconte Françoise Vernet-Aubertin, présidente de Terre et Humanisme. Une association créée en Ardèche en 1997, précisément pour poursuivre l'œuvre entamée par Rabhi dans les pays d'Afrique. Au tournant des années 2000, l'homme à la frêle silhouette n'est pas encore une icône écolo-médiatique. En 2002, sa tentative d'être candidat à l'élection présidentielle lui assure, certes, une certaine visibilité. Mais l'épisode tourne court. Rabhi n'obtint que 184 parrainages d'élus sur les 500 requis et retourne à sa ferme ardéchoise de Montchamp. En 2006, il décide de concrétiser la mobilisation populaire qui l'avait soutenu en lançant le mouvement Colibris. L'objectif: inspirer et relier les citoyens engagés dans des alternatives concrètes - jardins partagés, fermes pédagogiques, circuits d'approvisionnement courts - au système dominant. En 2010, Actes Sud publie «Vers la sobriété heureuse», immense succès de librairie. En 2012, en amont de la présidentielle, Colibris lance une campagne qui fait du bruit. L'année suivante sort le film documentaire «Pierre Rabhi, au nom de la terre...» La notoriété est en marche. Elle ne cessera plus de croître. Surfant sur la prise de conscience désormais générale de la catastrophe écologique en cours, et charriant avec elle son lot de critiques à l'encontre de la nouvelle star. Et tout d'abord de son apolitisme. A se tenir loin des partis et du militantisme, à prôner le mérite des petits gestes, Pierre Rabhi fut en effet volontiers catalogué comme le promoteur des initiatives individuelles, l'adepte naïf d'une écologie mièvre et bêtifiante. «Alors que c'était tout l'inverse! C'était quelqu'un qui refusait tellement le monde moderne et la société de consommation qu'il est allé vivre dans une ferme sans électricité et sans eau!», s'insurge Cyril Dion. Intarissable sur les apports de sa rencontre avec Pierre Rabhi, le réalisateur du film documentaire Demain (2015) ne s'en est pas moins retrouvé lui-même en désaccord avec son mentor. «Pierre était extrêmement catégorique sur le fait que le



changement de la société passait d'abord par le changement de la conscience humaine, et je ne parvenais pas à le convaincre que cela fonctionne dans les deux sens. Cela ne me paraissait pas très opérant », raconte-t-il. Dans «La Convergence des consciences (Le Passeur, 2016) », l'un de ses derniers ouvrages, l'agroécologiste réaffirme cette conviction. Et, plus globalement, la quête spirituelle et la référence à une transcendance sont une constante dans ses interventions et ses écrits. «Le credo de Pierre, c'est de dire que chacun de nos actes est politique, estime Grégory David, membre de Colibris depuis 2008. Y compris pratiquer l'agroécologie, qui, bien plus qu'une somme de principes agricoles, est le moyen pour une communauté de retrouver le lien à la terre, de regagner de la souveraineté et de l'autonomie. Là était sa radicalité. » Le secret de sa célébrité ? A cette question, l'intéressé nous avait lui-même répondu: «Je pense que quelque chose me différencie des autres : l'écologie, je ne fais pas qu'en porter, je l'applique. Je crois beaucoup à la force de la simplicité. » Ceux qui l'ont côtoyé évoquent sa capacité d'écoute, sa disponibilité aux autres, ses discours d'une grande évidence. «Ce qui me marquait chez Pierre, dit Cyril Dion, c'était le décalage entre l'image et celui qu'il était vraiment. Quand on entrait chez lui, on le trouvait avec son vieux bonnet, à gratter son chien dans sa cuisine, où il faisait froid... Et, après, je voyais des gens, dans les stands où on vendait ses ouvrages, qui touchaient les couvertures des livres... Comme pour le toucher, lui, dans une espèce de fétichisme... C'était fou ! » La force de la simplicité.

10 décembre 2021..... Pierre Rabhi, une mort qui suscite émotion et vives réactions. La disparition à 83 ans de Pierre Rabhi, fondateur de Colibris et agrobiologiste œuvrant contre le réchauffement climatique, n'a pas laissé les Français indifférents, pas toujours pour les mêmes raisons. L'écrivain et philosophe, auteur de «Vers la sobriété heureuse, plaidoyer sur la joie de vivre dans la simplicité », a toute sa vie tenté de protéger notre planète. Il laisse pourtant un souvenir amer aux défenseurs des droits des femmes et des homosexuels. L'histoire de Pierre Rabhi débute par le conte initiatique d'un enfant grandissant dans le désert saharien et qu'il a merveilleusement raconté dans «Du Sahara aux Cévennes », sorti en 1983. Dès les années 1960, avec sa femme, il s'installe en Ardèche, pour un «retour à la terre» après un bref passage par Paris. Le couple Rabhi devient peu à peu incontournable dans le milieu de l'agroécologie, après avoir montré comment amender et enrichir une terre selon les prémisses de l'agriculture biologique. Recruté à la fin des années 1980 par le Centre d'études et de formation rurales appliquées (Cefra), il va ensuite promouvoir l'agrobiologie dans de nombreux pays d'Afrique. Avec la notion de «sobriété heureuse », le philosophe séduit, d'autant qu'il ne politise pas son discours, du moins en ce qui concerne la face environnementale. La face sociétale est un peu plus sombre, et dès 2010, l'agroécologiste fait déchanter une partie de son auditoire. Prenant position contre le mariage homosexuel, il défend alors ce qui lui semble juste : des règles conservatrices, avec des allusions à «un délire généralisé ». Il va jusqu'à affirmer que cette question n'est qu'un «phénomène de société, symbole d'une manipulation des consciences ». Pour ce philosophe un temps très proche du divin, l'égalité homme-femme est plus à chercher dans leur complémentarité. Il a d'ailleurs pris position contre la procréation médicalement assistée (PMA) dès 2015 et il s'oppose aussi à l'IVG. Pierre Rabhi s'est converti à l'âge de 17 ans à la religion catholique, il s'en est ensuite éloigné pour se rapprocher de l'antroposophie, un mouvement fondé au début du XXe siècle par Rudolf Steiner. Cela lui a valu de nombreuses critiques, provenant notamment du diocèse, quant à son appartenance à cette organisation «responsable de dérives sectaires ». Pierre Rabhi était un être complexe, à la fois novateur et réactionnaire, progressiste et nostalgique. C'est peut-être la raison pour laquelle il a perdu de sa superbe chez les jeunes générations de militants écologistes, qui portent son héritage sans réellement lui rendre hommage.

24 décembre 2021..... Ils (et elles) sont écologistes, féministes, antiracistes... tout en faisant le jeu du capitalisme mondialisé. Quoi ? Un gentil pourrait donc travailler pour les méchants ? En vérité, et les travaux de Jean-Claude Michéa l'ont montré de façon magistrale, derrière l'apparente contradiction se cache la cohérence la plus nette : insatiable, le marché avale tout à son profit, et la récupération du libéralisme culturel venu de la gauche constitue probablement la stratégie la plus aboutie de perpétuation du libéralisme économique défendu (à l'origine) par la droite. L'ouverture des mœurs justifie la levée des barrières douanières, l'individualisme identitaire légitime l'égoïsme financier, le progressisme à tous crins ouvre la voie à la modernisation à marche forcée. Reste à déterminer à quel point les promoteurs de la déconstruction tous azimuts jouent consciemment le rôle de défenseurs indirects des intérêts du système. Il y a ainsi Marion Cotillard, l'aéro-écolo. «Ton héritage est immense ? tu as fait ta part [...] Je me sens orpheline. [...] Ce que tu as offert au monde est merveilleux et puissant.» Sur son compte Instagram, Marion Cotillard a rendu un hommage vibrant à **Pierre Rabhi**, décédé le 4 décembre. C'est que le fondateur du mouvement Colibris promeut une écologie tout à fait adaptée à la sensibilité de l'actrice : ostensible, teintée d'ésotérisme et centrée sur l'individu. Ou comment critiquer sévèrement le système tout en s'y fondant avec aisance. C'est ainsi que Marion Cotillard a concilié sans gêne apparente un rôle d'ambassadrice pour Dior, des voyages en avion incessants et des cachets à six chiffres avec un militantisme vert acharné (campagnes pour Greenpeace, marches pour le climat, tribunes dans la presse avec d'autres people). De la «sobriété heureuse » de Pierre Rabhi, la star de la Môme n'a semble-t-il gardé que le bonheur. Elle n'est pas la seule : ce n'est pas un hasard si les vedettes du show-business se sont pressées autour de l'agroécologiste, dont le message appelant à la transformation individuelle pour aboutir à un monde meilleur a eu tôt fait d'être récupéré par ces zélotes fortunés du green, achevant de transformer le combat écolo en développement personnel à pas cher pour starlette en quête d'un supplément d'âme. (Marianne)





+++++

Rappel des ex spéciaux de la DEV :

- 1 Le lynx (16 pages)
- 2 Les écologistes aux élections européennes (16 pages)
- 3 Le bruit (74 pages)
- 4 Les élections municipales à Voiron (Isère) (45 pages)
- 5 les élections municipales en France (22 pages)
- 6 L'Ours blanc en péril (19 pages)
- 7 L'Empreinte écologique et le jour du dépassement (34 pages)
- 8 Bouquetin
- 9 Marée noire sue le littoral atlantique (1ère partie)
- 10 Marée noire sue le littoral atlantique (2ème partie)
- 11 Marée noire sue le littoral atlantique (3ème partie)
- 12 Marée noire sue le littoral atlantique (4ème partie)
- 13 Marée noire sue le littoral atlantique (5ème partie)
- 14 Marée noire sue le littoral atlantique (6ème partie)
- 15 Le Plomb (1ère partie)
- 16 Le Plomb (2ème partie)
- 17 Le Plomb (3ème partie)
- 18 Pierre Rabhi



Vous pouvez demander un envoi sur un de ces points (gratuit) par mail, mais ces travaux n'ont pas été réactualisés

Certains travaux d'écologie politique non cités ici restent réservés aux cadres EELV et certaines grandes associations impliquées.

CEPENDANT, exceptionnellement, AVANT LES ELECTIONS PRESIDENTIELLES, VOUS POUVEZ DEMANDER UN SPECIAL Yannick JADOT d'environ 130 PAGES pour vous ou pour un mail que vous fournissez...

+++++

